

Traduire l'image du dirigeant arabe :
Zayni Barakat de Gamal al-Ghitani traduit en français et en anglais

Rania Ghanem

Mémoire

Présenté au Département d'études françaises

Comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès arts (Traductologie)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Juillet 2013

© Rania Ghanem 2013

CONCORDIA UNIVERSITY
School of Graduate Studies

This is to certify that the thesis prepared
By: Rania Ghanem

Entitled: **Traduire l'image du dirigeant arabe :**
Zayni Barakat de Gamal al-Ghitani traduit en français et en anglais.
and submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Master of Arts (Translation Studies)

complies with the regulations of the University and meets the accepted standards with
respect to originality and quality.

Signed by the final Examining Committee:

Paul Bandia	Chair
Michelle Hartman	Examiner
Debbie Folaron	Examiner
Sherry Simon	Supervisor

Approved by _____
Chair of Department or Graduate Program Director

_____ **2013** _____
Dean of Faculty

Résumé

Traduire l'image du dirigeant arabe :
Zayni Barakat de Gamal al-Ghitani traduit en français et en anglais

Rania Ghanem

L'image du dirigeant arabe telle que représentée dans le fameux ouvrage de l'auteur égyptien Gamal al-Ghitani intitulé *Zayni Barakat* et les « transformations » qu'elle a subies durant le processus de traduction sont au centre de ce mémoire. En guise de mise en contexte, les deux premiers chapitres font la lumière sur l'évolution qu'a connue la littérature arabe moderne et son état actuel. Ils mettent aussi l'accent sur le statut de l'auteur arabe qu'ils comparent à celui du traducteur de littérature arabe notamment en français et en anglais. Dans ce cadre, ils mettent en exergue les conditions difficiles dans lesquelles a lieu la production littéraire arabe et la situation relativement avantageuse qui est celle du traducteur par rapport à l'auteur même de l'ouvrage traduit, l'arabe étant une langue dominée au moment où le français et l'anglais sont des langues centrale et hyper-centrale respectivement.

L'analyse est effectuée suivant le trajet analytique que propose Antoine Berman. Elle se fonde surtout sur les trois concepts de base que sont la position traductive, le projet de traduction et l'horizon du traducteur. Ce trajet dévoile deux approches diamétralement opposées vis-à-vis de la traduction : les ouvrages français et anglais objet de l'analyse s'avèrent être des modèles de traduction ethnocentrique et exotisante respectivement. Ils sont jugés en fin de compte selon les critères de poéticité et d'éthicité proposés par Berman qui permettent notamment de corroborer la théorie bermanienne conformément à laquelle toute première traduction est imparfaite et appelle une retraduction.

Abstract

Traduire l’image du dirigeant arabe :
Zayni Barakat de Gamal al-Ghitani traduit en français et en anglais

Rania Ghanem

The image of the Arab leader as represented in the famous novel by Egyptian writer Gamal al-Ghitani entitled *Zayni Barakat* and the “transformations” it underwent through the translation process are at the center of this thesis. The first two chapters set the stage for the analysis by shedding light on the evolution and current state of Arabic literature. The status of the Arabic language author is also emphasized in comparison with that of the Arabic literature translator especially into French and English. Against this backdrop, the difficult conditions of Arabic literary production are highlighted as well as the relatively advantageous situation of the translator as compared to that of the author of the translated novel, Arabic being a dominated language while French and English are central and hypercentral languages respectively.

The analysis follows the analytical method suggested by Antoine Berman. It is mainly based on three basic concepts : the translative position, the translation project and the horizon of the translator. This method reveals the existence of two diametrically opposed approaches to translation : the French and English versions prove to be models of ethnocentric and foreignizing translations respectively. They are evaluated in the end according to the criteria of poeticity and ethicality suggested by Berman that corroborate Berman’s theory according to which every first translation is imperfect and calls for a retranslation.

Remerciements

Je remercie du fond du cœur ma directrice, Madame Sherry Simon, pour ses précieux conseils et son encouragement qui m'ont permis de mener à bien ce travail.

Mes remerciements vont aussi à Madame Debbie Folaron et à Monsieur Paul Bandia pour s'être intéressés à mon sujet de mémoire et pour m'avoir adressé des observations perspicaces qui m'ont aidée à évoluer sur la bonne voie dans la rédaction.

Je tiens à remercier également mon époux pour son appui, son aide et la patience dont il a fait montre tout au long de mon cheminement académique.

A celui qui habitait mon corps lors de la rédaction de ce mémoire, à mon fils Rami.

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 La littérature arabe contemporaine : cas de l’Egypte	4
Chapitre 2 La traduction de la littérature arabe en français et en anglais :	
état des lieux	12
2.1 La traduction littéraire en Egypte : aperçu historique	12
2.2 La littérature arabe traduite en français	19
2.3 La littérature arabe traduite en anglais	22
Chapitre 3 Cadre théorique : paramètres de l’analyse	29
3.1 Travail préliminaire	29
3.2 Analyse de la traduction	33
3.3 La réception de la traduction	35
3.4 La critique productive	36
3.5 Le trajet analytique bermanien appliqué à <i>Zayni Barakat</i>	36
Chapitre 4 Présentation de l’ouvrage original et des traductions française et anglaise..	40
4.1 <i>Zayni Barakat</i> et Gamal al-Ghitani	40
4.1.1 L’auteur de <i>Zayni Barakat</i>	40
4.1.2 <i>Zayni Barakat</i>	49
4.2 Les deux traductions et leurs auteurs	62
4.2.1 <i>Zayni Barakat</i> traduit par Jean-François Fourcade	62
4.2.1.1 Le traducteur de <i>Zayni Barakat</i> en français	62
4.2.1.1.1 Position traductive	66
4.2.1.1.2 Projet de traduction	67

	4.2.1.1.3 Horizon du traducteur	69
	4.2.1.2 La version française de <i>Zayni Barakat</i>	70
	4.2.2 <i>Zayni Barakat</i> traduit par Farouk Abdel Wahab	74
	4.2.2.1 Le traducteur de <i>Zayni Barakat</i> en anglais	74
	4.2.2.1.1 Position traductive	76
	4.2.2.1.2 Projet de traduction	77
	4.2.2.1.3 Horizon du traducteur	78
	4.2.2.2 La version anglaise de <i>Zayni Barakat</i>	81
Chapitre 5	Choix et analyse des extraits	86
	5.1 Remarques générales	86
	5.2 Analyse des extraits	95
Conclusion		109
Annexe		115
Bibliographie		150

Introduction

Les péripéties de la révolte populaire qui a mené au renversement du président égyptien Hosni Moubarak après trois décennies au pouvoir ont jeté une lumière crue sur les abus des régimes policiers qui oppriment et volent leurs peuples. Ces événements, qui ont secoué l'opinion publique mondiale, nous ont incitée à choisir un ouvrage qui illustre bien cette triste réalité comme sujet de notre mémoire de maîtrise. Notre choix est tombé sur *Zayni Barakat* de Gamal al-Ghitani qui, sous une apparence de roman historique, est en fait une critique acerbe des régimes policiers actuels.

Le sujet de notre mémoire se résume comme suit : Traduire l'image du dirigeant arabe : *Zayni Barakat* de Gamal al-Ghitani traduit en français et en anglais. Nous nous sommes fondée sur la problématique suivante : Les écrivains égyptiens de la génération dite des années 1960 ou *Jil al-thawra* (génération de la révolution) à laquelle appartient Gamal al-Ghitani ont opéré une transformation radicale des formes, des thèmes et de la langue romanesque arabe. C'est la première génération d'écrivains à imposer une modernité littéraire arabe originale et à « développer un regard sur soi qui n'emprunte pas les lunettes de l'Occident » (Jacquemond, 1993, p. 37), comme le signale notamment Richard Jacquemond. Par conséquent, leurs œuvres sont moins exportables dans la mesure où elles peuvent sembler intraduisibles. Les traductions française puis anglaise de *Zayni Barakat* de Gamal al-Ghitani ont-elles réussi à faire passer dans leurs langues respectives l'image du fameux gouverneur héros du roman sans tomber dans le piège de l'orientalisation ou de la francisation/anglicisation?

Nous sommes partie de l'hypothèse selon laquelle les traductions française et anglaise réalisées respectivement par Jean-François Fourcade et Farouk Abdel Wahab ont

« fait œuvre », conformément aux paramètres établis par Antoine Berman. Elles ont sans doute bénéficié, outre le talent littéraire des deux traducteurs, de la notoriété de leurs « parrains » - Jamel Eddine Bencheikh, écrivain algérien spécialiste de poésie arabe, et Farouq Mardam-Bey, intellectuel syrien conseiller culturel de l'Institut du monde arabe et directeur de la collection Sindbad chez Actes Sud, pour la version française, et Edward Said, théoricien littéraire et critique palestino-américain, pour celle anglaise. Cependant, une tendance très prononcée à la francisation caractérise le texte de Fourcade. Ce dernier est allé jusqu'à traduire les noms de certains personnages et à laisser tomber certaines expressions familières égyptiennes qui, semble-t-il, ne sont pas connues de cet orientaliste français qui a appris l'arabe en Syrie. La disparition de la particule « al », qui équivaut à l'article défini en français, du nom de l'auteur sur la couverture de la version française donne déjà le ton de la tendance générale qui caractérise la traduction de Fourcade. Quant à Abdel Wahab, il semble avoir opté plutôt pour l'autre extrême; plusieurs mots-clefs ont été maintenus en arabe dans le texte anglais, comme les titres de certains personnages et les noms de certains objets, ce qui rend la lecture parfois moins aisée même en présence du glossaire. Les deux tendances ont sans nul doute affecté l'image du dirigeant telle que présentée dans le texte arabe.

Nous nous sommes appuyée dans notre analyse traductologique sur le « chemin analytique » que propose Berman pour la critique des traductions, mettant notamment l'accent sur les trois concepts de base : la position traductive, le projet de traduction et l'horizon du traducteur. Pour étayer notre travail critique, nous avons procédé à une analyse contrastive des extraits relatifs au thème central de ce mémoire - l'image du dirigeant - dans les versions arabe, française et anglaise. Dans ce cadre, nous nous sommes surtout intéressée, outre les modifications, aux ajouts et omissions qui retiennent particulièrement

l'attention dans la version française. Nous avons tenu compte de deux facteurs principaux dans ce domaine : La traduction française étant la première jamais réalisée de l'ouvrage d'al-Ghitani, elle est, selon Berman, « imparfaite et impure »; c'est une « traduction-introduction ». La traduction anglaise venant après celle française du point de vue chronologique, elle représente une sorte de perfectionnement de celle-ci, toujours selon la théorie de Berman, d'autant plus que son auteur est Egyptien et que le risque de « mauvaise interprétation » de certaines expressions, qui pourraient sembler « intraduisibles » selon la thèse avancée par Jacquemond, se trouve ainsi réduit au minimum. Les deux traductions ont enfin été évaluées selon les critères d' « éthicité » et de « poéticité » que prône Berman.

Chapitre 1 :

La littérature arabe contemporaine : cas de l’Egypte

La poésie a traditionnellement occupé les devants de la scène littéraire arabe en tant que genre littéraire le plus populaire dans les sociétés concernées, comme le soulignent plusieurs auteurs dont notamment Roger Allen. Ce dernier signale toutefois qu’à l’époque contemporaine, le roman est en train de gagner du terrain. « [...] although quantifiable evidence is not available, it seems reasonable to suggest that in Egypt at least the fictional genres are now more popular » (Allen, 1981, p. 29), affirme-t-il.

Les origines du roman arabe remontent à l’époque dite celle de la *Nahda*, moment historique du début du XIX^{ème} siècle au cours duquel les intellectuels arabes ont entamé un processus d’acquisition des connaissances culturelles et scientifiques de l’Occident, donnant ainsi le coup d’envoi d’une sorte de renaissance moderne venue sauver la région de plusieurs siècles de décadence et de stagnation, comme l’indique Samah Sélim, non sans une pointe d’ironie. Elle ajoute par ailleurs :

The story of the *Nahda* is closely entwined with the history of the Arabic novel. This history is supposed to begin with the translation, adaption and imitation of the European novel towards the end of the nineteenth century. In orientalist discourse, the extent to which Arab writers were able to reproduce this idealized European genre became a kind of yardstick with which to measure the progress and value of the *Nahda* as a whole. (Selim, 2010, p. 324)

La place qui est celle de la traduction dans tout ce qui a été écrit durant et à propos de cette période peut être qualifiée de curieuse, selon Selim, étant donné la manière dont elle a été perçue comme moyen pour accéder à la modernité. En effet, d’une part, la traduction était supposée aider « les sociétés arabes rétrogrades » à acquérir toutes sortes de connaissances européennes, mais, d’autre part, elle suscitait beaucoup de suspicions dans la mesure où elle était considérée comme une forme d’invasion déstabilisante de cultures

nationales soi-disant stables. Cette ambivalence est particulièrement perceptible dans les discours sur la culture, en général, et sur la littérature et la traduction, en particulier. Selim affirme à cet effet :

To *Nahdawi* intellectuals, the novel in particular was a very controversial genre, at first, for the same reasons that it had been controversial in Europe – as a morally corrupting and socially dangerous literary form. Later, nationalist intellectuals sublimated these social concerns into an attack that was based on the idea of its “foreignness” – another cultural instrument of colonialism. It was only much later, somewhere in the late 1920s, that the genre came to be accepted in Arabic after it had been domesticated through the practice of various “national literature” schools. Realism and the *bildungsroman* came to be the preferred literary forms of the new *bourgeois* intelligentsia, while Romance – and therefore the entire corpus of fiction produced in Arabic from the middle of the nineteenth century to the beginnings of the twentieth – was rejected as a decadent and foreign, anti-national literary mode. (Ibid., p. 324)

Aussi note-t-on un grand engouement pour les biographies de femmes célèbres, à titre d'exemple, durant cette période, comme le relève Marilyn Booth qui explicite cette tendance comme suit :

These texts explored the implications for women of visions of modernity that were shaping and shaped by interrelated discourses of nationalism, anti-imperialism, pedagogy, and economic development in Egypt from the late nineteenth century on. Because biography could make an epistemological claim on its readers that fiction – highly suspect at the time – could not, narratives of women’s lives enacted the particulars of an imagined gendered modernity that countered the dominant narrative of the modern – in Egypt as elsewhere – as masculine. (Booth, 1998, p. 173)

L’histoire culturelle de l’Egypte sert de modèle général à l’étude du développement des genres littéraires dans le monde arabe, notamment le roman, comme le confirme Allen. Les raisons en sont multiples. On peut en signaler surtout: La place centrale qu’occupe l’Egypte au sein de la région arabe, le rôle politico-culturel dominant qui est le sien au Moyen-Orient, son nombre d’habitants ainsi que le grand nombre d’exilés, notamment des communautés chrétiennes de Syrie et du Liban, qu’elle a accueillis durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Allen évoque plusieurs étapes de l’évolution du roman arabe

contemporain dont la première est la traduction. Il met l'accent sur l'Ecole de traduction égyptienne de grande renommée qui a eu un rôle pionnier dans ce domaine. La deuxième étape est celle de l'imitation. Allen écrit à ce propos :

[...] the 1880s and 1890s witnessed a flood of weekly and monthly magazines publishing works by such writers as Sa'id al-Bustani, Ya'qub Sarruf, and, above all, Jurji Zaydan, whose historical novels, still popular today, presented a wide variety of historical episodes from Arab and Islamic history in attractive novelistic frameworks (Allen, 2001, p. 206).

Plusieurs auteurs, dont Allen, s'accordent à confirmer que le tout premier roman arabe est celui écrit par Muhammad Husayn Haykal en 1911 en France et paru en 1913 en Egypte sous le titre *Zaynab*. Le fait que l'ouvrage n'ait pas porté le vrai nom de son auteur mais un pseudonyme adopté par celui-ci montre à quel point le nouveau genre littéraire demeurait suspect du point de vue de sa « probité morale ». Cette situation a changé depuis 1988, date de l'attribution du prix Nobel de littérature à l'auteur égyptien Najib Mahfouz, un événement qui a largement contribué à faire reluire l'image du roman dans le monde arabe et celle du roman arabe dans le monde. Allen écrit à ce propos :

From the post-1988 perspective, by which I imply the "translation" or "exportation" of the Arabic novel to a larger readership, the Arabic novel clearly enjoys a higher profile than was the case before the award of the Nobel Prize. This is, of course, largely thanks to Najib Mahfuz, the laureate himself, but other novelists - Jamal al-Ghitani, Hanan al-Shaykh, 'Abd al-Rahman Munif, and Ilyas Khuri, for example - have been able to share some of the limelight of Western (and Eastern) interest. (Ibid., p. 213)

Revenant à son tour sur l'importance des travaux de Mahfouz dans l'histoire du roman arabe, Richard Jacquemond confirme que *Les Fils de la médina* a fait entrer ce roman dans la modernité littéraire. « En même temps, par cette insertion de techniques et de contenus empruntés à la tradition narrative arabe, il montre la voie à l'indigénisation du roman arabe, c'est-à-dire au dépassement du chiasme entre contenu local et forme importée qui l'avait caractérisé jusque-là » (Jacquemond, 2003, p. 17), ajoute-t-il.

Jacquemond soutient en outre que si le champ littéraire égyptien est en position dominée dans son rapport à l'espace littéraire international, il est en position dominante sur le plan régional arabe. Cependant, cette position dominante, qui était particulièrement marquée sous le président Gamal Abdel Nasser, a été largement ébréchée depuis les années 1960, étant donné que certains Etats du Maghreb et du Machreq se sont entre-temps dotés de leurs propres appareils idéologiques (universités, presse, médias audiovisuels, institutions culturelles, etc.). Aussi peut-on confirmer qu'« on a aujourd'hui un champ littéraire arabe multipolaire où Le Caire, ses écrivains, ses éditeurs, ses revues, ses institutions occupent une position certes privilégiée, mais qui n'est plus hégémonique ». (Ibid., p. 27).

La diffusion de la production intellectuelle égyptienne est soumise à un système national de contrôle qui se caractérise notamment par son élitisme, comme l'indique Jacquemond. Ce dernier signale que rares sont les écrivains qui revendiquent une liberté absolue :

[...] beaucoup plus souvent revient l'idée que la liberté d'expression trouve sa limite dans la responsabilité sociale de l'intellectuel, créateur *et* éducateur : les discours contemporains s'inscrivent toujours dans la représentation constituée à l'âge de la *nahda*, selon laquelle la vocation de l'écrivain est d'éveiller les consciences et de former les goûts. (Ibid., p. 57)

Les écrivains sont ainsi assimilés à « la conscience de la nation », ajoute Jacquemond qui signale aussi :

Cette représentation de l'intellectuel ou de l'écrivain (termes interchangeable en l'espèce) en détenteur d'une autorité intellectuelle, d'un magistère fondé sur sa compréhension immédiate du monde social définit la « problématique légitime » qui domine le champ littéraire. La littérature doit être en prise sur le réel (réalisme), l'écrivain a une obligation morale d'intervenir dans la cité (engagement) : ces postulats sont constitutifs de la *doxa* littéraire égyptienne. (Ibid., p. 112)

Le même auteur jette la lumière sur la censure dont fait l'objet la production littéraire ; « l'écrit et singulièrement le livre, produit et consommé par une élite, était et demeure le support le moins touché par la censure, mais aussi, paradoxalement, celui où son ingérence est le plus bruyamment contestée » (ibid., p. 61), affirme-t-il. Il indique aussi qu'à la fin des années 1990, « la suppression des multiples instances de contrôle de la production culturelle est devenue la première revendication des écrivains et artistes égyptiens » (ibid., p. 82). Une revendication qui vise d'abord Al Azhar représentant l'autorité religieuse.

Abordant à son tour le thème de la censure et de la répression de la liberté d'expression dans le monde arabe, Allen indique que la situation lamentable qui prévaut dans la majorité des Etats arabes pour ce qui est des libertés civiles et qui ne cesse de se détériorer notamment en Egypte signifie qu'un romancier arabe doit avoir non seulement du talent mais aussi du courage. « A listing of those who have been imprisoned or exiled would be regrettably long. In spite of that, many writers continue to address themselves to the crucial societal and political issues of their time and region » (Allen, 2001, p. 211), ajoute-t-il.

Samia Mehrez rappelle, quant à elle, les propos tenus par Mahfouz sur ce sujet dans l'ouvrage signé Gamal al-Ghitani sous le titre *Najib Mahfuz yatadhakkar* (Najib Mahfouz se souvient):

Sometimes the artist finds it difficult to express himself, especially when we consider the state's position towards him. This is generally true in the Arab world, where we cannot dissociate art and politics... The artist's dilemma depends to a great extent on the state's position vis-à-vis freedom of expression. Should the state ignore the writer's voice, it alone is the loser, for his is the voice of the truth... a voice that knows and offers what no intelligence apparatus is capable of providing (Mehrez, 2005, p. 17).

Face à cette regrettable situation, les romanciers arabes se trouvent souvent contraints à l'exil, comme le signale nombre d'auteurs dont notamment Allen qui écrit à ce propos :

And, no doubt as a consequence of these circumstances and the generally inimical atmosphere within which the vast majority of Arab novelists attempt to eke out a living, alienation and exile, real and fictional, are frequent resorts as an escape from the intolerable. (Allen, 2001, p. 211)

Il souligne aussi que pour évoquer cette triste réalité, les romanciers arabes ont adopté certaines stratégies créatives dont notamment le recours à des textes puisés dans d'autres sources tant contemporaines qu'historiques. Concernant ces sources, il signale :

These range from Sun'allah Ibrahim's use of newspaper clippings in his novel *Dhat* (Self, 1992) to the insertion into novels by Jamal al-Ghitani, 'Abd al-Rahman Munif, and Ben Salim Himmish of actual documents from classical narrative sources, but all for thoroughly contemporary purposes. In this way the invocation of materials from the cultural heritage of Arabic becomes not merely a revival of an earlier style or form but also a powerful commentary on the political circumstances of the present. (Ibid., p. 211)

Allen confirme également que le roman arabe contemporain adopte l'oppression sous toutes ses formes – politique, sociale, fondée sur le sexe – comme thème majeur et n'hésite pas à exprimer sa désillusion face aux normes et structures qui prévalent à l'heure actuelle à travers la recherche de modèles alternatifs. « In such a context the reexamination of national myth(s) and the revival of earlier modes of expression are currently playing a key role », (ibid., p. 212) ajoute-t-il.

En ce qui concerne la situation du marché littéraire égyptien, Allen signale que les années qui ont suivi la défaite de 1967 face à Israël ont été particulièrement difficiles pour la littérature et les littérateurs en Egypte, ce qui s'est fait ressentir tant au niveau de la qualité qu'à celui de la quantité des ouvrages publiés. Il ajoute par ailleurs :

[...] it should also be remembered that the domestic problems of Egypt - and especially the ever growing size of its population - are enormous, and that its confrontations with Israel have in every case involved the commitment of its citizens and the sacrifice of lives as well as warm words. Culture has been as much affected by these issues as any other segment of the society. The signs of resilience are already to be found, and it is to be hoped that, with the advent of a more favorable political climate in the Middle East, Egypt will once again assume its central role in the production, dissemination and criticism of modern Arabic literature. (Allen, 1981, p. 39)

Examinant à son tour la situation du marché du livre en Egypte, Jacquemond conclut que la littérature, au sens moderne du terme, occupe une place modeste. Déplorant le manque de statistiques exactes dans ce domaine, il écrit :

En l'absence de statistiques fiables sur les ventes des ouvrages, tout indique que les écrivains les plus consacrés (Taha Husayn en son temps, Nagîb Mahfûz aujourd'hui) n'ont jamais produit de best-sellers, et les plus populaires – les Ihsân 'Abd al-Quddus et Yûsuf al-Sibâ'î par exemple – n'ont jamais atteint les tirages des grands prédicateurs [...]. La littérature légitime est un des secteurs où les ventes sont les plus faibles : un premier tirage de 1000 à 2000 exemplaires, une vente de 500 exemplaires dans l'année suivant la parution est honorable, une réimpression très exceptionnelle. [...] Alors que le nombre d'Egyptiens ayant achevé leurs études secondaires a au moins décuplé depuis 1960, le public de la littérature semble stagner : signe clair de l'incapacité du système éducatif à assurer son rôle de médiateur entre le champ littéraire et le champ social. (Jacquemond, 2003, p. 95)

Ceci ne l'empêche pourtant pas de confirmer qu'en dépit du désintérêt du public, tout porte à croire que « la production littéraire nationale a considérablement augmenté dans les vingt dernières années. [...] L'autoédition mise à part, l'Etat [...] est redevenu dans les années 1990 le principal éditeur de littérature : à eux deux, ils assurent la publication d'au moins 75% des titres » (Jacquemond, 2003, p. 96).

Pour ce qui est de la situation de l'écrivain en Egypte, nombreux sont les auteurs consultés qui s'y attardent. Ce qu'écrit Denys Johnson-Davies à ce propos est particulièrement évocateur :

Today the lot of the writer in Egypt, for instance, is dire. The money he or she can make from a book would not pay for the typing of it, and even established writers are now actually paying publishers to have their work appear in print. So what are

the joys of being a writer in the Arab world other than the prestige that may go with it ? (Johnson-Davies, 2006, p. 60).

Abondant dans le même sens, Allen revient sur les circonstances qui empêchent certains artistes de se faire connaître du public dans le monde arabe. Il déplore les conditions qu'on impose aux écrivains pour restreindre leur liberté et les priver des moyens d'accéder à la publication :

Except in the case of the most famous authors, novel publication in many countries of the Arab world may already be an ephemeral affair, although the situation has been improving in recent decades, but requirements that one belong to a Writers' Union and even adhere to explicitly stated moral standards have been used to restrict rights to publish. Faced with such situations and the others already described, it has been the lot or choice of many modern Arab writers to leave their natural and most immediately accessible publics and go into exile. (Allen, 1995, p. 40)

Ne disposant pour le moment pas de données concernant la situation qui prévaut à l'heure actuelle sur le plan littéraire en Egypte, dans la foulée de la révolte populaire qui a mené au renversement du président Hosni Moubarak, on ne peut qu'espérer une amélioration à la mesure des grands espoirs qui ont accompagné la fin de la dictature.

Chapitre 2 :

La traduction de la littérature arabe en français et en anglais : état des lieux

2.1 La traduction littéraire en Egypte : aperçu historique

Le système mondial des traductions est assimilé par Gisèle Sapiro à un ensemble de relations fortement hiérarchisées régies par certains mécanismes généraux. Sapiro se fonde sur les données statistiques de l'*Index Translatorium* pour classer les différentes langues selon les positions qu'elles occupent dans ledit système :

Etant donné qu'environ la moitié des livres traduits mondialement le sont de l'anglais, cette langue occupe la position la plus centrale, qu'on peut appeler hyper-centrale. Viennent ensuite, loin derrière, tout en restant centrales, deux langues, l'allemand et le français, qui représentent entre 10 et 12% du marché mondial des traductions. Huit langues ont une position semi-périphérique avec une part du marché international qui varie de 1 à 3% (c'est le cas de l'espagnol et de l'italien par exemple). Les autres langues ont toutes une part de moins d'un pour cent du marché international, et peuvent donc être considérées comme périphériques. Ceci en dépit du fait que certaines d'entre elles, le chinois, l'arabe ou le japonais, représentent des groupes linguistiques parmi les plus importants en nombre de locuteurs. Ce qui signifie que le nombre de locuteurs n'est pas un facteur explicatif déterminant de la hiérarchisation entre « langues centrales » et « langues périphériques ». (Sapiro, 2008, p. 29)

Dans une tentative visant à expliciter la raison pour laquelle telles langues sont centrales au moment où telles autres sont plutôt des langues périphériques, elle signale que tout porte à croire qu'il existe « un rapport inverse entre le degré de centralité d'une langue dans l'espace international des traductions et la part des traductions dans la production nationale des livres dans cette langue » (ibid., p. 30). Ainsi, « plus la position culturelle d'un pays est centrale, plus elle sert de référence dans d'autres pays, mais moins on traduit dans cette langue ». (Ibid., p. 31)

Sapiro soutient que les échanges littéraires transnationaux sont le reflet de certains rapports de force fondés sur la distribution inégale du capital linguistico-littéraire. Par

conséquent, elle définit les « langues dominées » comme étant « des langues peu dotées en capital littéraire et en reconnaissance internationale » alors que les « langues dominantes, du fait de leur prestige spécifique, de leur ancienneté, du nombre de textes déclarés universels écrits dans ces langues, sont détentrices d'un capital littéraire important » (Ibid., p. 34). Elle en conclut que

[...] pour un champ littéraire national en voie de constitution, la traduction d'une œuvre canonique de littérature classique peut servir à accumuler du capital symbolique ; à l'inverse, la traduction d'un texte d'une littérature dominée dans une langue dominante comme l'anglais ou le français constitue une véritable consécration pour l'auteur. (Sapiro, 2008, p. 34)

À la lumière de ce qui précède, on peut facilement s'attendre à un déséquilibre qui favorise largement les deux langues dominantes par rapport à celle dominée dans le cas particulier de la langue arabe - classée parmi les langues périphériques - et de sa relation, par le truchement de la traduction, avec l'anglais – langue hyper-centrale - et le français – langue centrale. Ce déséquilibre transparaît notamment à travers l'intraduction (traduction vers l'arabe) qui dépasse largement l'extraduction (traduction de l'arabe), ne serait-ce qu'au cours des premières étapes de ce mouvement. C'est ce que confirme d'ailleurs une étude menée sur ce sujet par Richard Jacquemond.

En effet, dans l'étude qu'il signe sur la traduction en Egypte en 2003, Jacquemond distingue trois moments : le moment précolonial (1830-1910), le moment colonial et le moment postcolonial.

Les débuts du mouvement de traduction coïncident avec le retour des premiers boursiers égyptiens en France vers 1830. Les premières traductions effectuées à cette époque portent sur des œuvres très proches de l'idéal ancien de l'*adab* [littérature] comme *les Fables* de La Fontaine (traduites par 'Uthmân Galâl en 1857) et les *Aventures de*

Télémaque de Fénelon (traduites par Rifâ'a al-Tahtâwi en 1867). Selon Jacquemond, une poétique particulière a caractérisé le moment précolonial, il s'agit de « celle de la traduction "ethnocentrique", "invisible" : on naturalise ("adapte", "égyptianise", "arabise", selon les termes alors en usage) les textes étrangers de manière à les mettre en conformité avec les codes esthétiques et moraux qui régissent l'expression écrite en arabe » (Jacquemond, 2003, p. 140).

Pendant le deuxième moment, on assiste à un recul relatif de la traduction parallèlement à un progrès de l'usage des langues étrangères (le français puis l'anglais) sous l'emprise coloniale. Jacquemond précise dans ce cadre :

En dépit de la diffusion croissante de l'anglais, le *Liberal Age* marque le sommet de l'influence de la langue française et de sa culture « universaliste ». Dans l'Égypte sous domination anglaise, les intellectuels francophones jouent de la rivalité entre Paris et Londres, s'appuyant sur la capitale mondiale des lettres pour lutter contre la métropole coloniale. (Ibid., p. 142)

Le troisième moment est celui pendant lequel la traduction littéraire a atteint son apogée en Égypte :

[...] les années 1950 et 1960 furent l'âge d'or de la traduction littéraire en Égypte, promue et encouragée par l'État dans le cadre de projets nationaux (*mashru' al-alf kitab*, « le projet des mille livres ») et bilatéraux (avec la fondation Franklin). Loin de le briser, le régime nassérien approfondit le projet d'acculturation pour lequel militaient les élites modernistes du *Liberal Age* [...]. Non seulement on continue alors de traduire les grandes œuvres canoniques de la littérature européenne (notamment celles des langues moins centrales que le français ou l'anglais, négligées dans les périodes antérieures : *Don Quichotte* est traduit en 1957-1958, la *Divine comédie* en 1959-1964), mais surtout ce mouvement de traduction est désormais beaucoup plus en phase avec les modes et tendances qui dominent dans les centres européens. (Ibid., p. 148)

Jacquemond met l'accent sur l'ouverture dont l'espace littéraire égyptien a fait montre vis-à-vis de l'étranger sous le mandat du président Gamal Abdel Nasser et qui n'a pas été récompensée. En effet, très peu d'écrivains égyptiens ont accès à la traduction

jusqu'aux années 1970. Les écrivains concernés sont les grands représentants de la génération libérale-coloniale de l'entre-deux-guerres, à savoir Tawfîq al-Hakîm, Taha Husayn et Mahmûd Taymûr ; « les œuvres de leurs cadets les plus légitimes en Egypte – les Mahfûz, Yûsuf Idrîs, Yahyâ Haqqî...- n'accéderont à la traduction qu'à partir des années 1970, vingt-cinq à cinquante ans après leur publication en arabe ». (Ibid., p. 149)

Cette tendance est inversée à partir des années 1970, période au cours de laquelle « se multiplient les signes de mise à distance de l'Occident au moment où, à l'inverse, la production nationale arabe commence à s'y faire une petite place ». (Ibid., p. 149)

Jacquemond rapporte des chiffres fort intéressants concernant les trois temps susmentionnés :

Dans les décennies 1950 et 1960, la part des traductions dans l'ensemble des titres publiés est de 12,5% en moyenne ; dans la période 1970-1985 elle tombe à 8%. La littérature qui représentait 38,7% des traductions dans la première période n'en représente plus que 30,6% dans la seconde. En termes absolus, on passe d'environ 100 titres par an de 1950 à 1969 à environ 50 titres par an ensuite. Au-delà de 1985, on ne dispose pas de recension systématique des traductions publiées en Egypte, mais rien n'indique que la tendance se soit inversée. (Ibid., p. 150)

Ce recul de la traduction littéraire en Egypte est en quelque sorte compensé par son développement simultané dans d'autres centres de l'édition arabe. Ainsi, c'est grâce aux traductions libanaises, syriennes et maghrébines que les écrivains et critiques égyptiens ont été en mesure de suivre l'évolution des modes littéraires dans les centres euro-américains du champ littéraire international, comme l'affirme le même auteur.

Pour ce qui est de la situation actuelle, Jacquemond soutient que « le champ littéraire égyptien semble plus intéressé par l'extraduction [...] que par l'intraduction : étrange combinaison de désintérêt pour les espaces littéraires concurrents et de confiance en sa propre valeur où l'on peut voir, au choix, un signe de maturité ou de provincialisme »

(ibid., p. 155). Il confirme que la position de ce champ dans le champ littéraire international a sensiblement évolué depuis les années Nasser :

Le retournement d'alliances opéré par Sadate et, plus encore, la paix égypto-israélienne ont transformé l'image internationale du pays, levant la première barrière qui faisait obstacle à l'exportation de la production littéraire nationale. Dans le même temps, le boom de la littérature sud-américaine donnait le coup d'envoi de l'intégration des littératures du Sud dans la république mondiale des lettres, qui se traduit notamment par une série de prix Nobel décernés à des auteurs du tiers-monde, dont celui de Mahfûz en 1988. (Ibid., p. 155)

Les nouvelles générations d'écrivains égyptiens ont accès à l'heure actuelle à la traduction « dans des proportions inconnues de leurs prédécesseurs » (ibid., p. 158) mais ne jouissent toutefois pas du relatif succès commercial de Mahfouz ni de la reconnaissance critique dont bénéficient les écrivains arabes d'expression française.

En ce qui concerne la méthode suivie dans la traduction de l'arabe en tant que telle, Jacquemond affirme :

[...] la traduction littéraire de l'arabe a longtemps été dominée par la poétique exotisante dominante au sein du champ orientaliste qui a fait obstacle à l'intégration de la production littéraire arabe, classique et moderne, dans le canon littéraire universel. [...] Ce n'est que dans les deux ou trois dernières décennies que la traduction littéraire de l'arabe s'est émancipée, à des degrés divers, du paradigme orientaliste – au risque parfois de renouer avec les excès des « belles infidèles ». (Ibid., p. 159)

Il dresse enfin un bilan « largement positif » de la production littéraire égyptienne dont il signale qu'elle « n'a cessé de s'enrichir et de se renouveler durant les dernières décennies » (ibid., p. 264). Pour étayer sa thèse, il invoque trois indices : d'abord, la production égyptienne de « littérature créative » a au moins doublé des années 1960 aux années 1990. Ensuite, la « féminisation du champ » constitue une « transformation remarquable et riche de promesse » :

[...] par contraste avec la génération des années 1960, exclusivement masculine ou

presque, qui tient actuellement le haut du pavé, la nouvelle génération d'écrivains et de poètes qui a émergé dans les années 1990 réalise la parité en termes quantitatifs, et semble même dominée qualitativement par les œuvres de femmes, qui jouent ainsi un rôle déterminant dans le renouvellement des contenus et des formes de la production littéraire. (Ibid., p. 264)

Le troisième et dernier indice qu'il relève est « l'internationalisation du champ » : « un nombre croissant d'écrivain(e)s ont accès, et de plus en plus tôt dans leur carrière, aux ressources de l'espace littéraire international – traductions plus nombreuses que jamais, mais aussi invitations, bourses et autres séjours à l'étranger, etc. » (ibid., p. 264).

Sur cette toile de fond plutôt optimiste apparaissent toutefois des critiques qui reprochent à l'Occident, entre autres, sa sorte de prédilection pour la littérature « féminine » arabe. Ainsi, à titre d'exemple, Mohja Kahf n'hésite pas à tirer à boulets rouges sur Margot Badran pour sa traduction anglaise tendancieuse et déformante de l'ouvrage autobiographique de Huda Sha'rawi sous le titre *Harem Years: the Memoirs of an Egyptian Feminist*. Elle commence par signaler que

[...] the translation and publication of *Harem Years* occurs within a specific reception environment – the "First world" Anglophonic market, which is shaped by a "horizon of expectations" (Jauss 1982) for writing by and about Arab and Muslim women. The process of this reception restricts the range of meaning made possible in the Arabic text. Knowing these distortions will help educators use the English translation more effectively, not only in teaching about Egyptian feminism but also in explaining how the politics of reception can constrain our reading of a text from an Arab woman (Kahf, 1998, p. 30).

Kahf se défend ensuite d'avoir cherché à critiquer Badran tout en indiquant :

[...] this is not a criticism of particular translating individuals or editing individuals for anything so nebulous and B-movie conspiratorial as harbouring neoimperialist sentiments or practising colonial feminism. "The most I can say", to draw upon Spivak, is that it is possible to read these texts... in a politically useful way. (Ibid., p. 43)

Cela rejoint d'ailleurs ce qu'écrit Sapiro sur ce sujet. En effet, revenant sur les idées de Bourdieu et de Marx selon qui « les textes circulent sans leurs contextes », ce qui risque

souvent de mener à des malentendus, celle-ci met l'accent sur l'importance des représentations de la culture d'origine et du statut central ou périphérique de la langue concernée. Sapiro signale que les récepteurs des textes les réinterprètent à la lumière des enjeux propres à l'espace d'accueil qui conditionnent ainsi la façon dont les œuvres sont appropriées dans le champ de réception. Elle en conclut :

D'une manière plus générale, les fonctions de la traduction sont multiples : instrument de médiation et d'échange, elle peut aussi remplir des fonctions politiques ou économiques, et constituer un mode de légitimation, dont tant les auteurs que les médiateurs peuvent être les bénéficiaires. La valeur de la traduction ne dépend pas seulement de la position des langues, mais aussi de la position des auteurs traduits et de celle des traducteurs, ceci à la fois dans le champ littéraire national et dans l'espace littéraire mondial. (Sapiro, 2008, p. 41)

L'aperçu général qui précède permet de se faire une idée de la situation de la traduction littéraire en Egypte et des différentes étapes qu'elle a traversées. Qu'en est-il de la situation particulière de la génération à laquelle appartient notre auteur, Gamal al-Ghitani? Jacquemond écrit à ce propos :

Comparons la position de Mahfouz à celle de ses cadets, les écrivains de la génération dite des années 60. Au-delà de la diversité de leurs écritures — dont on peut prendre la mesure en se reportant aux traductions déjà parues de Gamal Ghitany, Sonallah Ibrahim ou Edouard al-Kharrat —, ces auteurs ont en commun d'avoir opéré une transformation radicale des formes, des contenus, et de la langue romanesque arabe. C'est, en fait, la première génération d'écrivains à développer un regard sur soi qui n'emprunte pas les lunettes de l'Occident, à imposer une modernité littéraire arabe originale. Du coup, leurs œuvres sont moins exportables: elles sont moins faciles à traduire, et se prêtent moins que celles de leurs prédécesseurs à la réception traditionnellement faite à la littérature arabe. (Jacquemond, 1993, p. 37)

Dans l'analyse critique des traductions qui suivra, nous allons voir à quel point ces observations sont judicieuses et quels sont les éléments qui contribuent à rendre l'ouvrage objet de ce mémoire « moins facile à traduire ».

2.2 La littérature arabe traduite en français

« 5^e ou 6^e langue la plus parlée dans le monde, l'arabe n'est, selon l'*Index Translatorium*, que la 17^e du point de vue du nombre de titres traduits à partir d'elle (9113) et la 30^e du point de vue du nombre de titres traduits vers elle (9038) » (Jacquemond, 2008, p. 348). Ces chiffres parlants rapportés par Richard Jacquemond au début du chapitre consacré à la langue arabe dans l'ouvrage où Gisèle Sapiro présente les statistiques relatives au marché de la traduction en France donnent une idée assez claire de la place qui est celle de la langue arabe sur le marché international des traductions. Non moins intéressants sont les chiffres qui placent la France en tête du « Top 10 » des pays traduisant de l'arabe : « 1222 notices (sur un total de 9113, soit 13,4%), devant l'Espagne (929) et l'Allemagne (696) » au moment où « les Etats-Unis et la Grande-Bretagne arrivent en 6^e et 10^e positions » (ibid., p. 360). En ce qui concerne la traduction de l'arabe au niveau de l'Union européenne, Ghislaine Glasson Deschaumes écrit : « In numerous countries in the European Union, one in a thousand translations is of an Arabic book, and only rarely does the proportion reach one in a hundred » (Deschaumes, 2012, p. 13).

Jacquemond révèle en outre que depuis 1991, il ne se publie jamais en France moins de 30 livres traduits de l'arabe par an, alors que la moyenne avant cette date était de 20 livres par an. Un examen des chiffres relatifs à chaque catégorie de livres permet de justifier cette tendance. Deux catégories sont responsables de l'essentiel de l'augmentation : la littérature moderne (de 77 à 345 notices : +448%) et surtout la catégorie « religion » (de 46 à 309 notices : +672%). Ce dernier chiffre illustre bien, selon Jacquemond, « l'émergence d'un marché du “ livre islamique ”, en France et en français, à partir des premières années de 1990 » (Jacquemond, 2008, p. 362).

Cette idée est d'ailleurs reprise aussi par Deschaumes pour ce qui est de la traduction des ouvrages arabes au sein de l'UE. L'auteure rapporte également dans le même contexte :

Translations from Arabic have grown significantly in the last 25 years, although unevenly from country to country. This phenomenon, which has become particularly marked in the last decade, must, however, be related to the general growth in the number of translations overall in the countries examined. (Deschaumes, 2012, p. 14)

Etant donné la relative « jeunesse » de la littérature arabe moderne née au début du XX^{ème} siècle, Jacquemond ne juge guère étonnante la « jeunesse » de la traduction de cette littérature. Il attribue d'ailleurs le « moment fondateur de la traduction de la littérature arabe » à l'émergence de la question Palestinienne après 1967 et la guerre des Six jours, y voyant une « dimension militante » qui transparaît à travers le profil des acteurs concernés dont notamment l'éditeur spécialisé dans le domaine arabe Sindbad fondé en 1972 et financé par l'Algérie. Jacquemond relève un tournant dans ce cadre en 1985, année de la parution de plusieurs collections importantes dont Cadre Vert du Seuil, qui compte parmi ses titres *Zayni Barakat* de Gamal al-Ghitani, et la collection Lettres arabes publiée par Lattès qui bénéficie d'un important appui financier de l'Institut du monde arabe. « On voit l'importance des soutiens publics, arabes (l'Algérie finançant Sindbad) et franco-arabes (l'IMA) dans cette période pionnière pour la littérature arabe moderne en France », signale le même auteur (Jacquemond, 2008, p. 365).

En ce qui concerne la diffusion des ouvrages traduits, il rapporte que

Seul Mahfouz atteint des tirages importants (plus de 10 000 exemplaires). Quelques auteurs se situent aujourd'hui, pour leurs titres les plus vendus, entre 5000 et 10 000 : les Egyptiens Sonallah Ibrahim et Gamal Ghitany, la Libanaise Hanan El Cheikh, son compatriote Elias Khoury. (Ibid., p. 366)

Pour ce qui est de la tendance qui prévaut à l'heure actuelle sur le marché de la littérature arabe moderne en traduction, Jacquemond soutient que deux éléments tiennent la vedette : le premier est « la domination de la lecture ethnographique et/ou politique de cette littérature » (ibid., p. 367) comme le confirme le succès de l'*Immeuble Yacoubian*. Le deuxième élément est la place particulière accordée aux écrivaines arabes ; « la comparaison des dates de parution des originaux et des traductions révèle que les œuvres des femmes accèdent à la traduction souvent plus rapidement que celles des hommes » (ibid., p. 367). Jacquemond ajoute dans ce cadre :

Exotisation et surpolitisation caractérisent aussi la réception des écrivaines arabes : les plus traduites et les plus lues sont celles dont les œuvres confirment le plus ces représentations de la femme arabe « opprimée » et/ou à la sexualité déviante ou débridée.[...] Là encore, tout semble se passer comme si les espaces littéraires centraux cherchaient à maintenir les littératures les plus dominées dans la sphère du document ethnographique et du témoignage politique, c'est-à-dire à les cantonner dans le paradigme du réalisme et de l'engagement, et leur refusaient le droit de se réapproprier leurs valeurs les plus autonomes et les plus universelles (ibid., p. 368).

Une observation que partagent d'ailleurs nombre d'auteurs consultés dont Mohja Kahf.

L'approche suivie dans la traduction des œuvres littéraires arabes contemporaines marque un changement par rapport à la méthode traditionnelle « orientaliste » qui avait prévalu auparavant. C'est ce que fait remarquer Jacquemond qui écrit à cet effet :

Au niveau de la poétique de ces traductions maintenant, il me semble qu'il y a une tendance assez générale, en France et ailleurs, à vouloir se dégager des tics et du jargon de la traduction orientalisante, tendance encouragée par le renouvellement des traducteurs et la diversification des éditeurs. La traduction de l'arabe moderne tendrait donc à perdre son statut exceptionnel, à se banaliser (ce qui ne va pas parfois sans une certaine médiocrité...). (Jacquemond, 1993, p. 38)

Il attire l'attention à un problème qui risque d'accompagner une telle approche, qu'il qualifie de « normalisation », celui qui consiste à tomber dans l'autre extrême, dans « la traduction ethnocentrique, transparente » que semblent dicter « la logique éditoriale qui nous demande de produire un texte "élégant", qui "passe bien" en français, le désir

(utopique) de toucher le “grand public” [...],... bref, tout ce qui fait qu'à l'issue d'une traduction, nous avons le sentiment d'avoir “ennobli”, “embelli” l'original » (ibid., p. 38).

Ce problème nous semble palpable à travers les traductions françaises d'ouvrages littéraires arabes modernes que nous avons eu l'occasion de lire, y compris celui objet du présent mémoire dans lequel nous allons tenter d'y attirer l'attention dans la partie consacrée à l'analyse critique.

2.3 La littérature arabe traduite en anglais

Langue « hyper-centrale » selon la classification qui apparaît dans l'ouvrage de Gisèle Sapiro, l'anglais a été accusé d'avoir imposé une sorte d' « hégémonie » sur le marché de la traduction, notamment par Lawrence Venuti. Ce dernier écrit à ce propos:

British and American publishing [...] has reaped the financial benefits of successfully imposing Anglo-American cultural values on a vast foreign readership, while producing cultures in the United Kingdom and the United States that are aggressively monolingual, unreceptive to the foreign, accustomed to fluent translations that invisibly inscribe foreign texts with English-language values and provide readers with the narcissistic experience of recognizing their own culture in a cultural other. (Venuti, 1995, p. 15)

Rejoignant ce qu'écrit Richard Jacquemond sur ce sujet pour ce qui est de la traduction francisante qui prévaut à l'heure qu'il est sur le marché de la traduction de la littérature arabe en français, Venuti fustige la prépondérance de la tendance à la domestication dans la traduction vers l'anglais, tendance encouragée pour sa valeur économique par les maisons d'édition :

[...] enforced by editors, publishers, and reviewers, fluency results in translations that are eminently readable and therefore consumable on the book market, assisting in their commodification and insuring the neglect of foreign texts and English-language translation discourses that are more resistant to easy readability. (Ibid., p. 15)

Dénonçant l'invisibilité du traducteur que ce genre de pratique entraîne, il n'hésite pas à affirmer que « the translator's invisibility is symptomatic of a complacency in Anglo-American relations with cultural others, a complacency that can be described—without too much exaggeration—as imperialistic abroad and xenophobic at home ». (Ibid., p. 16)

Dans le cas particulier de la traduction de la littérature arabe contemporaine en anglais, nous sommes face à une relation entre la langue hyper-centrale et une langue périphérique. Le déséquilibre est donc prévisible, si l'on suit le raisonnement avancé par Sapiro. Dans ce contexte, Peter Clark s'étonne du peu d'impact que la littérature arabe contemporaine a sur le public anglophone, invoquant les divers types de relations personnelles qui lient le monde anglophone au monde arabe comme les mariages mixtes, la présence d'étudiants arabes au Royaume Uni et aux Etats-Unis, les investissements arabes au Royaume Unis, l'émigration, la cuisine des différents pays arabes bien implantée dans les grandes villes anglophones, etc... Il écrit:

Why then has a vast *contemporary* Arabic literature had such a small impact on the Anglophone reading public? I emphasize “contemporary” Arabic literature, for the *Arabian Nights* has had a deep and enduring influence on Western and Anglophone culture. Eighty English editions of the *Arabian Nights* were published in the eighteenth century alone. Moreover, the growing British Muslim community has ensured that the Holy Koran is read as literature by interested non-Muslims, and as the word of God by the growing community of British Muslims. (Clark, 2000, p. 2)

Pour tenter de répondre à la question qu'il vient de soulever, Clark évoque les deux thèses qui existent sur ce sujet, dont la première est celle de l'embargo mise en avant par Edward Said dans son article intitulé « *Embargoed literature* ». Said, qui signe d'ailleurs la préface de l'ouvrage objet de ce mémoire, déplore l'existence d'une sorte de boycott de la production culturelle arabe dans le monde anglo-saxon. Il signale:

The best of today's writers are oppositional figures who have frequently used

literary virtuosity as an oblique means to criticize life in the various Arab states, where tyranny and atavism are common features of daily existence. But, one should add, these writers are not alone; their achievement is prepared for and sustained by that of many others. And, to repeat, no one in the Anglo-American literary world has taken any notice whatever of this rich body of writing. (Said, 1990, p. 280)

La seconde thèse qu'aborde Clark et pour laquelle il semble pencher personnellement est celle selon laquelle la littérature arabe suscite peu d'intérêt auprès du public anglophone et, par conséquent, dans le monde de l'édition où la concurrence est rude et où les éditeurs préfèrent prendre le minimum de risque possible. Mettant l'accent sur la priorité accordée au goût du public, il écrit :

Indeed, the prescriptive idea of what meets popular taste can be illustrated from personal experience. [...] Available excellence in contemporary Arabic literature is of lesser significance than the tastes of the Anglophone reading public as perceived by the publisher. Women's literature has a built-in advantage. Is this because of lingering orientalist fantasies of the *harem*, or due to a liberal wish to offset prevailing gender imbalances and inequities? Commercial calculations get in the way of the dissemination in English of the best Arabic literature. A disproportionate effort is required to promote what is perceived as marginal. Risk becomes self-perpetuating. These interconnected misgivings about the appeal of contemporary Arabic literature are reinforced by an idea that, somehow, it is intrinsically incapable of being adequately translated. (Clark, 2000, p. 4)

D'autres auteurs partagent l'avis de Clark sur ce sujet, dont Nathalie Levisalles qui rapporte plusieurs témoignages à cet effet :

Robert Baensch, director of the Center for Publishing, New York University, explains : « For the American consumer, if something is too foreign, it won't be accepted. Foreign is okay for restaurants, not for books ». [...] Kendra Poster, director of foreign rights at Farrar Straus & Giroux, the most literary of the large publishing companies, says : « The American reader wants to be able to identify, therefore a book in translation will automatically have a limited audience ». The situation is such that some editors confess they sometimes publish a book without mentioning that it is a translation. (Levisalles, 2004, p. 2)

A l'instar de Clark, elle exprime son étonnement vis-à-vis de cette situation en signalant : « The situation is very surprising for a country, which prides itself on its diversity and is comprised of so many immigrants ». (Ibid., p. 2)

Sous le titre « *Challenging the Embargo: Arabic Literature in the US Market* », Hosam Aboul-Ela tente d'expliquer la même situation en évoquant l'existence d'un certain « désir de superficialité » dans l'interaction avec le monde arabe :

Contracting a novel, commissioning its translator, finding its likely readers and marketing it to them takes several years. It is a painstaking process that is not commensurate with the current desire for superficiality in all interaction with the Arab world, be it negatively in the propagation of stereotypes, or positively in the dissemination of Arabic food and music. (Aboul-Ela, 2001, p. 219)

Il ajoute par ailleurs:

The prejudices toward superficial visions of the Middle East engender a sharp divide between the writers of Arabic literature, whose influences are diverse and whose engagement with such influences is complicated, and the translator of Arabic literature, whose method is too often based on literalism and whose final product must conform to the narrow expectations of publishers and readers. The biggest mistake that the Arabic translation community can make is to accept these restrictions as unalterable. (Ibid., p. 219)

Revenant à son tour sur le manque d'intérêt vis-à-vis de la littérature arabe traduite dans le monde de l'édition, Denys Johnson-Davies affirme: « I believe it is a sad reflection on British publishing that had Naguib Mahfouz not won the Nobel prize for literature in 1988 he would not have found a mainstream publisher for his work in English translation » (Johnson-Davies, 2006, p. 40). « [...] it required Naguib Mahfouz to win the Nobel prize for an American publisher of the caliber of Doubleday to take him on. Today publishers are businesspeople and are loath to take risks, particularly with a book translated from Arabic » (ibid., p. 58), ajoute-t-il. Il soutient aussi concernant Mahfouz que « [...] it was due to the fact that there was a sizeable body of his work available in English that he won the Nobel prize » (ibid., p. 42). Il révèle d'ailleurs qu'il avait personnellement été consulté par le comité concerné avant l'attribution du prix au grand auteur égyptien, ce qui montre à quel point le traducteur de l'arabe vers l'anglais est puissant surtout comparé à l'auteur lui-même.

Pour sa part, Roger Allen attire l'attention dans ce contexte sur le fait que l'arabe et l'anglais ne sont pas des langues « contigües », en signalant que ceci est un facteur à prendre en ligne de compte dans toute analyse portant sur la traduction. Il indique à cet effet :

These observations regarding the English translations of Mahfuz's works provide further evidence, if required, of the urgent need, within the realm of reception theory, for critical analysis of the factors involved in the process of reading translated works from non-contiguous literary traditions. (Allen, 2001, p. 208)

Clark milite pour un plus grand intérêt en faveur de la littérature arabe. Pour étayer sa thèse, il signale:

The case for a greater awareness of Arabic literature is that it is the product of a group of people who total one quarter of a billion. They have been on the move in the last generation as never before. Arabic is one of the languages of the United Nations and the liturgical language of a billion Muslims, who are represented in every country of the world. The geographical position of Arab countries has made them of strategic and economic importance to the world. The issue of Palestine/Israel, through the respective diasporas, has made the Arab world of global political and cultural significance. Works of imagination, inspiration and reflection emanating from the Arab world are, therefore, of intrinsic importance to the rest of the world. But it is not as if the Arab world is without its own rich cultural heritage. Few languages have an unbroken literary tradition that goes back a millennium and a half. (Clark, 2000, p. 5)

Il attire l'attention aux grandes difficultés auxquelles ont été confrontés tous ceux qui ont tenté de défendre la cause de la littérature arabe en traduction anglaise dont notamment Denys Johnson-Davies, un pionnier dans ce domaine qui a dû mener une âpre bataille pour faire publier sa série d'histoires arabes contemporaines par la Oxford University Press en 1967. Des efforts que Johnson-Davies évoque lui-même d'ailleurs dans l'ouvrage où il relate les différentes péripéties d'une longue carrière en traduction littéraire, *Memories in Translation, a Life Between the Lines of Arabic Literature*. Clark fait allusion aussi au rôle de la série Heinmann pour les auteurs arabes qui avait aidé à familiariser le public avec les ouvrages de la littérature arabe moderne, ainsi qu'à celui de certains petits

éditeurs qui avaient publié des traductions littéraires de l'arabe, mentionnant notamment Quartet Books au Royaume Uni, Al-Saqi et Garnet dont les propriétaires sont d'ailleurs arabes. Pour ce qui est des Etats-Unis, Clark fait mention de la Three Continents Press qui a joué un rôle de chef de file dans la publication d'ouvrages traduits de l'arabe et du français, ainsi que de certaines maisons d'édition de taille plus modeste comme Interlink Books, la University of Texas et la University of Arkansas. En dehors du monde anglophone, il met en exergue le rôle de la American University of Cairo durant les 25 dernières années dans la publication d'ouvrages d'auteurs dont l'écrasante majorité sont égyptiens traduits en anglais. A l'instar de tous les auteurs consultés, Clark met l'accent sur l'attribution du prix Nobel de littérature à Mahfouz qui a donné un coup de pouce important à la littérature arabe. Il ajoute par ailleurs :

There are now up to thirty publications of Arabic literature in English each year. This is a great improvement on the situation over the last generation. But with few exceptions (such as Naguib Mahfouz, Hanan al-Shaykh and now Ahdaf Soueif) the print runs are small, and the publishers are still niche publishers who know their market and have restricted capacities for promoting their wares. Arab literature is still largely the preserve of Middle Eastern specialists. It has not come out of the ghetto. (Ibid., p. 14)

Il souligne aussi l'importance de certaines initiatives dans la promotion de la littérature arabe à l'étranger comme la création en 1998 du magazine *Banipal* qui porte le sous-titre *Magazine of Modern Arab Literature* et qui sort trois fois par an, ainsi que le développement de la Traductologie (Translation Studies) et des Etudes culturelles (Cultural Studies) dans les universités britanniques, et l'intérêt que porte désormais le British Council pour la traduction littéraire. « Literature is no longer cantonised into linguistic blocks. English literature is part of world literature. And the rendering of the literature of other languages is part of that world literature » (ibid., p. 14), conclut-il.

En ce qui concerne la situation du traducteur de la littérature arabe en anglais, Johnson-Davies en donne un témoignage pour le moins intéressant dans son ouvrage susmentionné à travers lequel le traducteur anglais apparaît nettement plus puissant que l'écrivain arabe, le rapport de force entre l'anglais, langue dominante, et l'arabe, langue dominée, jouant sans nul doute un rôle important dans ce domaine. Dans son témoignage, Johnson-Davies attire l'attention à plusieurs aspects pratiques importants du monde de l'édition arabe. Il signale à titre d'exemple :

While translating one of the stories for the volume, I experienced a difficulty often encountered by translators of Arabic, namely misprints and other errors. [...] Such errors occur because Arabic publishers in Egypt do not trouble to employ editors to go through material they are printing. Also, quite apart from making sure that errors do not creep into the printed text, an editor may suggest to the writer that certain changes should be made. I know of several Arabic novels that would have benefited from having an editor tactfully suggest to the author that cuts could be usefully made. (Johnson-Davies, 2006, p. 64)

Il établit par ailleurs un parallèle entre le traducteur de la littérature arabe et le traducteur de la littérature française :

Arabic translators thus, in many ways, have both greater power and more responsibility than their French counterparts, for they take upon themselves not only the role of translator but also that of the person deciding what should be translated. By choosing to translate X, you are seen as rejecting both Y and Z (who may well be as good or even better than X). (Ibid., p. 59)

Evoquant les liens d'amitié qu'il entretient avec un grand nombre d'auteurs arabes, Johnson-Davies déplore à la fois la situation de l'écrivain arabe et celle de son traducteur. Il écrit en conclusion:

It is a sad fact that it is only by being translated that the Arab writer has a chance of achieving any serious recognition and at least the possibility of some real monetary reward. It should also be borne in mind that translating Arabic fiction is poorly rewarded in financial terms – if one practiced translation in order to supplement one's income, one would be better off using one's time giving private English lessons. (Ibid., p. 59)

Chapitre 3 :

Cadre théorique : paramètres de l'analyse

Dans l'analyse traductologique objet de ce mémoire, nous nous proposons d'appliquer les concepts du « trajet analytique » que préconise Antoine Berman, notamment dans son ouvrage intitulé *Pour une critique des traductions : John Donne*, et que nous tenterons de « moduler suivant les finalités particulières » (Berman, 1995, p. 64) de notre projet. Cette méthode s'articule autour de plusieurs points que nous explicitons dans les parties qui suivent.

3.1 Travail préliminaire

La première étape de l'analyse consiste en un « travail préliminaire » se scindant en trois parties :

La première partie est consacrée aux lectures et relectures de la traduction, « en laissant entièrement de côté l'original ». Ainsi, la traduction devrait être lue une première fois comme « une œuvre étrangère en français » puis une seconde fois comme une traduction. Berman affirme dans ce cadre :

A un regard méfiant et pointilleux, tout autant qu'à un regard purement neutre et objectif, nous opposons un regard *réceptif* qui, effectivement, n'accorde qu'une « confiance limitée » au texte traduit. Telle est, telle sera la posture de base de l'acte critique : suspendre tout jugement hâtif, s'engager dans un long, patient travail de lecture et de relecture de la traduction ou des traductions, *en laissant entièrement de côté l'original*. La première lecture reste encore, inévitablement, celle d'une « œuvre étrangère » en français. La seconde la lit comme une traduction, ce qui implique une *conversion* du regard (ibid., p. 65).

Il appelle à « résister à la compulsion de comparaison », (ibid., p. 65), cette première partie ayant pour but de voir si le texte tient, de juger du degré de « consistance immanente » du texte, de découvrir les « zones textuelles » problématiques où affleure la défektivité en raison d'éléments comme la contamination linguistique ou l'interférence, la

perte du rythme, les passages où le texte semble « trop coulant », « trop impersonnellement français », ou, les « zones miraculeuses », celles formées de passages « visiblement achevés », où l'on constate l'existence d'une « écriture-de-traduction », une écriture d'étranger harmonieusement passée en français sans aucun heurt, des « zones de grâce et de richesse du texte traduit » (ibid., p. 66). Bref, il s'agit d'un repérage des zones faibles et des zones fortes du texte traduit qui permettra d'aboutir à des « impressions » qui orienteront le travail analytique mais qui pourraient aussi être trompeuses.

La deuxième partie est celle au cours de laquelle on procéderait à plusieurs lectures de l'original en tenant compte des « zones textuelles où la traduction a semblé tantôt problématique, tantôt heureuse » (ibid., p. 67) pour préparer la confrontation. Cette partie a pour but d'accomplir deux fonctions :

Il s'agit, dans un premier temps, de procéder à une « pré-analyse textuelle » qui permettra de sélectionner un certain nombre de traits stylistiques fondamentaux de l'original. Cette procédure englobe un repérage non-exhaustif des traits stylistiques qui « individuent » l'écriture et la langue de l'original comme les types de formes phrasiques, d'enchaînements propositionnels, d'emploi de l'adjectif, de l'adverbe, du temps des verbes, des prépositions, les mots récurrents, les mots clefs, les « rythmicités », etc... Elle sera accompagnée de « lectures collatérales » d'autres œuvres de l'auteur, d'ouvrages sur l'auteur et sur son époque dans le cadre du processus « d'étayage de l'acte traductif » (ibid., p. 68).

Une fois la pré-analyse terminée, une sélection d'exemples stylistiques pertinents et significatifs est effectuée dans un second temps. Elle a pour objet de choisir « les zones signifiantes » du texte où l'œuvre atteint sa propre visée et son propre centre de gravité. Il

s'agit d'une interprétation de l'œuvre permettant de sélectionner ses passages signifiants pour constituer un « matériel d'exemples exhaustif, raisonné et représentatif » (ibid., p. 72).

La troisième partie du travail préliminaire concerne le traducteur. Dans ce cadre, Berman indique que ce n'est pas tellement la vie du traducteur qui nous intéresse mais qu'il est de plus en plus impensable que celui-ci demeure un parfait inconnu. Aussi est-il important de tenter de répondre à des questions comme : Est-il Français ou étranger ? N'est-il « que » traducteur ou exerce-t-il une autre profession significative comme celle d'enseignant ? Est-il aussi auteur et a-t-il produit des œuvres ? De quelle(s) langue(s) traduit-il et quel rapport entretient-il avec elle(s) ? Est-il bilingue ? Quel genre d'œuvres traduit-il usuellement et quelles autres œuvres a-t-il traduites ? Quels sont ses domaines langagiers et littéraires ? A-t-il fait œuvre de traduction et quelles sont ses traductions centrales ? A-t-il écrit des articles, des études ou des ouvrages sur les œuvres qu'il a traduites ? A-t-il écrit sur sa pratique de traducteur, sur les principes qui la guident, sur ses traductions, sur la traduction en général ? Berman invite le critique également à aller plus loin et à déterminer : la position traductive, le projet de traduction et l'horizon traductif du traducteur.

La position traductive du traducteur est sa « conception » ou « perception » de l'acte de traduire, de son sens, de ses finalités et de ses formes et modes. Il serait marqué par un discours historique, social, littéraire ou idéologique sur la traduction et l'écriture littéraire. La position traductive, telle que définie par Berman, est un compromis entre la manière dont le traducteur perçoit, en tant que « sujet pris par la pulsion de traduire » (ibid., p. 74), la tâche de la traduction, et la manière dont il a « internalisé » le discours ambiant sur le traduire, ou, en d'autres termes, les normes. C'est en élaborant une position traductive que la subjectivité du traducteur se constitue. Dans ce cadre, Berman met en garde contre « trois

dangers » qui menacent la subjectivité du traducteur : l'informité caméléonesque, la liberté capricieuse et la tentation de l'effacement. Selon lui, « il y a autant de positions traductives que de traducteurs » (ibid., p. 75) et ces positions peuvent être reconstituées à partir des traductions elles-mêmes ainsi qu'à partir des diverses énonciations que le traducteur a faites sur ses traductions ou sur la traduction. Elles sont liées à ce qu'il appelle « la position langagière » du traducteur, entendre son rapport aux langues étrangères et à la langue maternelle, ainsi qu'à sa position scripturaire, c'est-à-dire à son rapport à l'écriture et aux œuvres.

Le projet de traduction est le processus à travers lequel le traducteur détermine a priori quel va être le degré d'autonomie ou d'hétéronomie qu'il compte accorder à sa traduction en se basant sur une pré-analyse du texte à traduire. « L'union, dans une traduction réussie, de l'autonomie et de l'hétéronomie, ne peut résulter que de ce qu'on pourrait appeler un projet de traduction, lequel projet n'a pas besoin d'être théorique » (ibid., p. 76), indique Berman. Il souligne dans ce cadre que toute traduction est portée par un projet ou une visée articulée. Le projet ou la visée sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences spécifiques posées par l'œuvre à traduire. Le projet définit la manière dont le traducteur va, d'une part, accomplir la translation littéraire, et d'autre part, assumer la traduction en tant que telle, choisir un « mode » de traduction, une manière de traduire. Le critique doit, quant à lui, lire la traduction à partir de son projet. Or, ce projet ne nous est accessible qu'à partir de la traduction elle-même et du type de translation littéraire qu'elle accomplit. Donc, « tout ce qu'un traducteur peut dire et écrire à propos de son projet n'a réalité que dans la traduction qui n'est que la réalisation du projet », (ibid., p. 77). Ainsi, si la traduction ne tient pas, la faute en est imputable au seul

projet ou à un aspect de celui-ci. L'existence d'un projet de traduction n'est pas en contradiction avec le caractère immédiat, intuitif, du traduire, selon Berman.

L'horizon du traducteur est défini par Antoine Berman comme étant « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui “déterminent” le sentir, l'agir et le penser du traducteur », (ibid., p. 79).

Les trois « moments » ainsi définis ne se succèdent pas de façon linéaire. En effet, l'analyse de l'horizon est, en principe, préliminaire, alors qu'il est difficile de séparer celle de la position traductive et celle du projet de traduction. L'analyse du projet comporte en tant que telle deux phases. La première phase est une analyse qui « se fonde à la fois sur la lecture de la traduction ou des traductions, qui fait apparaître radiographiquement le projet, et surtout ce que le traducteur a pu dire en des textes (préfaces, postfaces, articles, entretiens, portant ou non sur la traduction : *tout* ici nous est indice) », (ibid., p. 83). La seconde phase est « le travail comparatif lui-même qui est, par définition, une analyse de la traduction, de l'original et des modes de réalisation du projet. La vérité (et la validité du projet) se mesure ainsi à la fois *en elle-même et dans son produit* », (ibid., p. 83).

3.2 Analyse de la traduction

Cette étape consiste en une confrontation de l'original et de sa traduction. Dans ce cadre, Berman soutient que toute première traduction est imparfaite et appelle une retraduction :

[...] toute première traduction, comme le suggère Derrida [...], est imparfaite et, pour ainsi dire, impure : imparfaite parce que la défektivité traductive et l'impact des « normes » s'y manifestent souvent massivement, impure parce qu'elle est à la fois introduction et traduction. C'est pourquoi toute « première traduction » appelle une retraduction (qui ne vient pas toujours). C'est dans la retraduction, et mieux, dans les retraductions, successives ou simultanées, que se joue la traduction. (Ibid., p. 84)

Il signale aussi que cette règle s'applique quelle que soit la langue cible et entre langues cibles différentes. Selon lui, « on peut considérer en fait que toute traduction qui

vient après une autre, fût-elle étrangère, est ipso-facto une retraduction : ce qui fait qu'il y a bien plus de retraductions que de premières traductions! » (ibid., p. 85). Il suffit, à son avis, « que le traducteur sache, fût-ce par ouï-dire, que l'œuvre a déjà été traduite quelque part pour que la nature de son travail change ; il n'est pas le "premier" » (ibid., p. 84).

La confrontation doit s'opérer, en principe, sur un « quadruple mode » :

On procède, tout d'abord, à une confrontation des éléments et passages sélectionnés dans l'original avec les éléments et passages correspondants dans la traduction.

On passe ensuite à « la confrontation inverse » des « zones textuelles » jugées problématiques ou accomplies de la traduction avec les « zones textuelles » correspondantes de l'original.

On effectue, par ailleurs, une confrontation, au sein des deux premières catégories, avec d'autres traductions.

Et on termine par une confrontation de la traduction avec son projet qui doit révéler « le "comment" ultime de sa réalisation, lié, en dernière analyse, à la subjectivité du traducteur et à ses choix intimes : à projets quasi identiques, traductions différentes, toujours ; elle fait aussi apparaître [...] ses "conséquences" : ce que le projet "a donné" » (ibid., p. 86). Berman indique que cette partie de l'analyse ne saurait constater l'existence d'une discordance entre le projet de traduction et sa réalisation ; si elle en constate une, elle doit en déterminer la nature, les formes et les causes. Selon lui, les discordances ne doivent en aucun cas être attribuées au projet mais plutôt à la subjectivité du traducteur.

Berman met en outre l'accent sur l'importance du « style de la confrontation » qui doit répondre aux critères de « la communicabilité » ou « la lisibilité ». Il évoque plusieurs « dangers » qui guettent la communicabilité dont notamment : la technicité terminologique, l'irruption de la langue du texte original ou de celle de la traduction étrangère qui ne sont

pas supposées être connues du lecteur, le caractère touffu ou spécialisé de l'analyse. Il suggère ensuite trois « procédures » qui font de l'analyse un véritable travail d'écriture : la clarté de l'exposition, la réflexivité du discours qui ne doit pas rester collé aux textes confrontés mais s'en éloigner perpétuellement pour les éclairer, et la digressivité qui consiste à ouvrir des questions lors de l'analyse des exemples susceptibles d'assurer la « commentativité » de l'analyse. Abordant un dernier problème de taille auquel se trouve confronté l'analyste, celui du dogmatisme, Berman propose le respect de deux critères qui permettent d'échapper à ce danger :

Ces critères sont d'ordre *éthique* et *poétique* (au sens large).

La *poéticité* d'une traduction réside en ce que le traducteur a réalisé un véritable travail textuel, *a fait texte*, en correspondance plus ou moins étroite avec la textualité de l'original. [...] Même s'il pense que son œuvre n'est qu'un « pâle reflet », qu'un « écho » de l'œuvre « véritable », le traducteur doit toujours vouloir *faire œuvre*.

L'*éthicité*, elle, réside dans le respect, ou plutôt, dans *un certain respect de l'original*. (Ibid., p. 92)

Il souligne aussi que « l'éthicité du traduire est menacée par un danger inverse, et plus répandu : la *non-véridicité*, la *tromperie* » (ibid., p. 93) et ajoute :

Ethicité et poéticité garantissent d'abord qu'il y a, d'une manière ou d'une autre, *correspondance à l'original et à sa langue*. [...]

Ethicité et poéticité garantissent ensuite qu'il y a un faire-œuvre dans la langue traduisante qui l'élargit, l'amplifie et l'enrichit – pour reprendre le vocabulaire de la tradition – à tous les niveaux où il a lieu. En disant cela, nous n'innovons pas (et ne voulons surtout pas innover) : ce *faire œuvre-en-correspondance* a depuis toujours été considéré comme la tâche la plus haute de la traduction. (Ibid., p. 94)

3.3 La réception de la traduction

Cette partie de l'analyse permet de savoir si la traduction a été remarquée, si on a mentionné qu'il s'agit d'une traduction et qui en est l'auteur, si elle a fait l'objet d'une évaluation et d'une analyse et de quelle façon elle a été jugée et présentée au public.

Berman souligne que cette étape de la critique peut être autonome ou intégrée à d'autres étapes. Il ajoute par ailleurs :

Elle est fort importante, comme toute étude de la réception d'une œuvre – mais elle n'est pas toujours possible dans le cas des œuvres traduites. Car il y a plus de réception d'« œuvres étrangères » (dans la presse c'est-à-dire dans les sections littéraires des quotidiens, des hebdomadaires, dans les revues et magazines littéraires, dans les ouvrages critiques sur des auteurs étrangers, etc.) que de « traductions » comme telles. Il faut d'abord savoir si la traduction *a été aperçue* (concrètement, si l'on a mentionné qu'il s'agit d'une traduction, faite pas X...). (Ibid., p. 95)

3.4 La critique productive

Cette dernière étape du parcours proposé par Berman n'est effectuée, en principe, que lorsque la traduction objet de l'analyse « appelle impérativement une retraduction, soit parce qu'elle est trop défailante ou insatisfaisante, soit parce qu'elle a trop vieilli » (ibid., p. 96). Berman écrit à cet effet :

Appliquée à la littérature traduite, cette critique productive énoncera donc, ou s'efforcera d'articuler les principes d'une retraduction de l'œuvre concernée, et donc de nouveaux projets de traduction. Il n'y a pas à proposer *un* nouveau projet [...] ni à jouer aux donneurs de conseils, mais à préparer le plus rigoureusement possible l'espace de jeu de la retraduction. (Ibid., p. 95)

Il signale aussi que dans le cas de l'analyse d'une traduction « réussie », cette partie aura pour but [...] de « (dé)montrer l'excellence et les raisons de l'excellence de la traduction. Le pouvoir fécondant de l'analyse réside alors et dans la démonstration au lecteur du *faire-œuvre positif* du traducteur, et dans *l'exemplarité* de la traduction même » (ibid., p. 97).

3.5 Le trajet analytique bermanien appliqué à Zayni Barakat

Les différentes étapes de la méthode d'analyse traductologique que propose Berman représentent en fait une série de processus qui permettent en fin de compte d'effectuer le travail de critique et d'aboutir à une conclusion quant à « l'exemplarité » de la traduction.

Ces étapes explicitées de façon détaillée dans les passages précédents se résument comme suit :

- Travail préliminaire
 - Lectures de la traduction
 - Lectures de l'original
 - Traducteur
 - Position traductive
 - Projet de traduction
 - Lecture des traductions
 - Lecture de textes du traducteur
 - Horizon du traducteur
- Analyse de la traduction
 - Confrontation de passages sélectionnés dans l'original avec les passages correspondants dans la traduction
 - Confrontation des zones textuelles problématiques ou accomplies dans la traduction avec les zones textuelles correspondantes de l'original
 - Confrontation avec d'autres traductions
 - Confrontation de la traduction avec son projet
- Réception de la traduction
- Critique productive

Ayant déjà entamé cette opération dans les deux premiers chapitres de notre mémoire qui constituent une sorte de mise en contexte de l'ouvrage étudié, nous la

poursuivrons dans les chapitres suivants où, après une présentation du *Zayni Barakat* et de l'écrivain Gamal al-Ghitani ainsi que des deux traductions et de leurs auteurs, nous procéderons notamment à une analyse fondée sur les différentes étapes de la confrontation susmentionnées. Notre étude ayant pour but ultime de faire la lumière sur la représentation de l'image du dirigeant arabe dans les trois textes arabe, français et anglais pour tenter d'interpréter les choix effectués par les deux traducteurs, elle se focalisera surtout sur les trois notions de base édictées par Berman concernant le traducteur : la position traductive, le projet de traduction et l'horizon du traducteur. Ainsi, pour chacune des deux versions, nous nous pencherons sur les facteurs qui ont dicté à chaque traducteur les choix de traduction qu'il a opérés et l'image du personnage principal qui en a résulté pour pouvoir ensuite effectuer une comparaison portant sur trois images correspondant respectivement aux textes arabe, français et anglais. Le but étant de pouvoir porter un jugement critique sur les deux traductions à partir des critères d'éthicité et de poéticité évoqués par Berman. Le schéma suivant représente le cheminement que nous nous efforcerons de suivre, grosso modo, dans notre analyse critique :

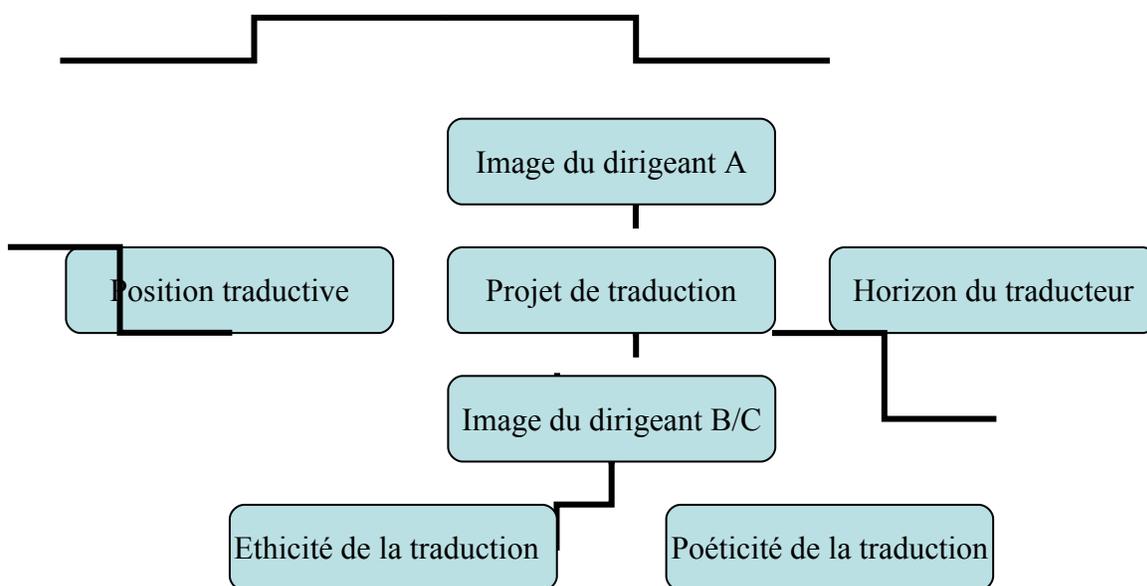


Figure 1

Dans ce schéma, « Image du dirigeant A » fait référence à l'image du personnage principal telle que présentée dans l'ouvrage arabe. « Image du dirigeant B/C » renvoie à celle qui transparaît à travers les traductions française (B) puis anglaise (C). Ces traductions étant l'œuvre des deux traducteurs concernés, elles sont, selon la théorie bermanienne, le fruit de leurs « position traductive », « projet de traduction » et « horizon du traducteur » respectifs. Produit final du processus de traduction, l'image du dirigeant sera jugée suivant les critères d' « éthicité » et de « poéticité », dernière partie de notre schéma.

Chapitre 4 :

Présentation de l'ouvrage original et des traductions française et anglaise

4.1 *Zayni Barakat* et Gamal al-Ghitani

4.1.1 L'auteur de *Zayni Barakat*

Autodidacte devenu journaliste et correspondant de guerre du journal *Akhhbâr al-yawm* (1969-1976), il est l'un des chefs de file de la « génération des années 1960 » qui, fortement politisée et rebelle, imposa en Égypte un renouvellement profond de l'écriture. Son œuvre puise au patrimoine ancien (Ibn Iyyâs, mystiques, voyageurs...), pour révéler le présent, maniant le pastiche et l'ironie.

C'est en ces termes que Larousse nous présente Gamal al-Ghitani, auteur de *Zayni Barakat* et l'un des écrivains égyptiens les plus célèbres à l'heure actuelle. A l'instar des autres références que nous avons consultées aux fins de ce mémoire, Larousse souligne qu'al-Ghitani dénonce le despotisme des temps modernes dans son roman *Zayni Barakat* qu'il qualifie de « pseudo-historique ». Il ajoute par ailleurs :

Ses nouvelles (*Papiers d'un homme qui vécut il y a mille ans*, 1969; *Terre-terre*, 1972; *Mention des faits*, 1976) et ses romans (*les Événements de la ruelle de Za'farânî*, 1976; *al-Rifâ'î*, 1977; *Risâla fî l-sabâba wa l-wajd*, 1978 ; *les Plans d'al-Ghitânî*, 1981; *Kitâb al-tajalliyât*, 1983; *Risâlat al-basâ'ir fî l-masâ'ir*, 1989; *Hâtif al-maghîb*, 1992) l'ont imposé comme l'un des écrivains les plus puissants et les plus novateurs de la littérature arabe contemporaine.

Allen voit en al-Ghitani l'un des contributeurs les plus originaux à l'émergence du Roman comme genre littéraire dans le monde arabe et estime que *Zayni Barakat* (1971) est son ouvrage le plus intéressant du point de vue technique :

The novel is at first appearance entirely historical in focus; indeed it is set in the decade immediately before the Ottoman conquest of Egypt in 1516. Barakat is the muhtasib responsible for the supervision of public morals, and his presence is felt by everyone although he never actually participates in the action of the novel as a character. Al-Ghitani chooses this format, with its use of actual historical texts, parodies of religious and secular pronouncements, to put together a montage which gives an accurate picture not only of an earlier period in history but also of Egypt in the 1960s, a country, as Sabry Hafiz noted [...], "asked to sacrifice its freedom for a fragile and corrupt establishment." (Allen, 1981, p. 38)

Notre auteur appartient à la génération dite celle d'*al-'udaba' al-shubban* (les jeunes écrivains) ou *jil al-sittinat* (la génération des années 1960) de l'Égypte post-révolutionnaire, comme le relèvent plusieurs auteurs dont notamment Samia Mehrez (Mehrez, 2005, p. 97). Celle-ci met par ailleurs l'accent sur l'influence qu'ont eu sur al-Ghitani deux écrivains arabes contemporains, l'Égyptien Naguib Mahfouz et le Palestinien Emile Habibi, qui l'ont fasciné plus que tous les autres auteurs. A l'instar d'al-Ghitani, Habibi « has drawn on the Arabic classical heritage in writing his much celebrated 1974 novel, *al-Waqa'i' al-ghariba fi ikhtifa' Sa'id Abu-l Nahs al-mutasha'il* (translated into English as *The Secret Life of Saeed, the Ill-fated Pessoptimist*, 1982) » (ibid., p. 97).

Deux événements majeurs ont marqué al-Ghitani : la guerre arabo-israélienne de juin 1967 et la visite du président égyptien Anwar Sadat à Jérusalem en 1974 qui a ouvert la voie à la signature des accords de Camp David. Événements que l'auteur qualifie des plus sombres de toute sa vie. A ses yeux, ces deux moments historiques ont incarné l'érosion des principes et de l'idéologie avec lesquels il avait grandi, comme il le signale dans une entrevue parue dans le magazine *Alif* en 1984 et citée notamment par Mehrez. Celle-ci rappelle qu'al-Ghitani a passé six mois dans un camp de détention en 1966 ; cette expérience est omniprésente dans son œuvre, surtout dans *Zayni Barakat*. Elle ajoute d'ailleurs qu'al-Ghitani appartient à *jil al-thawra* (la génération de la révolution) dans la mesure où le début de ses études scolaires a sans doute coïncidé avec l'avènement de la révolution égyptienne de 1952 dont le principal objectif « was to breed a new generation fed on a new ideology, a new rhetoric, and a new self-image » (ibid., p. 97). Mehrez fait remarquer aussi que « [...] On the literary front, the war (1967 Arab-Israeli war) caused a reevaluation of existing literary forms, the role of the writer in society, and the representation of "reality" in a work of fiction » (ibid., p. 99). Un avis que partage nombre

d'auteurs dont Allen qui souligne que « the impact of the June War on the entire Arab world and, in particular, on Egypt has been so great and has resulted in such a profound reexamination of values and beliefs that it presents itself as a starting point of cogent validity » (Allen, 1981, p. 26).

La génération des jeunes écrivains à laquelle appartient al-Ghitani s'est retrouvée, selon Mehrez, face à un problème de taille:

First, they were persecuted by the authorities for voicing their political opinions and accused of "aiming to destroy the government", "spreading hostile propaganda", and "acting against the national interest". Second, they were disowned by their literary predecessors, who considered them an illiterate generation. (Mehrez, 2005, p. 99)

Elle en déduit que:

Hence, the young writers had to face many challenges, among which were a medium (the Arabic language) that had been robbed of its richness, a censor that monitored that medium, and the need to refashion "conventional" literary forms that no longer represented their contemporary reality. (Ibid., p. 100)

Sur cette toile de fond, Mehrez établit un parallèle entre Gamal al-Ghitani et Sonallah Ibrahim, un autre auteur égyptien de la génération des années 1960. Elle signale que ces deux écrivains « represent two prominent and crucial moments of departure from the Mahfouzian model, not just in the modes and thrusts of their literary production, but also by the space they have come to acquire and inhabit within the cultural scene in Egypt » (ibid., p. 12). Elle ajoute:

Today, after some twenty-five years of literary practice in their respective lives, each has come to be marked by his own characteristic intervention in the narrative of history. Gamal al-Ghitani's work predominantly parodies an archaic Arabic style, which he resurrects from his constant dialoguing with the Arab literary heritage in order to describe and dismantle the oppressive and disillusioning reality that surrounds him. [...] Not surprisingly, the urban middle class, of which all three writers [Mahfouz, al-Ghitani et Ibrahim] are members, is the segment of society that populates their writings. Because the three writers belong to overlapping literary generations, they are able to provide the reader with the ever-changing face of this urban middle class through narrative forms and techniques that capture their characters' reality. (Ibid., p. 12)

Soulignant l'importance du rôle qui est celui des trois écrivains auxquels elle consacre un recueil de six essais dans la promotion du roman arabe, Mehrez affirme:

The three writers [...] represent some of the most crucial contributions to the larger signifying entity that has engaged the Arab reader in many transformative ways. The three writers Naguib Mahfouz, Sonallah Ibrahim, and Gamal al-Ghitani provide a spectrum of orientations and strategies within more than one contemporaneous literary generation, occupying and enriching both the Egyptian and the Arab cultural scenes. In addition, the three writers provide different pictures of "the author as producer": their interventions in the narrative on history range from a rather submissive acceptance of the conditions and rules of literary production to a more confrontational and transformative relation with those same constraining conditions and rules. As such, the authors and their works provide an indispensable (hi)story of the literary field itself, mapping – through their own development as artistic producers – the history of the context which they inhabit and in which they produce. (Ibid., p. 12)

Une relation intéressante lie al-Ghitani à Mahfouz dont il semble être l'héritier le plus légitime sur la scène littéraire égyptienne et arabe, comme le confirment d'ailleurs plusieurs auteurs consultés dont Stephen Guth. Evoquant l'ouvrage d'al-Ghitani qui relate la biographie du prix Nobel de littérature, *Najib Mahfouz yatadhakkar* (Naguib Mahfouz se souvient), Mehrez reprend des extraits d'une entrevue au quotidien *Akhbar al-Yawm* publiée en 1987:

In his response to the question of autobiography, Mahfouz says: "This book makes me dispense with the thought of writing an autobiography... Not to mention that I consider its author a cornerstone in my autobiography". Conversely, in speaking of Mahfouz's influence on his work, al-Ghitani echoes and amplifies the bond which the former establishes above: "Never have I been attached to a writer as I have been to him. Indeed he is a cornerstone in my spiritual anatomy and a fundamental basis in my universe". (Ibid., p. 58)

Elle conclut que:

In many ways, the relationship between the two writers, mapped out by them on the opening pages of *Najib Mahfouz yatadhakkar*, establishes al-Ghitani, given his background and experience, as a new chronicler of Cairo whose literary space, like that of his predecessor, will be dedicated to the city. [...] this bond to the city, particularly Old Cairo in its relationship with its modern counterpart, is translated in

both writers' literary output. Cairo becomes a protagonist, whose existence is indispensable for the existence of the narratives themselves and for our own reading and decoding of these narratives. Both writers use the city in their works to speak about Egypt and the Egyptian society at large. (Ibid., p. 59)

Revenant à son tour sur cette idée, Guth écrit :

Al Ghitani shares his love of the old city with the outstanding figure of early postwar Egyptian literature, Naguib Mahfouz. Forging a friendship that would last decades, in 1980 al-Ghitani edited and published his conversations with Mahfouz under the title *Naguib Mahfouz Remembers*; more recently, he worked in collaboration with the photographer Britta Le Va to produce *The Cairo of Naguib Mahfouz* (2000). Both writers have a vital interest in politics, a penchant for close observation and the minute description of details, and a sensibility for the alterations in human behaviour in times of change. It is with good reason that some critics consider al-Ghitani to be the genuine literary heir of Egypt's Nobel laureate. (Guth, 2010, p. 149)

Ce grand attachement de notre auteur au Caire, symbole du peuple égyptien et de l'Égypte, est au centre de son œuvre dont il constitue l'un des traits distinctifs. Narjess d'Outreligne-Saidi rapporte à cet effet dans son analyse de *Zayni Barakat* :

A la question de José Garçon : « Vous accordez une place énorme au Caire. Pourquoi ?, Ghitany répond : Le Caire n'est pas un simple « lieu » dans *Zayni Barakat*, c'est un héros principal de mon livre. Avant d'écrire ce livre, j'ai fait une étude approfondie du Caire. J'ai découvert qu'en l'an 912 de l'Hégire, la ville était la même qu'aujourd'hui : les rues portent des noms identiques, les mosquées sont les mêmes, la vie quotidienne aussi. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi cette époque ». C'est dans cette société que vit le peuple égyptien ; Ghitany montre la passivité de ce peuple réduit à l'état de « voyeur » pour qui l'injustice s'intègre à l'ordre universel. (Outreligne-Saidi, 2007, p. 78)

Au qualificatif « pseudo-historique » choisi par Larousse pour décrire le roman d'al-Ghitani, Mehrez préfère celui de « roman sur l'histoire » qu'elle applique également aux ouvrages de Mahfouz et qui illustre la relation entre les deux écrivains et leur ville. Une ville dont ils sont les véritables chroniqueurs :

This Homeric list of both writers' works is perhaps sufficient for us to understand that in neither case are we dealing with what are conventionally known in literary terminology as *historical novels*, i.e. novels which take their setting and some of their characters and events directly from history. Rather here we are confronting

examples of *narratives on history*, particularly those which question and subvert the official, exclusionary versions of history. (Mehrez, 2005, p. 61)

Certaines différences existent néanmoins entre Mahfouz et al-Ghitani comme « auteurs de la ville ». Elles sont résumées par Mehrez comme suit :

Whereas the former's efforts concentrate mainly on the collective, the generational, the continuous in the city, all of which provide a linear progression (or degradation) over time, al-Ghitani's work places the emphasis elsewhere: his interest lies primarily in the repetition of rupture within this collectivity. Whereas Mahfouz's works can be read as sequences of a longer text, al-Ghitani's novels seem to be a rewriting of the same text over and over again; if the former constructs a line that takes us downhill, the latter constructs circles within which we turn. (Ibid., p. 62)

Al-Ghitani s'estime d'ailleurs être l'héritier de certaines formes du roman et d'une certaine vision de la narration:

In an interview conducted some years ago, al-Ghitani situated his work in the following terms:

I do not write in a vacuum. I am heir to a whole heritage of narrative forms and narrative vision whether it be in poetry, mysticism, historiography, or everyday popular tradition. (Ibid., p. 63)

La biographie d'al-Ghitani aide à comprendre les raisons qui l'ont incité à choisir certains thèmes particuliers pour ses ouvrages dont notamment le passage du temps et les changements qu'il apporte, la fragilité de la vie et son caractère éphémère, et le destin, comme le signal Guth. En effet, à l'instar de beaucoup d'auteurs de sa génération qui ont grandi à l'époque où le président égyptien Gamal Abdel Nasser était au faîte de sa gloire, al-Ghitani a été marqué par le climat de révolte et de changement radical qui a caractérisé cette période de l'histoire de l'Égypte et du monde arabe. Guth indique dans ce cadre que « The formative phases of his life have coincided with the decisive moments in Egypt's postwar history » (Guth, 2010, p. 146). Aussi n'est-il pas étonnant de voir al-Ghitani souvent revenir sur certains événements comme la guerre arabo-israélienne, le mandat de Nasser et puis celui de Sadat dans ses ouvrages dont surtout *Awraq shab 'asha mundhu alf*

'am (Papiers d'un homme qui vécut il y a mille ans), *Ketab al tagaliyat* (le Livre des illuminations) et *Risalat al-basa'ir fi al-masa'ir* (Epître des destinées).

L'auteur, qui vit à l'heure actuelle dans la métropole du Caire, est né le 9 mai 1945, au lendemain de la fin de la guerre en Europe, à une période caractérisée par certains changements survenus au niveau de la société égyptienne :

The creation of new and growth of old branches of industry during the war had accelerated labor migration from the countryside to the large cities, the population of Cairo increasing by nearly two-thirds within a few years. Al-Ghitani's family was among the migrants who hoped to benefit from employment opportunities in the booming capital. While Gamal was born far from Cairo and spent his earliest years in a village in Upper-Egypt, at the beginning of the 1950s he was sent to the giant metropolis to start school. The family settled in the old city district of al-Gamaliyya. It was precisely at this time, in 1952, that Egypt's old regime was overthrown by a coup d'état launched by the Free Officers. Implementing fundamental changes, they abolished the monarchy and the antiquated feudal system, finally stepped out of the shadow cast by the continuing influence of the former colonial master Britain, and sought in a variety of ways to bring genuine independence and autonomy to the country whilst raising the living standards of the masses. (Ibid., p. 147)

Ayant presque grandi dans la pauvreté, al-Ghitani a fait partie de ceux qui ont tiré profit de l'Etat providence instauré par Nasser ; sa jeunesse a coïncidé avec les premières années de la révolution égyptienne et la naissance de la République. Il était en quelque sorte un « enfant de la révolution » ; il a été élevé dans une atmosphère de nobles idéaux, d'enthousiasme pour le progrès et de foi inébranlable dans un avenir meilleur, comme le souligne Guth. Grâce à l'abnégation et à l'appui de ses parents, il a entamé une formation en tapisserie, après avoir achevé ses études primaires, obtenant un diplôme en 1962. « This would have been almost impossible for a boy of his background in pre-republican Egypt », relève le même auteur (ibid., p. 147).

Il confirme par ailleurs que, pour la generation d'al-Ghitani, « the years of adolescence so important to the formation of personal character – and in which initial

attempts at writing might take place – coincided with signs that the edifice of Nasserist ideology and “Arab socialism” was fragmenting » (ibid., p. 147). En effet, on commençait de plus en plus à douter de la vraie nature du système mis en place par Nasser à tel point que pour al-Ghitani et nombre de ses congénères, la puberté s’est transformée en une période de révolte contre l’image de « père de la nation » qui était celle de Nasser. A cette même époque, en 1963, al-Ghitani a commencé à pratiquer le métier qu’il a appris ; il venait d’avoir dix-huit ans et la révolution était à sa dixième année. C’est également à cette époque que ses premiers textes ont été publiés. Ils ont vite fait de susciter les suspicions des autorités. Aussi le jeune auteur n’a-t-il pas tardé à être arrêté pour accusation de dissidence, à l’instar d’autres personnes ayant critiqué le gouvernement :

Accused of being a member of an illegal Marxist group, he was detained in a camp for six months between October 1966 and March 1967. Following his release, he was for a time secretary of the Arts & Crafts Guild in the old-city quarter of Khan al-Khalili. But his experiences in the detention camp; the Israeli defeat of Arab forces in the June War of 1967; and, in consequence, the final collapse of Nasserism along with all it symbolized; seem to have triggered a decisive shift in young al-Ghitani’s life. (Ibid., p. 147)

Ainsi, s’écartant des arts et métiers, il s’est concentré exclusivement sur l’écriture :

It is certainly no coincidence that the first novel he published – *Zayni Barakat* (1974) – focuses on the work of spies and informers in a repressive surveillance state. In 1969, he began to work for the largest Egyptian daily, *al-Akhbar*; he has been employed there, or in publishing houses belonging to the same group, ever since. In 1985, he was appointed editor-in-chief of the feuilleton office, whence he became involved with the *Akhbar al-yawm* publishing house, editing the influential paperback series *Kitab al-yawm*, which occasionally features studies and commentaries on current political and social issues and serves as an important steppingstone in the literary career of young authors. Since 1993 al-Ghitani has been editor of the much respected literary journal *Akhbar al-adab* (Cultural news). (Ibid., p. 147)

Durant ses quatre premières années à *al-Akhbar*, al-Ghitani a travaillé comme correspondant de guerre couvrant la Guerre d’usure (1967-1970). Pendant la guerre de 1973, au moment où les forces égyptiennes lançaient leur attaque surprise contre l’armée

israélienne, traversant le Canal de Suez et reprenant le Sinaï occupé par Israël, al-Ghitani rédigeait ses articles directement depuis le front. Une expérience dont il a empreint plusieurs de ses ouvrages dont notamment *Risalat al-basa'ir fi al-masa'ir* (1989) où il relate l'expérience des soldats égyptiens de retour de la guerre :

His experiences would leave as lasting an impression as the Nasser era, later finding their way into a number of stories. In 1974 he published a non-fiction book, *The Egyptians and the War: From the June Shock to the October Awakening*, followed in 1975 by *The Guardians of the Eastern Gate*, a study of the Iraqi army. Two decades later, he initiated a short-story competition in *Akhbar al-yawm* devoted to the theme of war. (Ibid., p. 148)

Tout comme les premières années d'études d'al-Ghitani ont coïncidé avec la Révolution, ses débuts en tant que journaliste et écrivain sont intervenus à un autre tournant décisif dans l'histoire moderne de l'Égypte. En effet, en 1970, Anwar Sadat, vice-président sous Nasser, est devenu président de la République suite au décès de ce dernier. Après la défaite de 1967, Nasser avait commencé à altérer sa ligne politique, ce qui a à peine été remarqué par la majorité des Égyptiens, la plupart des slogans caractéristiques de son discours politique étant demeurés inchangés. Sadat, lui, a été plus audacieux. Une fois assuré de l'appui de l'armée dans la foulée des victoires réalisées durant la guerre d'octobre 1973, il a complètement changé d'approche, se distanciant ouvertement des idéaux prêchés par son prédécesseur. Guth signale dans ce cadre :

Al-Ghitani's decisive breakthrough as a writer, with the novel *Zayni Barakat*, came at around the same time as the first consequences of Sadat's politics of *infitah* (opening) towards the west and foreign investors were being felt. The devastating impact of this primarily economic liberalization, continued in principle after Sadat's assassination in 1981 by his successor Hosni Mubarak, would occupy al-Ghitani and many others in the coming years. (Ibid., p. 148)

Une première évaluation de l'impact de ladite politique est donnée dans *Khitat al-Ghitani* (les Plans d'al-Ghitani), un roman inspiré de *Khitat al-Maqrizi* de l'érudit égyptien du Moyen-Âge Taqi al-Din Ahmad al-Maqrizi (1364-1442) qui consiste en une description

historico-topographique des villes égyptiennes. Ce genre d'adaptation du style d'écriture historique et son intégration dans le roman est, comme signalé ci-dessus, une caractéristique de l'œuvre d'al-Ghitani, depuis son tout premier recueil de nouvelles intitulé *Awraq shab 'asha mundhu alf 'am* (1969) qui représente une sorte d'avant-projet pour son fameux *Ketab al tagaliyat* pour lequel il a été fait Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par la France en 1987. « [...] this historicizing style [...] soon became the “signature feature” of his literary work, particularly after the success of *Zayni Barakat* » (ibid., p. 148), signale Guth.

Ce dernier attribue la tendance d'al-Ghitani à puiser dans l'héritage de la littérature arabe classique au fait qu'il ait grandi dans un milieu proche des traditions culturelles arabes anciennes, contrairement à la grande majorité de ses compatriotes :

This is found in his locality: [...] his milieus were first the countryside and then old Cairo, where the pre-colonial heritage of the Egyptian-Arab tradition is a striking visual presence. Nowhere else in Cairo, or indeed in Egypt, are so many mosques, madrasas, fountains, or mausoleums from this heritage concentrated in one place; nowhere – despite the ravages of time – has the character of a former “Oriental” city of narrow alleys and dead-ends been so well preserved as here, where traditional crafts are still practiced and cultivated. His deep roots in the old city and his love of pre-colonial Arab-Islamic civilization and culture are documented in his non-fiction books, as well as in his novels and short stories. Testimony to this are the volume of essays devoted to the history of Cairo, *The Sights of Cairo Through a Thousand Years* (1983), published to mark the thousandth anniversary of the founding of the old city (today known as “Islamic Cairo”) by the Fatimid dynasty, and his *Cairenica* (the fountains of Cairo), the first volume of which appeared in 1984. (Ibid., p. 149)

4.1.2 *Zayni Barakat*

Le contexte général du roman de Gamal al-Ghitani, *Zayni Barakat*, publié d'abord à Damas en 1971, est inspiré d'événements historiques survenus en Egypte durant les onze dernières années du règne des Mamlouks vaincus et chassés par les Ottomans en 1517. Le livre se divise en neuf parties : une introduction, une conclusion et sept chapitres auxquels l'auteur

a donné une dénomination originale, « saradeq » (chapiteau), ce qui fait penser à des spectacles successifs de cirque. L'histoire est racontée par trois narrateurs : le grand voyageur vénitien Visconti Gianti, l'auteur et le chef de la police secrète, Zakariya bin Radi. Outre la narration, les événements sont relatés moyennant certains documents « officiels » comme les décrets, les fatwas (sentences religieuses) et les rapports des agents de la police secrète. Cette dernière et son chef se disputent d'ailleurs la vedette avec le personnage principal, Zayni Barakat, tout le roman pouvant se résumer en une critique acerbe assénée au régime policier, sous le couvert de la relation d'événements historiques. Rappelons que l'auteur a été en prison entre 1966 et 1967 pour ses idées politiques, à l'instar d'autres intellectuels de l'époque qui ont osé critiquer le régime nassérien.

Dans son ouvrage, al-Ghitani raconte l'histoire de l'ascension politique fulgurante d'un certain Barakat bin Moussa, un fauconnier bédouin qui a réussi à s'imposer comme grand censeur et gouverneur du Caire moyennant le paiement d'une certaine somme d'argent au sultan mamlouk. Il a ensuite prétendu ne pas vouloir de ce poste pour que les habitants de la ville le plébiscitent par la bouche de leur chef religieux. L'auteur met l'accent sur la démagogie de Zayni Barakat et sa duplicité. Il dénonce aussi les pratiques de la police secrète dont les actes atroces et la torture qu'elle fait subir aux détenus sont décrits de façon détaillée. Comble du sarcasme, l'auteur « couvre », tel un journaliste, les travaux d'un congrès international de toutes les polices secrètes du monde tenu au Caire sous la houlette de Zakariya bin Radi en vue d'un « échange d'expertise ». L'histoire se termine par l'entrée des Ottomans au Caire et le maintien de Zayni Barakat à son poste.

Bien que les événements que relate Gamal al-Ghitani dans son roman se déroulent au Caire à la fin du règne de la dynastie des Mamlouks et pendant l'invasion Ottomane, il semble toutefois transposable à l'Égypte sous le président Gamal Abdel Nasser. Tel est

l'avis que partagent tous les critiques consultés dont Mehrez et Outreligne-Saidi. Un avis que confirme d'ailleurs al-Ghitani lui-même dans plusieurs entrevues.

Zayni Barakat a d'abord été publié à Damas en 1971 puis à Beyrouth en 1974 avant de paraître en Egypte, comme le signalent plusieurs auteurs dont notamment Mehrez. « The novel is considered one of the most significant literary works produced in the Arab world during the decade of the seventies and continues to be the jewel that crowns Gamal al-Ghitani's long list of literary works since » (Mehrez, 2005, p. 96), affirme cette dernière. Une opinion à laquelle semble adhérer aussi Sabry Hafez qui écrit :

As a novel, it is Al-Ghitani's most successful experiment in employing traditional language and a historical setting to address contemporary reality, because it is his only novel in this vein in which the subject matter is in complete harmony with its language and technique. (Hafez, 1989, p. 306)

Quant aux raisons qui ont contribué au succès de cet ouvrage, Mehrez les résume en deux points : « the richness and experimental nature of the narrative itself, as well as its immediate relevance to the contemporary political situation of the Middle-East in particular, and authority-people dynamics in their relation to questions of power and knowledge in general » (Mehrez, 2005, p. 96).

Comme mentionné ci-dessus, *Zayni Barakat* porte sur une période de l'histoire de l'Egypte médiévale (1507-18) qui rappelle la réalité contemporaine de ce pays (1955-1967) que l'auteur tente de couvrir en s'inspirant de *Bada'i' al-zuhur fi waqa'i' al-duhur* du chroniqueur égyptien du XVI^e siècle Ibn Iyas. « By evoking this parallelism, al-Ghitani tries to represent and come to terms with his own political present without directly addressing it », signale Mehrez (ibid., p. 96). Elle ajoute par ailleurs:

In so doing he becomes the kind of writer Roland Barthes identifies as a "new type

of scriptor, halfway between the party member and the writer"¹. On this level, the text of *al-Zayni Barakat* (as well as that of most of al-Ghitani's works) is a kind of political act where the very structure and discourse of the text are transformed into a silent statement of the author's ideological views and strategies. (Ibid, p. 96)

L'un des exploits de ce roman réside, selon Sabry Hafez, dans sa capacité unique à transcender sa temporalité pour formuler un point de vue général sur la condition humaine sous différentes formes de despotisme, à un moment où on ne semble se débarrasser de l'emprise d'une forme d'oppression que pour se retrouver sous le joug d'une autre. « Zayni Barakat creates a metaphor of the obsession and corruption of political power rather than a mimetic representation of reality in which history is used as a narrative device », écrit-il (Hafez, 1989, p. 307). Hafez soutient qu'il s'agit d'une métaphore née d'une nouvelle forme d'esthétique qui établit une distinction entre l'expérience et sa représentation littéraire.

La multiplicité des narrateurs qui caractérise ce roman crée un type de narration polyphonique où l'espace romanesque se transforme en un champ de bataille où s'affrontent des idéologies opposées qui cherchent à se réfuter les unes les autres :

This polyphonic representation implies a clear rejection of the ideologically authoritative voice which long dominated both the narrative structure and the political arena; and at the same time posits the independence of characters and the separation of their voices from that of the author. The compositional nature of the novel which mixes monologues with quasi-documentary data may seem a conglomerate of disparate materials, but only in the light of the novel's unique fragmentary structure, in which highly heterogeneous and incompatible elements are dialectically fused together, can one grasp its organic cohesion. These techniques enable the novel to touch upon some of the taboos of the Arab world: the monopoly of political power, the growth of corruption in the highest quarters, the ubiquity of secret intelligence, the pervasiveness of political intimidation and the swelling of detention camps. (Ibid., p. 307)

¹ Roland Barthes, *Writing Degree Zero*, Trans. Annette Lavers and Colin Smith (New York: Hill and Wang, 1967), pp. 26-27.

Revenant sur les circonstances qui ont accompagné la rédaction du roman, Hafez rappelle que *Zayni Barakat* a été écrit après la mort du président égyptien Gamal Abdel Nasser, au début du mandat de son successeur Anwar Sadat « when he publicly pretended to dismantle the oppressive state security apparatus and sanctioned the orchestrated campaign against Nasser's era and its anti-democratic practices, only to start his own a few months later ». A son avis, « it could be argued that Al-Ghitani has seized this convenient opportunity to exorcise from himself, through the rubrics of narrative, the hold of Nasser's powerful spirit » (ibid., p. 307).

Al-Ghitani fait usage d'une langue classique archaïque qu'il puise d'abord dans le discours des annales historiques et ensuite dans la littérature soufie et mystique, son but étant, selon le critique précité, « both to root modern narrative in a traditional literary context and to mirror the present in the past » (ibid., p. 306). Hafez affirme par ailleurs :

The gap between the language and the events narrated, and the use of historic masks, separates the world of narrative from reality in order to reshape, modify, or exaggerate certain aspects of it. It distances the situation in order to probe its inmost depths, and places it in a wider historical perspective to attenuate its harshness. (ibid., p. 306)

Le genre auquel appartient *Zayni Barakat* fait l'objet de plusieurs théories, comme nous l'avons constaté déjà dans la partie précédente. Elles concordent toutes à confirmer qu'il ne s'agit pas d'un roman historique, comme il peut sembler l'être de prime abord. Cette thèse est ainsi battue en brèche par Hafez qui indique :

Without alienating the fictional world from the present reality under which he was writing, by placing it in the Mamluk era, it would have been extremely difficult for Al-Ghitani to touch upon such issues and to shock the reader into a startled recognition of the present. The use of historical mask in *Zayni Barakat* is not synonymous with writing historical works that shed light on the present. For in this novel, as well as in many other similar works, Al-Ghitani did not write historical narrative in the strict sense of the term, and many of the speciously historical events, characters, or locations are more or less of his own invention. He only uses the

mask of historicity to penetrate the present reality more effectively and to distance the situation from readers so that they can rethink it for themselves. (Ibid., p. 307)

Même son de cloche chez Outreligne-Saidi qui soutient que

[...] le fait de donner une profondeur psychologique au héros manichéen machiavélique qui cache parfaitement son jeu et qui fait tout pour acquérir une notoriété presque universelle, montre que Ghitany cherche à confirmer l'image des gens du pouvoir qui n'a pas changé depuis l'époque des Mamelouks. (Outreligne-Saidi, 2007, p. 77)

Elle va jusqu'à dire que « derrière Zayni Barakat se cachent tous les dirigeants des pays du tiers monde et tous les dictateurs » (ibid., p. 77).

Après avoir tenté, elle aussi, de définir le genre auquel appartient *Zayni Barakat*, Outreligne-Saidi le déclare indéfinissable :

Le roman de *Zayni Barakat*, ce genre hybride, indéfinissable, qui est prose et poésie à la limite de ce royaume où la conscience se mire et s'oublie à la fois en images. Le roman a cessé d'être fictif, il n'est plus qu'un prétexte. Il « est », il est « quelqu'un », notre conscience en train de faire sa propre histoire, une histoire pour l'expression de laquelle on prendrait le monde à témoin. (Ibid., p. 85)

Mehrez établit, quant à elle, un parallèle entre le roman et l'histoire :

As narrative forms, history (*histoire, tarikh*) and story (*histoire, riwaya/hikaya*), that is, the narration of events real or imaginary, share more common characteristics than we sometimes care to admit. Ethimologically, whether in English or in Arabic, these two signifiers have had, until modern times, very blurred boundaries. (Mehrez, 2005, p. 2)

Ceci l'amène à évoquer les déformations que pourrait occasionner la narration tant dans un texte littéraire que dans un texte historique :

Like literature, history does not make us *relive* an event, it can only *represent* it. And representations (whether historical or literary) as Roland Barthes has noted, are linguistic operations and as such can only be deformations. This does not imply that they are misrepresentations, rather that as representations, Edward Said has cautioned, "they operate for a purpose, according to a tendency, in a specific historical, intellectual, and even economic setting"². It is therefore evident that history and literature are condemned to distort; that "reality" is always constructed

² Edward W. Said, *Orientalism* (New York : Vintage Books, 1979), p. 273.

by both the historian and the writer. [...] In any case, by making such choices in modes of representation history and literature can never be neutral: each, in its own way, is bound to and by authority. (Ibid., p. 4)

Elle en déduit que la responsabilité du romancier est non moins importante que celle de l'historien dans la production d'un texte qui reflète la « réalité » telle que vécue par le peuple :

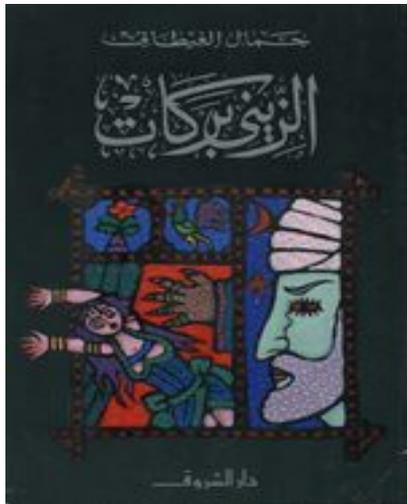
Regarding the Third World in general and, for our purposes, Egypt in particular, the question of *authority* (the state) in its relation to narrativity and its position vis-à-vis both the historical and literary records, as narratives of society, is of paramount importance. Depending on the power (or weakness) of the state, its presence or absence (as in the case of Palestine, for example), and the extent to which it intervenes to construct the narratives which represent society and moralize "reality", the contemporary writer will bear equally, with the historian, the responsibility of producing a counter record, an alternative discourse. His or her task will be to make speak the silences in the narrative produced by that authority. (Ibid., p. 6)

A son tour, John Haywood partage l'idée selon laquelle le thème de *Zayni Barakat* s'appliquerait à tous les pays du tiers monde. En effet, dans l'introduction de son article sur la traduction française du roman, il écrit :

Here we have an outstanding historical novel, based on the last few years of independence under the Mamelukes and ending with the Ottoman conquest of 1571. A vivid picture is painted of intrigue, cruelty, and corruption in political and social life in the early sixteenth century, which the notes on the cover describe as not merely historical but also related to contemporary Egypt - though they might just as well invite comparison with many other Third World countries. (Haywood, 1985, p. 651)

Pour ce qui est de la présentation « physique » de l'ouvrage arabe dans sa cinquième édition que nous avons utilisée aux fins de ce mémoire, *Zayni Barakat* est publié en livre de poche. La couverture porte une peinture intéressante divisée en quatre parties séparées par des sortes de barreaux qui rappellent les cellules de prison. Dans la première partie – la plus grande du point de vue de la dimension - la tête d'un homme enturbanné et barbu semble dominer toute la peinture et surveiller les autres parties. Elle fait penser au

dirigeant despotique héros du roman. Près de la tête, touchant le turban, on voit un croissant, symbole de la religion musulmane, dans une allusion probable au pouvoir religieux que détient le personnage en question. Au-dessous du croissant apparaît une étoile, symbolisant sans doute la nuit et les activités secrètes des services de renseignement et des espions qui sont « les yeux » du dirigeant, une expression qui revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans le texte. La deuxième partie de par sa taille représente une femme terrifiée, les bras levés dans une attitude de reddition, tel un voleur pris en flagrant délit. La femme porte des vêtements qui rappellent ceux d'une danseuse orientale, ce qui laisse deviner une concubine membre du harem d'un homme puissant. En face de la femme apparaît une main énorme et laide, une sorte de main de monstre, dont les dimensions dépassent de loin celles de la danseuse et qui semble vouloir l'attraper. Cette partie de la peinture rappelle l'histoire de l'un des personnages féminins du roman, Wassila, l'esclave turque assassinée par le premier lieutenant du Zayni Barakat, le chef de la police secrète, Zakariya bin Radi. Au-dessus de « la cellule » de Wassila, on voit deux autres petites parties représentant l'une une fleur et l'autre un coq qui semblent être des peintures symbolisant le jour, ce que les gens voient pendant la journée. Elles laissent croire que tout va bien, par opposition à l'horreur que traduisent les traits et l'attitude de la femme qui semble appartenir au monde de la nuit, ce que l'homme de la rue ne voit pas, ce qui se passe en coulisse. On dirait que les deux dernières scènes, situées d'ailleurs dans la partie supérieure de la couverture, représentent en quelque sorte le sommet ou la partie émergente de l'iceberg alors que les deux autres, de taille nettement supérieure, sont la partie immergée, la face cachée de la vie du peuple égyptien qui ploie sous le joug d'un Etat policier.



Les couvertures d'autres éditions arabes de *Zayni Barakat* se présentent comme suit :

	<p>1975, livre de poche, Maktabat Madbouli, 241 pages</p>
	<p>1988, livre de poche, Akhbar Al Youm, 205 pages</p>
	<p>1999, livre audio, Al Mujama' al Thaqafi – Abu Dhabi</p>

On note une grande transformation dans la représentation du thème principal de l'ouvrage telle qu'elle transparaît à travers la couverture. Dans la cinquième édition objet de notre mémoire, on ne met plus en valeur le « héros » ni la ville ; c'est plutôt sur le régime policier mis à nu par al-Ghitani que l'on jette une lumière crue.

Le texte en tant que tel se divise en plusieurs chapitres répartis en deux catégories : les extraits (fictifs) des observations du voyageur vénitien Visconti Gianti et les souradiqat (pluriel de souradeq). Souradeq est la dénomination choisie par ibn Iyas pour les chapitres de son ouvrage historique dont s'est inspiré al-Ghitani. Le terme en tant que tel signifie pavillon ou chapiteau. Les extraits de la relation de Visconti Gianti sont au nombre de cinq et sont « reproduits » suivant un ordre chronologique (1509, 1515, 1517, 1518), excepté pour le premier extrait qui porte sur la situation qui prévalait au Caire après la défaite des Mamlouks (1517), ce qui donne l'impression que les événements relatés forment une sorte de boucle avec un retour au point de départ à la fin du roman. Quant aux souradiqat, il y en a sept comme signalé plus-haut, le dernier chapitre étant intitulé « en dehors des souradiqat ». Le concept de souradeq est utilisé par l'auteur pour évoquer des événements et des personnages qui existent de façon simultanée, comme le relève Mehrez.

Dans l'analyse qu'elle fait de la structure du roman, Outreligne-Saidi souligne que « le texte de Ghitany est bâti sur deux axes : les ressemblances et les différences et c'est à partir du rapprochement et de l'éloignement de ces deux axes que se crée ce qu'on appelle le paradoxe », (Outreligne-Saidi, 2007, p. 67). Elle indique aussi que

Le texte de Ghitany est un texte amovible, en mouvement de va-et-vient de dialectique qui se rapproche une fois du texte de Ghitany et une autre fois de celui d'Ibn Iyyâs. Il emploie tantôt des citations textuelles de l'œuvre d'Ibn Iyyâs, tantôt il tisse des histoires autour d'un ou de plusieurs faits cités par Ibn Iyyâs. (Ibid., p. 67)

Outreligne-Saidi précise dans ce cadre que les reprises intégrales de l'ouvrage d'Ibn Iyas sont surtout celles relatives aux événements historiques tels que le voyage du Sultan mamlouk, sa défaite lors de la bataille de Marj Dabiq et enfin sa mort ainsi que l'emprisonnement et la punition infligés au Zayni Barakat.

Elle indique aussi qu'al-Ghitani « utilise une figure de l'ironie qui est le pastiche » notamment dans les passages relatifs aux avis au peuple qui figurent dans le texte d'Ibn Iyas. Elle relève que très courts et formulés à la voix passive ou attribués à l'émir concerné dans le texte historique, ces avis sont mis par al-Ghitani à la voix active pour les adresser directement au peuple égyptien. « Ces avis ressemblent à des textes poétiques, dans la version arabe de Zayni Barakat tous les vers riment », ajoute-t-elle (ibid., p. 69).

D'autre part, elle précise que « tous les avis ont une même formule qui semble être la devise de Zayni Barakat : “Nous ordonnons le bien, nous interdisons le mal” نوصي بالمنكر وننهى عن المنكر ainsi que des formules toutes faites telles : “Bonnes gens du Caire, oyez, bonnes gens du Caire” , يا أهالي مصر » (ibid., p. 69). A son avis, l'auteur a ainsi « tourné en dérision le peuple égyptien qui [...] n'est qu'un exécuteur de l'ordre supérieur. Il le considère comme un peuple soumis par excellence » (ibid., p. 70). L'ironie d'al-Ghitani n'épargne pas les discours des ulémas et des prédicateurs : « L'ironie vise ici le style avec lequel certains discours sont écrits, un style éloquent, convainquant, ayant recours au Coran et à la *Sunna*, la tradition du prophète, pour des sujets qui souvent n'ont aucune importance et c'est le cas dans l'affaire des lanternes » (ibid, p. 70), le but étant de mettre en exergue « la futilité des personnes qui sont censées orienter un peuple ignorant » :

Ce sont ces prêcheurs qui laissent de côté les problèmes fondamentaux pour

s'occuper et occuper les autres à ne rien faire, sauf à passer le temps. L'ironie utilise [...] la stratégie de l'antithèse et de la parodie ; elle mobilise, en d'autres termes, le « pouvoir rhétorique du langage ». (Ibid., p. 71)

Abordant à son tour, l'inspiration de l'ouvrage d'Ibn Iyas, Mehrez signale :

Ibn Iyas's chronicle provides al-Ghitani with an inexhaustible repertoire of historical data (bureaucratic and popular traditions). Furthermore, medieval historiography provides him with specific stylistic and formal characteristics of historical discourse, which he draws upon constantly in others of his works as well. In an interview, al-Ghitani talks about how he internalized the style of the chronicle before he started writing *al-Zayni*: "I used to read whole pages aloud and I used to copy down in my notebook whole pages from it in an attempt to capture the internal rhythm of the style of Ibn Iyas"³ (Mehrez, 2005, p. 102).

Elle qualifie d' « hypertextualité » la relation qui lie les deux ouvrages, celui d'al-Ghitani et celui d'Ibn Iyas. Elle indique dans ce cadre que *Zayni Barakat* est une parodie de *Bada'i' al-zuhur fi waqa'i' al-duhur* dans la mesure où al-Ghitani y réutilise certains des traits stylistiques les plus importants de l'historiographie médiévale islamique pour créer le monde fictif de son roman, dont notamment la narration et le style indirect ou la voix passive. Il s'agit là de moyens à travers lesquels l'auteur cherche à démontrer son « détachement » et son « objectivité » et à éviter toute accusation ou « incrimination ». Mehrez relève, à son tour, une autre dimension de l'hypertextualité qui caractérise *Zayni Barakat* : le pastiche. Elle signale que les événements dans ce roman sont racontés principalement à travers la juxtaposition de textes complets de documents médiévaux « fictifs ». Il est rare que les personnages parlent directement ; les personnages d'al-Ghitani sont une partie intégrante des documents qui portent leurs noms comme titres. Ils sont des unités isolées, prisonnières de leur propre conscience ; un trait stylistique qui illustre l'Etat policier. Mehrez attire enfin l'attention au fait qu'al-Ghitani est journaliste de son état ; il a pratiqué le journalisme dans un système contrôlé par la censure où la presse est muselée.

³ Interview with Gamal al-Ghitani, *Alif* 4, p. 79.

Pour éviter la confrontation avec les autorités, il a recours à certaines stratégies narratives qui ressemblent à celles des historiens médiévaux.

Toute analyse des caractéristiques stylistiques du roman d'al-Ghitani doit donc tenir compte notamment de « l'absence » du personnage principal, Zayni Barakat, dont le discours n'est jamais reproduit à la voix active. En effet, ceci fait partie de la parodie du texte médiéval d'Ibn Iyas, la narration et la voix passive étant deux caractéristiques principales de l'historiographie islamique de l'époque, comme le relève Mehrez. Par ailleurs ce trait stylistique marque aussi l'absence d'un « moi » responsable que l'on pourrait pointer du doigt. Cette approche ne s'applique d'ailleurs pas seulement au Zayni : en effet, tous les événements sont « racontés » à travers la juxtaposition de textes fictifs et les autres caractères prennent rarement la parole de façon directe, l'auteur ayant souhaité qu'ils fassent partie des documents reproduits. Ainsi, on connaît les personnages à travers leurs monologues « narrés », au moment où ils restent eux-mêmes silencieux tout au long du roman, chacun demeurant dans l'espace qui lui est imparti dans une section qui le concerne, une façon qui vise à mettre en relief l'Etat policier qui bâillonne le peuple. La narration symbolise, selon Mehrez, la stratégie politique qu'adopte al-Ghitani vis-à-vis du système politique de plus en plus répressif ; c'est un acte symbolique contre le censeur. La relation et les rapports historiques se fondent notamment sur « le discours rapporté » et constituent, par conséquent, l'outil objectif du discours historique. En les employant dans son roman, Gamal al-Ghitani « challenges such claims to objectivity and invites us to reread the representations of both our present and our past » (ibid., p. 118), affirme Mehrez. Ainsi, *Zayni Barakat* devient un « document révolutionnaire » « not only for its experimentation with form, structure, and technique, but also because it embodies, in

Barthes's words, that "signature one affixes at the foot of a collective proclamation one has not written oneself" » (ibid., p. 118).

Une autre caractéristique importante du style de *Zayni Barakat* réside dans la signification que revêt la juxtaposition des sections puisées dans les mémoires du voyageur vénitien et des souradiqat et qui crée un effet d'ironie du fait de la différence qui existe au niveau de l'image du dirigeant que convoie chacune des deux catégories de textes.

4.2 Les deux traductions et leurs auteurs

4.2.1 *Zayni Barakat* traduit par Jean-François Fourcade

4.2.1.1 Le traducteur de *Zayni Barakat* en français

« Arabisant, traducteur et diplomate ». Tels sont les qualificatifs qu'emploie le *Dictionnaire des orientalistes de langue française* pour décrire Jean-François Fourcade, né à Alger en 1943 et décédé à Paris en 1997. Selon la même référence, Fourcade a entrepris l'apprentissage de l'arabe classique à l'Ecole des langues orientales vivantes en 1961. « Licencié d'arabe en 1965, il obtient une bourse des Affaires étrangères auprès de l'Institut français d'études arabes à Damas pour l'année scolaire 1965-1966 », lit-on dans sa brève biographie. Le fait qu'il ait appris la langue « parlée » au Machreq porte à croire qu'il avait fort probablement pris l'accent des pays arabes de cette région et non pas celui du Maghreb. Cette thèse est d'ailleurs corroborée par sa transcription des noms propres, notamment ceux des quartiers du Caire, dans la traduction de *Zayni Barakat*.

De retour en France, il prépare avec Charles Pellat une maîtrise sur le poète Abu Nuwas. Il passe en 1970 le concours de bibliothécaire et passe plusieurs années à la Bibliothèque de l'Ecole des langues orientales vivantes où il est chargé du fonds arabe. Il obtient l'agrégation d'arabe en 1981 et commence à traduire des textes littéraires arabes contemporains, telle sa traduction du célèbre roman de Gamal Ghitani, *Zayni Barakat* (1985, rééd. en poche). (Pouillon, 2008, p. 400)

Concernant le roman d'al-Ghitani, le *Dictionnaire des orientalistes de langue française* rapporte que Fourcade en a aimé « la langue à la fois travaillée et simple, traversée d'un souffle poétique, mystique » (ibid., p. 400). Il a proposé ensuite « la traduction d'*Etoile d'août* de Sonallah Ibrahim (Sindbad, 1987), autre auteur égyptien qui s'est avéré important sur la scène littéraire arabe » (ibid., p. 400). Dans *Etoile d'août* on découvre un autre Jean-François Fourcade, différent du traducteur au style fleuri de *Zayni Barakat*. Il s'est adapté au style dépouillé d'Ibrahim qu'il a cherché à imiter dans sa version française dudit ouvrage.

Après quelques années d'enseignement dans le secondaire, il se tourne vers les Affaires étrangères : il est attaché culturel au Caire en 1989, puis à Damas en 1994, et se passionne pour la mise sur pied de projets de collaboration culturelle (théâtre, cinéma, musique) entre la France et l'Égypte, puis entre la France et la Syrie. (Ibid., p, 400)

Aussi n'est-il guère étonnant d'apprendre qu'il a signé la postface de la traduction française de deux pièces de théâtre de Saadallah Wannous intitulées *Miniature* et *Rituel pour une métamorphose*. Dans ce postface, il signale notamment que « la plupart des auteurs arabes privilégient dans leurs œuvres les liens avec la cité et témoignent d'un regard émouvant sur leur propre peuple » (Wannous, 1996, p. 214). Une affirmation qui rappelle la relation qui lie notre auteur, Gamal al-Ghitani, ainsi que le prix Nobel de littérature, Nagib Mahfouz, au Caire, et laisse croire que cette relation était sans doute pour quelque chose dans la décision que Fourcade a prise de traduire *Zayni Barakat*.

Fourcade souligne aussi dans le texte susmentionné que « le théâtre militant est une constante du théâtre arabe » (ibid., p. 400). Il soutient également que

L'Occident méconnaît le théâtre arabe, et surtout sa dimension politique, alors qu'il draine un public bien plus nombreux que celui connu en Europe. Les dramaturges arabes n'hésitent pas à camper sur scène les grandes figures charismatiques de leur histoire, symboles des drames actuels. Ainsi, dans *Miniatures*, apparaît Ibn Khaldûn, savant et lucide, mais cynique et fasciné par le pouvoir. (Ibid., p. 400)

Cette position nous rappelle l'idée sur laquelle est construit *Zayni Barakat* qui, sous le couvert d'un roman historique, est en fait une parodie de l'historiographie d'Ibn Iyas qui a pour but ultime la critique d'un régime politique contemporain et des drames dont il est l'auteur.

Jean-François Fourcade est également co-auteur d'un ouvrage intitulé *Etudes arabes (1955-1967)* qui rappelle qu'il était un orientaliste selon la définition de ce terme que l'on retrouve dans Le Robert : « Spécialiste des langues et des civilisations orientales ». Dans ledit ouvrage qui porte le sous-titre de « *Etudes arabes. Philologie: documents arabes intéressant l'histoire du Dār-Fūr* », Fourcade effectue une analyse linguistique de documents historiques qui remontent à 1752 et qui ont été retrouvés dans un village du Darfour par Joseph et Marie-José Tubiana.

Sur sa pratique de la traduction, Fourcade a écrit un ouvrage intéressant intitulé *Le traducteur au pays des merveilles* (1989) que nous n'avons malheureusement pas pu retrouver en librairie mais dont des extraits sont rapportés par Nadia Anghelescu dans son article *L'Orient exotique dans la littérature traduite de l'arabe*. Abordant le thème de l'exotisme et de l'exotique dans la traduction de la langue arabe, celle-ci écrit :

Certes, les choses ne sont pas si simples, et les mots « exotisme » et « exotique » ont des significations positives pour certains lecteurs, négatives pour les autres. La différence, le mystère peuvent attirer certains lecteurs, peuvent effrayer les autres. Les meilleurs traducteurs, qui sont aussi les meilleurs connaisseurs de la culture arabe et du monde arabe, hésitent parfois, de leur propre aveu, entre la joie de *dévoiler* et la fascination du mystère. Nous ne connaissons pas un texte qui soit aussi révélateur de ce point de vue que celui de [Jean-]François Fourcade ayant pour titre *Le traducteur au pays des merveilles* (1989) qui mériterait d'être cité ici entièrement. (Anghelescu, 2004, p. 11)

Elle cite dans ce cadre Fourcade signalant à propos « des tentations de l'orientaliste traducteur » :

Il y a sans doute, chez plusieurs d'entre nous – traducteurs de l'arabe, orientalistes et, plus largement, Occidentaux – une Alice qui s'ignore, et que fascine ce mythe d'une frontière invisible mais infranchissable entre deux langues, deux cultures, deux mondes. Croyance paradoxale, car c'est bien notre métier que de la passer, cette frontière, ou plutôt de faire des textes la traverser : Faut-il que nous semions notre itinéraire de chimériques obstacles pour que nous jouissons de son parcours ? Ou bien sommes-nous à ce point jaloux de notre privilège imaginaire de « passeur » que nous transformions la traversée entre ces deux langues en véritable mystère ? Ce ne serait d'ailleurs pas le seul effet d'un manque de modestie qui est un de nos travers les plus naïfs. (Fourcade, 1989, p. 80)

Angheliescu affirme aussi que

C'est à [Jean-]François Fourcade que l'on peut demander également ce qu'il trouve de spécifique (à savoir de « différent ») chez les grands auteurs arabes contemporains comme Emile Habibi, Ghitani, Sonallah Ibrahim, etc. Ce n'est pas aux « effets d'écriture » qu'il trouve une origine arabe ou occidentale. (Angheliescu, 2004, p. 12)

Elle cite encore une fois le traducteur et orientaliste français :

Chaque fois que j'ai eu le coup de foudre pour un livre, au-delà de ma propre fascination pour l'exotique, mes tentatives pour retrouver l'origine arabe ou occidentale de tel effet d'écriture ont toujours été vaines, même si elles étaient parfois excitantes et averties. (Fourcade, 1989, p. 85)

Fourcade souligne également que la différence et la nouveauté sont celles que les écrivains arabes ont en partage avec d'autres écrivains candidats à l'universalité :

Je dirai qu'il est impossible de ne pas reconnaître ce qu'il y a de radicalement nouveau, de radicalement autre dans ce qui nous parvient à nous, Occidentaux, à travers des livres comme ceux d'Emile Habibi ou de G. Garcia Marquez : outre la découverte de la forme du récit qui dérange nos habitudes, sans être aussi exotique qu'on voudrait bien le croire, il y a surtout une dimension mythique, et peut-être bien tragique en même temps, qui traduit, par un travail de l'imaginaire et de la langue, une passion, celle d'un peuple et celle d'un écrivain pour son peuple (...) (Ibid., p. 86)

Angheliescu indique enfin que

cette dimension mythique passe dans la traduction, comme le prouve l'écho universel de l'œuvre des écrivains mentionnés par [Jean-]François Fourcade et des autres écrivains non-mentionnés. Car il s'agit des familles d'esprit, du tragisme des situations, de la manière dont l'écrivain partage le destin de son peuple et non pas de quelque spécificité « orientale ». (Angheliescu, 2004, p. 12)

4.2.1.1.1 Position traductive

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent de ce mémoire, Berman définit la position traductive du traducteur comme étant sa « conception » ou « perception » de l'acte de traduire, de son sens, de ses finalités et de ses formes et modes. Cette conception ou perception peut être reconstituée à partir de la traduction elle-même ainsi qu'à travers les diverses énonciations que le traducteur a faites sur sa pratique de la traduction.

Nos lectures préliminaires de la traduction de *Zayni Barakat* ainsi que d'autres ouvrages traduits par Fourcade nous ont permis de constater que ce dernier n'est pas un adepte de la traduction littérale, « orientalisante » ou exotisante. Il serait plutôt le modèle-même du traducteur moderne de l'arabe en français évoqué par Richard Jacquemond. Ce dernier signale en effet que

[...] la traduction littéraire de l'arabe a longtemps été dominée par la poétique exotisante dominante au sein du champ orientaliste qui a fait obstacle à l'intégration de la production littéraire arabe, classique et moderne, dans le canon littéraire universel. [...] Ce n'est que dans les deux ou trois dernières décennies que la traduction littéraire de l'arabe s'est émancipée, à des degrés divers, du paradigme orientaliste – au risque parfois de renouer avec les excès des « belles infidèles ». (Jacquemond, 2003, p. 159)

Dans ce contexte, Jean-François Fourcade apparaît comme un pionnier, l'adoption de cette approche vis-à-vis de la traduction ayant coïncidé avec ses premières traductions. Il confirme d'ailleurs son adhésion à cette théorie dans *Le traducteur au pays des merveilles* où il semble affirmer l'universalité des caractéristiques linguistiques ou « effets de langue » que l'on retrouve chez les grands auteurs à succès, quelles que soient leurs origines ou les langues dans lesquelles ils écrivent. Fourcade aborde la traduction des ouvrages arabes,

« sans complexe » et sans entraves : il bâte en brèche le mythe de « frontière invisible » séparant les cultures, corollaire de celui de « l'exotisme ». Il est convaincu que le métier du traducteur consiste à traverser la frontière qui sépare les langues et les cultures moyennant la traduction. Il estime que ceux qui croient à l'existence d'obstacles entre les langues, obstacles qu'il n'hésite pas à qualifier de « chimériques », cherchent en fait à rendre leur parcours plus amusant, pour pouvoir en jouir.

Nos lectures de la version française de *Zayni Barakat* viennent d'ailleurs étayer cette conclusion. En effet, loin de « coller » au texte arabe, Fourcade a réussi à établir un équilibre entre la correspondance du sens et la valeur artistique du texte français, comme nous allons le constater dans l'analyse des extraits objet du chapitre suivant.

4.2.1.1.2 Projet de traduction

Le projet de traduction, selon Berman, est le processus à travers lequel le traducteur détermine a priori quel va être le degré d'autonomie ou d'hétéronomie qu'il compte accorder à sa traduction en se basant sur une pré-analyse du texte à traduire. Le projet ou la visée de la traduction sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences spécifiques posées par l'œuvre à traduire. Le projet définit la manière dont le traducteur va, d'une part, accomplir la translation littéraire, et d'autre part, choisir un « mode » de traduction ou une manière de traduire.

Ce que la position traductive de Jean-François Fourcade, que nous venons de voir dans la partie précédente, nous dit à propos de son projet de traduction semble évident. Notre traducteur n'est pas un partisan de la traduction littérale ou exotisante. Il cherche plutôt à assumer pleinement son rôle de « passeur » du texte de l'arabe en français. Il souhaite mettre le texte à la portée du lecteur francophone et comprend le rôle qui est celui de la traduction dans l'universalité du succès d'un auteur arabe. Les extraits qui figurent en

annexe de ce mémoire montrent clairement que Fourcade a pris une certaine liberté dans sa façon de traduire *Zayni Barakat*. Les ajouts multiples et les phrases intercalaires trahissent une volonté de clarification et d'explication. Il ne s'est pas contenté de rendre le sens du texte arabe ; il a également voulu produire un texte ayant une certaine valeur littéraire en français, et nous pensons qu'il a réussi à faire œuvre dans sa langue maternelle. Le traducteur a cherché à produire un texte qui briserait le mythe de l'exotisme de l'arabe, qui aplanirait les obstacles qui séparent l'arabe du français. Il a voulu produire un texte vivant et beau en français. Aussi n'a-t-il pas hésité à employer des tournures très françaises, en évitant les traductions littérales susceptibles de donner un texte bizarre. On relève l'effort qu'il a déployé dans la traduction des noms et des sobriquets, ainsi que dans la traduction des titres des personnages du roman. A l'inverse du traducteur anglais, Fourcade n'a pas maintenu les noms ou les titres tels qu'ils apparaissent dans le texte arabe afin que le lecteur francophone puisse tout comprendre et suivre le roman comme s'il s'agissait d'un texte rédigé à l'origine en français. Le même effort d'explication transparaît aussi à travers le glossaire (lexique) que l'on retrouve à la fin du texte français et où le traducteur reproduit les termes arabes qu'il ne pouvait que se contenter de transcrire tels que prononcés dans la langue originale. Fourcade a cherché à parvenir à un certain équilibre dans sa traduction entre le maintien du cachet oriental du texte (il n'a pas modifié les noms des denrées alimentaires qui n'ont pas d'équivalents exacts en français, par exemple) et la nécessité de le rendre accessible au public francophone (à travers l'effort de clarification et d'explication consenti).

L'analyse de la traduction qui sera au centre du prochain chapitre nous permettra de mieux mettre en évidence le projet de traduction moyennant une comparaison entre les trois versions arabe, française et anglaise.

4.2.1.1.3 Horizon du traducteur

L'horizon du traducteur est défini par Berman comme étant « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui “déterminent” le sentir, l'agir et le penser du traducteur ».

Pour définir le contexte dans lequel la traduction française de *Zayni Barakat* a eu lieu, on ne peut que revenir à la citation de Jacquemond qui figure dans la partie relative à la position traductive. En effet, Jacquemond confirme que les deux ou trois dernières décennies ont été celles de la rupture dans la traduction littéraire de l'arabe avec la poétique exotisante qui avait jusqu'alors dominé le champ orientaliste et fait obstacle à l'intégration de la production littéraire arabe dans le canon littéraire universel. Le même auteur souligne d'ailleurs que l'année 1985, celle de la parution de *Zayni Barakat* en français, marque un tournant dans la traduction de la littérature arabe moderne en français ; « après 1985, aucune année ne comptabilise moins de 10 titres parus dans le domaine de la littérature arabe contemporaine », rapporte Jacquemond qui qualifie d'ailleurs cette période de « pionnière pour la littérature arabe moderne en France », (Jacquemond, 2008, p. 365). 1985 est l'année de la parution de plusieurs collections importantes dont Cadre Vert du Seuil, collection à laquelle appartient *Zayni Barakat*. La traduction du roman d'al-Ghitani fait donc partie d'un mouvement nouveau au niveau de la traduction des ouvrages littéraires arabes, mouvement qui a ouvert les portes de l'universalité à des auteurs qui n'avaient sans doute pas pensé qu'un jour ils allaient avoir accès à la traduction. C'est ce que signale d'ailleurs al-Ghitani dans nombre d'entrevues que nous avons consultées où il indique n'avoir même pas pensé à la traduction en rédigeant son roman. Pionnier, tel est le terme

qui ne cesse de nous revenir à l'esprit à chaque fois que nous pensons à Fourcade et aux circonstances qui ont accompagné sa traduction de l'ouvrage d'al-Ghitani. En effet, comme le confirme ce dernier dans ses entrevues et comme on l'a vu dans la biographie reproduite dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, c'est le traducteur français lui-même qui a choisi de traduire *Zayni Barakat* parce qu'il en a aimé la langue. Et il l'a traduit à sa façon, et non à la façon des orientalistes qui l'avaient précédé. Il l'a traduit parce qu'il a voulu faire goûter au public francophone la beauté de la littérature arabe qui, selon lui, ne peut être séparée de la littérature universelle, de la littérature tout court. Ceci nous rappelle d'ailleurs son amour du théâtre militant arabe et les efforts qu'il a déployés en tant que diplomate pour promouvoir les liens culturels entre son pays, d'une part, et l'Égypte puis la Syrie, de l'autre, lorsqu'il était attaché culturel au Caire (1989) et à Damas (1994). Selon sa biographie, il s'était passionné pour la mise sur pied de projets de collaboration bilatérale dans les domaines du théâtre, du cinéma et de la musique. L'expression « théâtre militant » nous ramène à l'esprit le message politique que recèlent les deux principaux ouvrages traduits par Fourcade : *Zayni Barakat* de Gamal al-Ghitani et *Etoile d'août* de Sonallah Ibrahim, deux ouvrages critiques du régime politique de Nasser. La traduction de ce type d'ouvrages a sans nul doute pour but de faire parvenir le message politique qu'ils convoient au public international, ce qui porte à croire que le traducteur partage ce message et cherche à le promouvoir.

4.2.1.2 La version française de *Zayni Barakat*

La traduction française de *Zayni Barakat* parue en 1985 sous la plume de Jean-François Fourcade aux éditions du Seuil est la première jamais faite de ce roman. Le livre ne comporte pas de préface ni de notes du traducteur. Il est simplement introduit par une

citation de Visconti Gianti (un personnage du roman, voyageur vénitien) suivie d'un bref commentaire non-signé mais qui, rappelant ce que la biographie de Fourcade dit sur ce roman, est facilement attribuable au traducteur, ainsi que d'une courte biographie d'al-Ghitani, le tout tenant en une seule page. Dans le bref commentaire, Fourcade souligne notamment que « *Zayni Barakat* est un roman historique mais aussi un regard féroce sur l'Égypte contemporaine ». L'histoire est suivie d'un lexique où sont expliqués certains termes spécifiques à l'époque, surtout ceux transcrits de l'arabe. Bien que le livre porte la mention « traduction intégrale », le traducteur n'y a pas suivi la même répartition des chapitres adoptée par al-Ghitani. Le terme « saradeq » (chapiteau) n'a pas été conservé, Fourcade ayant préféré une simple numérotation des parties suivie d'un titre résumant en une phrase l'idée principale. Cette nouvelle répartition est toutefois claire et correspond aux grandes lignes de l'histoire racontée.

Dans une entrevue au magazine *Startimes*, l'auteur Gamal al-Ghitani signale que la traduction de *Zayni Barakat* en français a été parrainée par l'écrivain algérien spécialiste de poésie arabe Jamel Eddine Bencheikh et par Farouq Mardam-Bey, intellectuel syrien conseiller culturel de l'Institut du monde arabe et directeur de la collection Sindbad chez Actes Sud. Il évoque les circonstances qui ont accompagné cette traduction dans une entrevue au magazine *Nizwa* publiée en 2009. Il indique notamment qu'il n'avait pas du tout pensé à la traduction lors de la rédaction de *Zayni Barakat*. Il était en visite à Paris en 1980 lorsqu'il a rencontré Bencheikh qui lui a annoncé qu'on envisageait de traduire l'un de ses romans. Il a ensuite rendu visite à Bencheikh chez qui il a rencontré le traducteur Jean-François Fourcade. Il a été étonné d'apprendre que le roman que ce dernier souhaitait traduire n'était autre que *Zayni Barakat*, étant donné la langue archaïque et difficile dans laquelle cet ouvrage a été écrit. Il a également eu vent à cette occasion des négociations en

cours avec les Editions du Seuil, depuis un an, concernant la publication de la traduction. L'ouvrage avait déjà été publié pour la première fois en Syrie. L'intellectuel syrien Farouq Mardam-Bey l'a ramené avec lui à Paris. Lorsque son ami Jean-François Fourcade s'est enquis auprès de lui sur ce qu'il y avait comme nouveautés dans la littérature arabe, Mardam-Bey le lui a remis. Fourcade en est tombé amoureux et a décidé de le traduire. Il a présenté son projet de traduction à Bencheikh qui négociait déjà avec les Editions du Seuil à propos de la création d'une collection de littérature arabe traduite en français. L'auteur affirme que la publication à Paris, aux Editions du Seuil, de *Zayni Barakat* a été un événement d'une grande importance dans la mesure où il s'agissait de la première fois qu'une grande maison d'édition proposait un roman arabe qui ne s'inscrivait pas dans le cadre des grands projets de traduction en France. Al-Ghitani signale avoir visité Paris en 1985 et avoir été étonné d'apprendre que la parution de *Zayni Barakat* en français a été un grand succès. Il indique avoir compilé un grand dossier comportant les articles parus dans la presse française à propos de son roman. Il signale que l'accueil réservé à *Zayni Barakat* en France a été plus qu'excellent, à l'instar de son accueil dans les pays arabes. Enfin, al-Ghitani qualifie d'étonnante l'expérience de la traduction de *Zayni Barakat* en français et souligne que ce roman se lit à présent en 24 langues différentes et n'a jamais été traduit à partir d'une langue intermédiaire.

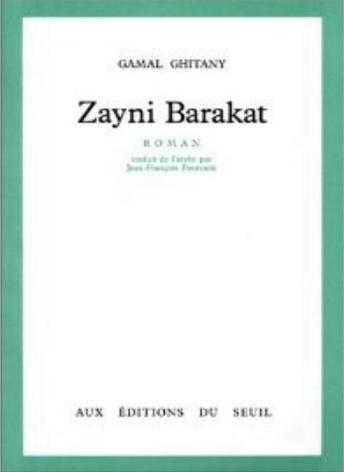
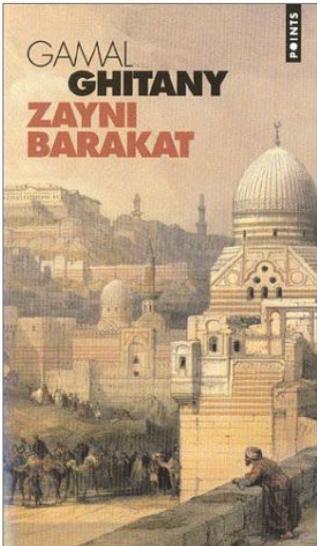
Dans une entrevue au programme Rawafed sur la chaîne Al Arabia diffusée en 2007, al-Ghitani signale que les ventes de son roman en français dépassent de loin ses ventes en arabe, ce qu'il considère regrettable d'autant plus que son principal objectif en tant qu'écrivain consiste à se faire lire dans sa langue, et à faire parvenir son message à ceux qui la parlent. Il indique aussi que la traduction a été bien accueillie par la critique

française ; elle a même été lue par feu le président français François Mitterrand qui lui a envoyé une lettre de félicitation qu'il garde exposée dans son bureau.

Dans la critique qu'il signe de la traduction française de *Zayni Barakat*, John Haywood écrit :

Ghitany's novel displays brilliant technique and outstanding characterization. Much of the story is told by some of the main characters in the form of letters, reports, and proclamations. As frames to the whole story, extracts from the accounts of a Venetian traveler are given at the beginning and end, and also at three other points. The language of the translator, like that of the original, is at times ornate. This should not, however, deter the reader, and it is very much in keeping with the era it portrays. (Haywood, 1985, p. 651)

En ce qui concerne la présentation physique de l'ouvrage en français, on retrouve deux couvertures différentes pour la première édition et pour l'édition la plus récente sur laquelle nous avons travaillé aux fins de ce mémoire. La première couverture est plutôt simple et ne comporte aucune image. Elle laisse deviner un volume appartenant à une collection, l'ouvrage traduit ayant fait partie de la collection appelée Cadre vert lors de sa parution en 1985. Le nom du traducteur apparaît clairement sur la couverture, juste au-dessous du titre. La seconde couverture porte une peinture de style orientaliste de David Roberts, *La citadelle du Caire*, qui fait penser à l'un des principaux narrateurs du roman, le voyageur vénitien, en train d'observer la vie des habitants de la ville du Caire. On ne voit pas le nom du traducteur sur la couverture qui porte la peinture; il a été relégué au verso, où il figure en italique au-dessous du résumé.

	<p>Edition de 1985</p>
	<p>Edition de 2003</p>

4.2.2 *Zayni Barakat* traduit par Farouk Abdel Wahab

4.2.2.1 Le traducteur de *Zayni Barakat* en anglais

Selon le site officiel du magazine *Banipal*, Farouk Abdel Wahab était un universitaire et traducteur égyptien basé aux Etats-Unis. Il était professeur de littérature arabe moderne et directeur associé du Center for Middle Eastern Studies de l'Université de Chicago. Il est né en Egypte où il a grandi entre Tanta et le Caire. Il est titulaire d'une licence et d'une maîtrise en littérature anglaise de l'Université du Caire ainsi que d'un doctorat en littérature comparée de l'Université du Minnesota (1977). Abdel Wahab était un spécialiste en

littérature arabe – il s'est intéressé notamment au théâtre arabe, à la littérature comparée, à la culture populaire et à l'histoire intellectuelle moderne. Il a d'ailleurs fait paraître plusieurs ouvrages sur le théâtre, notamment celui intitulé *Modern Egyptian Drama, an Anthology* dont il signe l'introduction. Il y évoque l'histoire du théâtre égyptien depuis l'époque des pharaons jusqu'aux temps modernes avant de présenter aux lecteurs les versions anglaises de quatre fameuses pièces de théâtre égyptiennes : *The Sultan's Dilemma* par Tawfik al-Hakim, *The New Arrival* par Mikhail Roman, *A Journey Outside the Wall* par Rashad Rushdy et *The Farfoors* par Yusuf Idris.

Abdel Wahab a traduit plusieurs ouvrages littéraires arabes modernes en anglais dont *The Lodging House* de Khairy Shalaby pour lequel il a reçu le prix Banipal. Il traduisait également vers l'arabe ; il est l'auteur de plusieurs traductions de Shakespeare et de Pirandello dans cette langue. Il a décédé le 3 avril 2013 à l'âge de 70 ans. On lit dans sa nécrologie parue sur le site Web de Transcultural Islam Research Network le commentaire suivant de la American University of Cairo Press qui le qualifie de « one of our most prolific and respected translators of Arabic fiction » :

Farouk translated eleven novels for the Press by six leading Egyptian writers : Khairy Shalaby, Bahaa Taher, Gamal al-Ghitani, Ibrahim Abdel Meguid, Hala El Badry, and Alaa Al Aswany. His most recently completed translation of Hala El Badry's *Rain over Baghdad* will be published later this year. He was Ibn Rushd Professorial Lecturer in Arabic at the University of Chicago.

Il a été élu président du Conseil consultatif de la ville de Chicago pour les affaires arabes (City of Chicago Advisory Council on Arab Affairs) entre 1997 et 2000, selon les informations qui figurent sur la page qui lui est consacrée sur le site Web de l'Université de Chicago.

4.2.2.1.1 Position traductive

Nos multiples lectures du texte d'Abdel Wahab ainsi que l'analyse des extraits reproduits en annexe à ce mémoire nous ont permis de conclure qu'à l'opposé de Jean-François Fourcade qui a pris une certaine liberté dans sa traduction française de *Zayni Barakat*, adoptant une approche plutôt ethnocentrique vis-à-vis du texte à traduire, le traducteur anglais, lui, semble avoir essayé de traduire au plus près de l'ouvrage arabe. Cette tendance transparaît surtout à travers son maintien presque systématique des noms et surnoms des personnages ainsi que des titres officiels. Elle sera mieux mise en évidence dans l'analyse des extraits qui suivra.

Sur sa pratique de la traduction, Abdel Wahab n'a pas formulé de position écrite, pour autant que nous sachions. Cependant, cette pratique a fait l'objet de commentaires de la part d'autres experts en la matière. En effet, en 2007, Abdel Wahab a reçu le prix Banipal qui récompense les meilleures traductions littéraires arabes pour sa traduction de *The Lodging House* de Khairy Shalaby. Membre du jury qui lui a décerné ce prix, Roger Allen a déclaré, évoquant sa traduction : « The translation is a brilliant exercise in the transfer of both literal meaning and nuance into the context of another language's culture – no mean feat », citation reproduite par le site Web de Transcultural Islam Research Network.

Cette citation est révélatrice de la méthode de traduction suivie par Abdel Wahab; il se focalise dans sa pratique de la traduction sur le transfert du sens littéral et des différentes nuances dans la langue d'arrivée. Il est méticuleux dans sa manière de rendre le sens moyennant des équivalents aussi exacts que possible des termes employés par l'auteur de l'œuvre originale qu'il essaie de suivre de près. Nous constatons d'ailleurs, dans les extraits que nous avons retenus, que, contrairement au texte de Fourcade qui comporte de nombreux ajouts et maintes explications, celui d'Abdel Wahab est presque exempt de tout

type d'interprétation ou d'étoffement. Il s'efforce d'être clair sans pour autant « faire d'apport personnel » au texte original. Nous pensons que si le texte de Fourcade séduit par son style vivant, sa langue travaillée et son étoffement qui rapproche l'histoire de la culture du public cible, celui d'Abdel Wahab, et c'est là que réside son point fort, brille par sa simplicité, sa clarté et son attachement à l'équivalence exacte.

Un autre avis sur la manière de traduire de Farouk Abdel Wahab est formulé par Edward Saïd, auteur de la préface et parrain de la parution de l'ouvrage d'al-Ghitani en anglais. L'auteur d'*Orientalisme* qualifie dans la préface d'élégante et perspicace la traduction effectuée par Abdel Wahab de *Zayni Barakat*, traduction qu'il cite aussi dans son fameux article *Embargoed Literature* :

Other excellent translations have appeared [...] Gamal al-Ghitani's *Zayni Barakat* is the best of all the translations, by Farouk Abdel Wahab, for Viking Penguin, a superbly elegant Jamesian novel about sixteenth-century Cairo, in effect an allegory of Nasser's rule with its combination of honest reformist zeal and political paranoia and repression [...] (Saïd, 1990, p. 280).

Saïd reconnaît d'ailleurs le rôle qui a été celui du traducteur Farouk Abdel Wahab dans la notoriété internationale que l'ouvrage de Gamal al-Ghitani a pu acquérir suite à sa traduction en anglais. Aussi lit-on dans la préface :

The beauty of it is that, as a novel, in Arabic written in and about contemporary Egypt, *Zayni Barakat* also attains to the status of world literature, a position made possible for the novel by Farouk Mustafa's elegant and perspicaciously sensitive English translation. (Al-Ghitani, 1988, p. ix)

4.2.2.1.2 Projet de traduction

Comme nous l'avons remarqué dans la partie relative à la position traductive, Farouk Abdel Wahab a opté pour une traduction plutôt exotisante, proche de la culture de la langue de départ, sans pour autant sacrifier l'élégance du texte anglais. L'ouvrage ainsi produit par le

traducteur n'est pas qu'une simple traduction ; ses notes du traducteur constituent une véritable référence pour quiconque voudrait comprendre les circonstances qui ont accompagné la rédaction du texte original. Farouk Abdel Wahab a abordé *Zayni Barakat* en véritable académicien et non seulement en tant que traducteur. Il a effectué une analyse digne du professeur de littérature comparée qu'il était. Ses notes révèlent l'ampleur des recherches qu'il a menées avant d'entamer la traduction. Il est revenu au texte d'Ibn Iyas. Il a effectué une comparaison entre les deux ouvrages du fameux historien du Caire et d'al-Ghitani, et c'est à la lumière des résultats de cette comparaison qu'il a exécuté son projet de traduction, tout à fait conscient de la sensibilité de sa tâche. Il s'est efforcé autant que possible de faire ressortir les caractéristiques de l'historiographie ancienne qu'al-Ghitani a souhaité reproduire dans son texte et dans lesquelles réside l'originalité de l'ouvrage arabe. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'avait d'autre choix que de traduire au plus près du texte arabe, celui-là étant déjà une sorte de « traduction » d'un autre texte, le texte historique qu'al-Ghitani a imité. Là où Fourcade a vu un texte purement littéraire qu'il faut « traduire » en français, Abdel Wahab a vu un texte ayant une certaine valeur historique. Et c'est à partir de cette perspective que la traduction a été effectuée.

4.2.2.1.3 Horizon du traducteur

« It was thanks to Edward Said that El-Ghitani's masterpiece *Zayni Barakat* became the only Arabic novel in the Penguin series until *Season of Migration to the North*, by Sudanese novelist Al-Tayeb Saleh, appeared last year as a Penguin Classic » (Nkrumah, 2005), lit-on dans une entrevue d'al-Ghitani à *al-Ahram Weekly*.

Edward Saïd aurait-il poussé pour la traduction de cet ouvrage particulier afin qu'il serve de modèle pour d'autres traductions à venir ? Pensait-il qu'un texte de ce calibre

serait à même d'ouvrir la voie à un essor de la traduction littéraire arabe en anglais ? Espérait-il ainsi pouvoir briser « l'embargo » qui frappe la littérature arabe en Occident ? Pourquoi cet ouvrage particulier ? Toute une série de questions qui viennent à l'esprit quand on lit cette affirmation.

L'horizon du traducteur de *Zayni Barakat* en anglais est celui de « la littérature arabe sous embargo ». Farouk Abdel Wahab n'était pas loin de ce « souci » arabe. D'ailleurs, on l'a vu dans sa biographie, il était président du Conseil consultatif de la ville de Chicago pour les affaires arabes de 1997 jusqu'à l'an 2000. Son attachement à sa culture arabe et égyptienne est palpable à travers les ouvrages qu'il a écrits et ceux qu'il a traduits en anglais. Ses traductions ont joué un rôle clef dans le succès international des auteurs concernés. Ses ouvrages, notamment ceux sur le théâtre égyptien, ont contribué à faire connaître ce théâtre au public anglophone international. « To my first love, Egypt », lit-on dans la dédicace de son ouvrage intitulé *Modern Egyptian Drama, an Anthology*. On peut confirmer, sans exagération, que toute sa carrière académique et de traducteur a servi à la promotion de la langue et de la culture arabes et égyptiennes.

Outre le contexte de la littérature sous embargo, Farouk Abdel Wahab a traduit dans un environnement anglo-saxon que Lawrence Venuti a décrit dans ses ouvrages notamment *The translator's Invisibility: a History of Translation* et *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. En effet, Venuti définit la traduction comme suit :

Translation is the forcible replacement of the linguistic and cultural difference of the foreign text with a text that will be intelligible to the target language reader. [...] The aim of translation is to bring back a cultural other as the same, the recognizable, even the familiar; and this aim always risks a wholesale domestication of the foreign text, often in highly self-conscious projects, where translation serves an appropriation of foreign cultures for domestic agendas, cultural, economic, political. (Venuti, 1995, p. 18)

Il écrira par ailleurs :

Translating can never simply be communication between equals because it is fundamentally ethnocentric. Most literary projects are initiated in the domestic culture, where a foreign text is selected to satisfy different tastes from those that motivated its composition and reception in its native culture. And the very function of translating is assimilation, the inscription of a foreign text with domestic intelligibilities and interests. I follow Berman (1992:4–5; cf. his revision in 1995:93–94) in suspecting any literary translation that mystifies this inevitable domestication as an untroubled communicative act. Good translation is demystifying: it manifests in its own language the foreignness of the foreign text (Berman 1985:89). (Venuti, 1998, p. 11)

Dans sa méthode de traduire, Abdel Wahab a cherché à mettre en exergue la différence culturelle, prenant le contrepied de l'approche qui prévaut, selon ce qu'affirme Venuti, dans la culture d'accueil. C'est ce que l'on constate à travers la lecture de sa traduction de *Zayni Barakat*. Il a traduit au plus près du texte arabe, gardant certains termes dans leur langue d'origine. Il n'a pas traduit les surnoms ni la plupart des titres des personnages principaux. Sa traduction est exotisante par excellence, sans pour autant être inintelligible pour le lecteur anglophone. Nous pensons que c'est là une preuve éclatante de l'art et de la maîtrise de la pratique de la traduction chez Abdel Wahab. Venuti écrit à propos de ce type de traduction :

Foreignizing translation in English can be a form of resistance against ethnocentrism and racism, cultural narcissism and imperialism, in the interests of democratic geopolitical relations. (Venuti, 1995, p. 20)

Nous pensons que la traduction par Abdel Wahab de *Zayni Barakat* répond exactement à cette description; c'est une forme de résistance contre l'embargo imposé à la langue et à la littérature arabes évoqué par Edward Said.

4.2.2.2 La version anglaise de *Zayni Barakat*

La traduction anglaise faite par Farouk Abdel Wahab a été publiée en 1988. Il s'agit du premier roman arabe dont la traduction anglaise ait été publiée aux éditions Penguin, comme le relèvent plusieurs sources que nous avons consultées dont une entrevue au magazine *Al Ahrām Weekly* d'al-Ghitani parue en mars 2005. Le texte est précédé d'une préface signée Edward Saïd. Ce dernier évoque en des termes très louangeurs l'auteur Gamal al-Ghitani. Il n'hésite pas à établir une comparaison entre Zayni Barakat et Gamal Abdel Nasser :

In his obsession with the purity of life, with honesty, with reform as well as puritanical and retributive justice, Zayni corresponds with Gamal Abdel Nasser, also a popular figure, genuine reformer, ambitious patriot, whose pan-Arab plans for Egypt collapsed ignominiously in 1967. Al-Ghitani's disenchanted reflections upon the past directly associate Zayni's rule with the murky atmosphere of intrigue, conspiracy and multiple schemes that characterized Abdel Nasser's rule during the 1960s, a time, according to Ghitany, spent on futile efforts to control and improve the moral standard of Egyptian life, even as Israel (the Ottomans) prepared for invasion and regional dominance. An even more damning indictment of Zayni and the nationalism he represents is that he is able to survive the Ottoman's victory and re-emerge as ruler under their wing.

Saïd porte aux nues Zayni Barakat qui, à ses yeux, représente la crème de la société égyptienne:

Zayni is no roguish adventurer, no mere conspirator, no corrupt deceiver and unacceptable outsider. He is the brightest and best of Egypt's sons, and if he errs it is partly out of zeal, partly because of the illusions of power (p. viii).

La préface est suivie des notes du traducteur. Cette partie nous semble très intéressante. Elle confère une valeur ajoutée à l'ouvrage qu'elle situe dans son contexte historique. Elle présente aussi une analyse du roman et offre des informations sur ses « sources d'inspiration », notamment l'ouvrage de l'historien Muhammad Ibn Iyas intitulé *Bada'i al-zuhur fi waqa'i al-duhur*. Le traducteur signale que l'image de Zayni Barakat telle qu'elle transparaît à travers l'œuvre d'Ibn Iyas est plutôt positive: l'historien nous montre

qu'il était ambitieux mais juste, compétent et aimé aussi bien du peuple que des Mamlouks et plus tard des Ottomans (p. xvii). Quant au portrait qu'al-Ghitani brosse du même personnage, Abdel Wahab en signale que

It was perhaps this propensity for getting out of the most difficult situations that gave the novelist Gamal al-Ghitani the idea of portraying Barakat ibn Musa as the quintessential opportunist and sinister manipulator (p. xviii).

Le traducteur indique aussi que, outre Zayni Barakat, certains autres personnages de l'histoire sont également réels. Il s'agit d'Ali ibn Abi al-Jud, de Shaykh Abu al-Su'ud de Kom al-Jarih et d'Abu al-Khayr al-Murafi'. Tous les autres personnages sont fictifs (p. xviii). Abdel Wahab écrit en conclusion :

By attempting to reproduce Ibn Iyas's cadences and turns of phrase and his deceptively spontaneous casualness, the novelist is neither trying to emulate the historian nor to write an historical novel; rather he is using authenticating devices to create a chronicle of another era in Egypt's history (p. xix-xx).

Notons qu'Abdel Wahab a gardé le terme « saradeq » qu'il a traduit par « pavilion » sachant qu'Ibn Iyas avait adopté cette dénomination aussi pour les chapitres de son ouvrage historique. Il signale au début de ses notes du traducteur avoir éliminé les signes diacritiques pour rendre le texte plus lisible.

Aux notes du traducteur succède une section consacrée aux remerciements suivie d'un glossaire.

Dans la critique qu'il signe de la version anglaise de *Zayni Barakat*, Sabry Hafez écrit :

Zayni Barakat is Gamal Al-Ghitani's first and probably best known novel. It was first published in Damascus in 1974 (and not in 1971 in Cairo as both Edward Said and the blurb on the cover state) and established Al-Ghitani as one of the major writers of his generation. (Hafez, 1989, p. 305)

S'agissant du genre auquel le roman appartient, il signale :

Although Barakat is a historical figure, the novel is not a historical one and its author is in no way linked to the tradition of the pioneer of the Arabic historical novel, Jirji Zaydan, as Edward Said suggests in his Foreword. Said is a brilliant critic in many respects, but he treads on thin ice when he ventures into the terrain of Arabic literature. He is at his most vulnerable when he passes general remarks about the development of the Arabic novel or when he describes Mahfouz's early work as social realist. (Ibid., p. 306)

Il ajoute par ailleurs, s'étendant sur la préface d'Edward Said:

But when it comes to textual analysis Said reveals his sensitivity and insight in equating the novel's structure with that of the world it aspires to reflect:

Just as the world of post revolutionary Egypt is a world dominated not only by American and Israeli power, but by 'the consciousness industry', by subtle techniques of surveillance and political intelligence, by overlapping brigades of state security forces, therefore Zayni's story is told by multiple narrators, each of whom complements and, to some extent, contradicts the others.

This homology or associative analogy, between the textual structure and the paradoxically realistic one gives the novel its wider relevance. It renders the easy association between Zayni's rule and that of 'the murky atmosphere of intrigue, conspiracy and multiple schemes that characterized Abdel Nasser's rule during the 1960s' as a rather simplistic interpretation which reduces the novel to mere allegory and limits it to its political context. This archaic language of narrative is in no way related to the decorative allegorism of the rococo, for it is used as an 'authenticating device to create a chronicle of another era,' as Farouk Abdel Wahab, the able translator of the novel, suggests in his scholarly Translator's Note. (Ibid., p. 308)

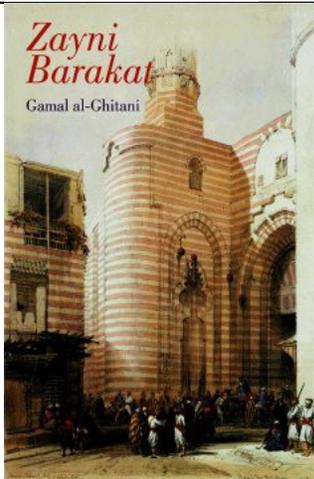
Cet hommage rendu au traducteur anglais considéré comme plus précis dans son analyse que Said confirme le sérieux avec lequel Abdel Wahab a abordé sa tâche de traduction. Il a fait de longues recherches historiques et littéraires avant d'entamer la traduction. Les autres ouvrages qu'il a traduits, y compris celui pour lequel il a obtenu le prix Banipal, ne sont pas aussi « travaillés » que *Zayni Barakat*. Dans *The Lodging House*, à titre d'exemple, on retrouve les deux sections consacrées respectivement aux remerciements et au glossaire. L'ouvrage ne comporte toutefois pas de préface ni de notes du traducteur. On a l'impression que *Zayni Barakat* a bénéficié d'une sorte de traitement de faveur. C'est un ouvrage qui certes mérite une attention particulière dans la mesure où il

appartient déjà à un genre difficile à définir et qu'il est nécessaire par conséquent d'éclairer le lecteur afin qu'il sache si les événements qui y sont relatés sont « historiques » et « réels » ou non. Cependant, les notes du traducteur auraient suffi, à elles seules, pour tirer cette question au clair. La présence d'une préface qui porte la signature d'Edward Said confère au livre une grande valeur ajoutée et une certaine teinte politique, pro-arabe qu'on ne saurait ignorer ou passer sous silence. Ce livre particulier n'est pas un simple produit à écouler sur le marché de l'édition ; c'est un message, un ballon d'essai, une tentative qui vise à briser l'embargo qui frappe la littérature arabe dans le monde anglo-saxon. Aussi constate-t-on que tout a été fait pour en assurer le succès : recours aux paratextes, choix du traducteur (académicien de renom), mention dans *Embargoed Literature*,... Rien n'a été laissé au hasard. Sa mention dans *Embargoed Literature* laisse deviner une certaine frustration de la part d'Edward Said. Cependant, les critiques que nous avons retrouvées sont plutôt positives ; le livre a été plutôt bien accueilli. Dans la section Book reviews sur le site Web du magazine Banipal, Peter Clark rappelle que « This translation, by Farouk Abdel Wahab was first published by Viking in 1988, and then by Penguin in 1990. It is now [2005] republished by the American University in Cairo Press with a new Foreword by the late Edward Said ». Une réédition étant toujours un bon signe, on peut dire que la version anglaise de *Zayni Barakat* a été un succès. Clark signale d'ailleurs à cet effet :

[...] the enduring popularity of the novel suggests it is more than a document of the times. There are echoes of Kafka. The individual, at whatever level of society, has limited control over his destiny, his economic security or his personal liberty. But, in *Zayni Barakat*, it is difficult to see where the authority does lie. It is as if, as in Nasser's Egypt, a system has taken over with a momentum of its own, often cruel, occasionally benevolent, always subtle. The novel has a relevance that goes beyond the last days of Mamluk Cairo or the Egypt of Gamel Abdel Nasser.

D'autres critiques que nous avons retrouvées sur les sites de vente de livres en ligne mettent l'accent sur le fait que le roman d'al-Ghitani reste d'actualité voire est de plus en plus d'actualité, ce qui n'est guère surprenant étant donné les événements politiques que connaît la région du Moyen-Orient, en général, et l'Égypte, en particulier, à l'heure qu'il est.

En ce qui concerne la couverture du livre en anglais, son évolution rappelle celle de la version française où on est passé d'une couverture simple et sans image à une couverture qui porte une peinture orientaliste classique du vieux Caire pour l'édition publiée par la American University in Cairo Press.

	<p>Edition de 1988</p>
	<p>Edition de 2005</p>

Chapitre 5 :

Choix et analyse des extraits

5.1 Remarques générales

Les deux traductions française et anglaise nous paraissent, somme toute, claires et agréables à lire. Le texte original arabe mêlant l'arabe classique à l'arabe parlé (égyptien) et comportant souvent des fautes de frappe, les deux versions anglaise et française semblent par moments plus lisibles. La préface et les notes du traducteur dans la version anglaise revêtent une grande importance à nos yeux; elles préparent bien le lecteur à ce qui va suivre, même s'il aurait été préférable de ne pas y révéler la fin (l'entrée des Ottomans en Egypte et leur collaboration avec Zayni Barakat). Elles constituent un grand plus par rapport à la version française voire aussi à la version arabe.

Certaines observations d'ordre général s'imposent lorsqu'on jette un coup d'œil sur la structure des trois textes (en procédant par exemple à une simple comparaison des trois versions linguistiques pour vérifier si toutes les sections ont été reproduites par les deux traducteurs ou s'il y a des manques ou des ajouts) dont notamment ce qui suit :

Arabe	Français	Anglais
لكل أول آخر ولكل بداية نهاية	-	'To every first, there is a last, And to every beginning an end.'

Cette phrase d'ouverture qui figure au début du roman a été omise dans la traduction française, sans doute par inadvertance ou par manque de souci d'exhaustivité et de littéralité chez Jean-François Fourcade.

Le traducteur anglais, lui, semble avoir opté pour une traduction plus proche du texte original, plus littérale.

Arabe (p. 4)	Français (p. 7)	Anglais (p. I)
<p>رجب 922 هـ 1517 أغسطس إلى سبتمبر «مقتطف أ» من مشاهدات الرحالة البندقي فياسكونتي جانتني، الذي زار القاهرة أكثر من مرة في القرن السادس عشر الميلادي أثناء طوافه بالعالم. تسجل هذه المشاهدات أحوال القاهرة خلال شهر أغسطس 1517 ميلادية، الموافق رجب 922 هـ»</p>	<p>Extrait de la relation de voyage du Vénitien Viasconti Gianetti qui visita la ville du Caire à plusieurs reprises au XVI^e siècle de l'ère chrétienne, au cours du périple qui le mena à travers le monde</p> <p>Mois du radjab de l'an 922 de l'hégire – mois d'août-septembre de l'an 1517 de l'ère chrétienne.</p>	<p>Excerpt A from the observations of the Venetian traveler Visconti Gianti, who visited Cairo more than once in the sixteenth century AD in the course of his travels around the world.</p> <p>These observations describe the situation in Cairo in August/September AD 1516/Rajab 922 AH.</p>

Un autre exemple de la liberté que prend le traducteur français vis-à-vis du texte arabe ; Fourcade a préféré ne pas signaler l'ordre des extraits de la relation du voyageur vénitien, se contentant d'indiquer qu'il s'agit d'un extrait sans ajouter la lettre « A » qui figure dans l'ouvrage original pour souligner que c'est le premier passage puisé dans les mémoires du voyageur en question.

Pour sa part, Abdel Wahab a rapporté dans sa traduction toutes les informations que convoie le passage en arabe tout en les ordonnant d'une façon logique qui évite la répétition que l'on note dans la version originale, sans doute par souci de clarté. Les deux traducteurs

n'ont pas repris les « parenthèses fleuries » (❦❦) qui figurent dans le texte d'al-Ghitani et qui rappellent les ouvrages arabes anciens notamment ceux religieux.

Le traducteur français a laissé tomber la dénomination « pavillon » (souradeq) adoptée par al-Ghitani dans le cadre de son imitation de l'ouvrage historique d'Ibn Iyas la remplaçant par de simples chiffres romains, au moment où le traducteur anglais a préféré la garder tout au long du texte traduit.

Fourcade a sa propre façon de choisir les titres des chapitres à l'intérieur des souradiqat. Ainsi, à la page 64 il ajoute le nom d'Amr ibn el-Adawi que l'on ne retrouve pas dans le titre arabe de ce chapitre (p. 32). Le traducteur anglais préfère, quant à lui, s'en tenir à une traduction littérale des titres tels qu'ils figurent dans l'ouvrage original. La même remarque s'applique aux autres chapitres des souradiqat où Fourcade suit la même approche pour ce qui est des titres ajoutant les noms de certains personnages (p. 76) et explicitant la teneur du chapitre moyennant des ajouts et le déplacement de la signature de la fin au début du chapitre lorsqu'il s'agit d'un message (p. 88). Ce procédé reflète une certaine liberté à l'égard de l'ouvrage original dont l'auteur s'est efforcé d'imiter les formes caractéristiques de l'historiographie ancienne. Il dénote une volonté d'explication et de clarification que ne semble pas partager Abdel Wahab, tout à fait conscient de la relation d'hypertextualité liant le texte d'al-Ghitani à celui d'Ibn Iyas, comme le montrent ses notes du traducteur.

Arabe (p. 43)	Français (p. 88)	Anglais (p. 57)
(Début du chapitre) "اللهم اجعل هذا البلد آمناً" إلى الزيني بركات بن موسى ناظر الحسبة الشريفة	(Début du chapitre) Missive de Son Excellence Zakariya ibn Râdhi au Zayni Barakat détenteur de la noble charge de la Censure	(Début du chapitre) 'May God make this land secure.' To: Zayni Barakat ibn Musa, Markets inspector
(Fin du chapitre)		

كبير بصاصي السلطنة الشهاب الأعظم زكريا بن راضي	(Plus bas) « Dieu, puisses-tu tenir ce pays en Ta sainte garde »	(Fin du chapitre) Chief Spy of the Sultanate Shihab Zakariyya ibn Radi
--	---	--

Dans cet exemple, on remarque que Fourcade a eu recours, une fois de plus, à l'explication, avec l'ajout du terme « missive » que l'on ne retrouve pas dans le texte arabe. Il a par ailleurs supprimé la mention du titre de Zakariya et déplacé la signature de la fin du chapitre au début. Le titre du même personnage est également omis à la page 92, ce qui confirme que ce procédé fait partie de l'approche adoptée par le traducteur français et qu'il ne s'agit pas d'une simple omission commise par inadvertance. Dans d'autres chapitres, Fourcade permute le titre et la date, comme, à titre d'exemple, à la page 132 (arabe p. 63) où il met « avis » avant « soir du mardi, 7^e jour du mois de Zoûlqidah ».

La tendance prononcée à l'explication et à l'interprétation dans le texte français est confirmée par plusieurs exemples, toujours au niveau des titres, dont le suivant (les modifications sont rapportées en caractères soulignés et les ajouts en caractères gras) :

Arabe (p. 73)	Français (p. 151)	Anglais (p. 96)
"قسم خاص" به "نتف" مما قيل بشأن واقعة الفوانيس	<u>Rapport</u> spécialement consacré aux rumeurs suscitées par l'affaire des lanternes. Ne sont citées ici que des bribes de propos recueillis au hasard des enquêtes	<u>Special section</u> containing excerpts of what was said about the lamps

Abdel Wahab continue, pour sa part, à suivre de près la structure du texte arabe (p. 84). Il arrive aussi au traducteur français de laisser tomber certains mots qui figurent dans le titre du chapitre en arabe comme la mention du jour (vendredi) à la page 145 (p. 70 en arabe, p. 91 en anglais).

Un autre exemple est repéré à la page 154 du texte français où le traducteur a choisi d'ajouter une phrase en guise d'explication avant les titres des deux sections qui allaient suivre, modifiant du même coup la place du titre des personnages concernés :

Arabe (p. 74)	Français (p. 154)	Anglais (p. 98)
(titre) "الأمراء الكبار يطلعون إلى القلعة"	Aujourd'hui , des émirs de haut rang sont montés à la Citadelle pour être reçus par le sultan. Voici les propos tenus.	(titre) The leading emirs go up to the Citadel

La même tendance à l'explication et à l'étoffement est notée dans le texte français de la fatwa concernant l'affaire des lanternes : Une simple comparaison des textes arabe, français et anglais du point de vue du nombre de mots suffit déjà pour déceler l'existence d'ajouts :

Arabe (p. 74)	Français (p. 153)	Anglais (p. 97)
فتوى قاضي قضاة مصر : "الفوانيس تذهب بالبركة من بين الناس"	Déclaration du Grand Cadi d'Egypte. Texte de la fetwa : Nous affirmons que l'usage hérétique des lanternes privera le peuple d'Egypte de la protection toute particulière que Dieu, dans Son ineffable sollicitude, lui avait accordée.	Judicial decision handed down by the chief Justice of Egypt Lamps take away God's blessing from the people.

A la page 175, le traducteur français ajoute un titre explicatif que l'on ne retrouve pas dans les deux autres versions : Paroles prononcées par le Zayni lors du prône du vendredi.

Dans d'autres parties de l'ouvrage, on relève des fautes de traduction qui concernent certaines formules religieuses employées dans le titre, comme à la page 135 (p. 65 du texte arabe, p. 86 de la version anglaise) :

Arabe (p. 65)	Français (p. 135)	Anglais (p. 86)
"والتين والزيتون وطور سينين وهذا البلد الأمين"	« Par le mont des Figuiers, par le mont des Oliviers, par le mont Sinaï. Par ce <u>territoire sacré...</u> »	' By the fig and the olive and the mount of Sinai and this city of security', as the Glorious Quran says.

Il s'agit dans ce cas, comme l'explique le traducteur anglais, d'un extrait du Coran dont la traduction française devrait plutôt refléter le fait que le figuier et l'olivier sont considérés comme des arbres sacrés et renvoient à la prophétie de Jésus au Mont des Oliviers, au moment où le « territoire sacré » dont il est fait mention n'est autre que la Mecque. La version française « officielle » que nous avons retrouvée de ce passage puisé dans la sourate intitulée Le Figueur (at-Tîn) était plutôt la suivante :

Par le figuier et l'olivier !

Et par le Mont Sinaï !

Et par cette Cité sûre !

Si les deux dernières parties ne nous paraissent pas particulièrement problématiques dans la traduction de Fourcade, la première, où il mentionne le mont des Figuiers, pourrait poser un problème dans la mesure où elle ne renvoie pas à un endroit bien déterminé connu sous ce nom, contrairement au mont des Oliviers.

Par ailleurs, certaines « fautes d'inadvertance » peuvent être relevées dans le texte français comme la date à la page 154 (p. 74 du texte arabe et 97 du texte anglais) et le nombre de jours à la page 184 (p. 89 en arabe et 116 en anglais). Certains ajouts nous semblent surprenants comme par exemple ceux qui concernent des noms dont celui à la

page 157 du Grand Cadi Abd el-Barr auquel le traducteur français ajoute « ibn Shihna » qui ne figure ni dans le texte arabe ni dans le texte anglais.

On note aussi que certaines informations sont manquantes dans certaines parties du texte français comme à la page 156 où l'on ne retrouve pas la position de l'émir Toghtoq concernant les lanternes (p. 74 en arabe, p. 98 en anglais).

Bien que le traducteur anglais ait opté pour une traduction plus littérale que le traducteur français, on remarque aussi qu'il a parfois omis de traduire certains titres, comme c'est le cas pour celui du « Fourth Pavilion » (p. 155 en anglais, p. 123 en arabe et p. 247 en français). Il a également commis des « fautes d'inadvertance » comme dans la date mentionnée à la page 185 (1516 au lieu de 1517). A la page 187 de la version anglaise, on retrouve le texte d'une missive qui ne figure pas au même endroit mais un peu plus loin dans l'ouvrage original et dans la version française.

Outre ces remarques générales que l'on peut faire en comparant la structure des trois textes, certaines remarques supplémentaires peuvent également être faites dès la première lecture de l'ouvrage dans les trois langues :

Le traducteur français a certaines lacunes au niveau de la compréhension de l'égyptien parlé.

Arabe (p. 8)	Français (p. 13)	Anglais (p. 6)
فيا فرحة ما تمت كما يقول عامّة مصر	-	It was, as the common people of Egypt would say, 'a joy cut short'.
Arabe (p. 78)	Français (p. 163)	Anglais (p. 103)
"أهلا.. أهلا.. يا نهار الفل"	"Bonjour, mon cher, bienvenue à toi, bienvenue!"	"Welcome! Welcome. Such a beautiful day!"

En effet, dans le premier exemple, on constate que Fourcade a omis de traduire une expression qu'il n'a sans doute pas comprise. Cependant, dans le second exemple, la

traduction française nous semble plus réussie que celle de l'exemple précédent. Nous pensons que le choix de « bonjour » rend bien le sens visé par l'expression arabe « يا نهار » ; elle nous paraît même plus précise que la traduction anglaise qui est plus littérale mais moins exacte néanmoins.

Dans la transcription des noms de certains endroits, on remarque que Fourcade a adopté la prononciation des pays arabes du Machreq et non celle égyptienne, comme le montrent les exemples suivants : El-Husseïnyeh (p. 8) (Husayniyya dans le texte anglais, p. 2), el-Otouf, Gôdariyeh, Soukkariyeh (p. 25) (al-Utuf, Judariyya, Sukkariyya dans le texte anglais, p. 15). La transcription anglaise nous semble plus précise, le traducteur Farouk Abdel Wahab, lui-même égyptien, connaissant bien les endroits en question et leur prononciation dans la langue du pays.

Les deux traducteurs ont opté pour deux approches différentes pour ce qui est de la traduction des noms propres. Fourcade est resté fidèle à sa méthode explicative traduisant noms et sobriquets lorsque possible. Quant à Abdel Wahab, il a préféré traiter les deux catégories comme étant des noms et transcrire la prononciation arabe telle quelle. On peut donner dans ce cadre plusieurs exemples dont les suivants :

شهاب الحلبي	Shihâb l'Alépin	Shihab al-Halabi
ابراهيم بن السكر والليمون	Ibrahim « la Limonade »	Ibrahim ibn al-Sukkar wa al-Limun
"ابن كيفه"	« la Fumette »	Ibn Kayfuh

Nous pensons que le résultat qu'a obtenu le traducteur français est plus intéressant que celui du traducteur anglais ; les noms en français sont non seulement clairs et faciles à

comprendre, ils sont aussi amusants et reflètent les caractéristiques qu’a cherché à mettre en exergue l’auteur arabe (origine, métier ou défaut du personnage concerné) d’une façon très artistique et créative. Non moins intéressante et créative est la traduction, tant celle française que celle anglaise, des chansons satiriques que l’on retrouve dans le roman arabe et qui tournent en dérision certains personnages telles que les suivantes :

Arabe (p. 18)	Français (p. 35)	Anglais (p. 22)
<p>إحزن. إحزن. يا حسود.. شالوا علي بن أبي الجود</p>	<p>“Pleure, pleure, oiseau de malheur ! En prison est à cette heure Ali ibn Abi l-Goud, voleur. »</p>	<p>Grieve, grieve, envious one: Ali ibn Abi al-Jud is gone.</p>
Arabe (p. 69)	Français (p. 144)	Anglais (p. 91)
<p>"الحق يا متعوس، وإلا علقوا لك فانوس"</p>	<p>“Debout, pauvre fou Prends garde à ton cou Ou bien la lanterne sera ton licou”</p>	<p>“A numbskull will end up with a lamp on his head”.</p>

Dans le premier exemple, on remarque que les deux traducteurs ont fait l’effort de composer des phrases qui riment. La traduction française est amusante mais elle est plus libre que celle anglaise qui semble plus littérale. Dans le second exemple, le traducteur français a préservé la rime que l’on retrouve dans le texte arabe au moment où le traducteur anglais a laissé tomber la rime se contentant de faire une traduction aussi proche que possible de l’original.

On note enfin que certaines erreurs commises dans le texte arabe n’ont pas été rectifiées dans la traduction. On peut donner comme exemple le nom d’un personnage que

l'auteur a remplacé par celui d'un autre (Mabrouk au lieu de Mansour), sans doute par inadvertance, et qui a été rapporté tel quel dans les versions française et anglaise :

الشيخ مبروك (p. 169) Mabrouk (p. 331, français) Mabruk (p. 214, anglais)

5.2 Analyse des extraits

Les extraits (voir annexe) sur lesquels portera l'analyse aux fins de ce mémoire sont ceux qui reflètent le mieux l'image du dirigeant. Les passages relatifs à ce sujet ne se limitant pas à des chapitres bien déterminés, les extraits sont pris dans toutes les parties qui forment le roman. Nous les avons répartis en cinq groupes correspondant chacun à l'image du dirigeant aux yeux d'un personnage ou d'un public donné : le voyageur vénitien, le Sultan, Zakariya bin Radi, le peuple et l'autorité religieuse, et Saïd el-Gohaïny. Nous allons traiter ces différentes catégories les unes à la suite des autres de façon à parvenir à dresser pour chacune d'elles un tableau comportant les principales caractéristiques du dirigeant dans les trois versions linguistiques.

5.2.1 Le voyageur vénitien :

Dans le premier extrait sous cette rubrique, nous constatons que le traducteur français a eu recours à plusieurs ajouts, modifications et omissions, au moment où la traduction anglaise a été plutôt littérale. Les deux ajouts qui retiennent le plus l'attention sont « privilège » et « j'en suis certain ». Ils reflètent une certaine exagération qui viserait à accentuer l'idée d'admiration qui sous-tend la position générale du voyageur vénitien vis-à-vis du Zayni Barakat.

Dans l'extrait 2, l'ajout de « il ne passe pas inaperçu » et de « grands » traduit la tendance à l'étoffement chez Fourcade et s'inscrit dans la lignée de l'idée d'exagération

relevée dans l'extrait précédent. Par ailleurs, on constate que le traducteur français a traduit le mot « الطبلخانة » par le terme timbaliers à l'heure où Abdel Wahab a transcrit ce mot en italique, ce qui reflète une forte tendance à la littéralité chez ce dernier. La même remarque s'applique aussi dans l'extrait 5 à « المحتسب » et « البصاصين » traduits respectivement par « Grand Censeur » et « espions » en français et par « *Muhtasib* » et « *bassassin* » en anglais. Il est également intéressant de noter la manière dont le nom du Zayni répété à trois reprises dans l'extrait arabe est rapporté dans les deux versions française et anglaise. En effet, dans l'extrait français, ce nom est tout à fait absent ; il est remplacé par « le », « cet homme » et « il », alors que dans la version anglaise, on le retrouve mentionné exactement trois fois, même si dans la dernière reprise « Barakat » est abandonné et seul Zayni est maintenu. Encore un élément qui reflète deux approches diamétralement opposées vis-à-vis de la traduction.

Dans l'extrait 3, la même tendance se poursuit pour ce qui est du nom du Zayni. On constate aussi une poursuite de la tendance à l'explication et à l'étoffement à travers les ajouts. Le premier ajout, « cheval », recèle également une erreur d'interprétation, le verbe qui précède, « ينزل », (littéralement « descendre ») ne voulant pas dire dans ce cas « mettre pied à terre » mais tout simplement « aller » ou « se rendre à ». Par ailleurs, le terme « cheval » manque d'exactitude dans la mesure où on voit dans d'autres passages de l'ouvrage arabe que le Zayni avait une mule et non un cheval. Les expressions « se mêler », qui fait penser à la démagogie du personnage en question qui veut se rapprocher du peuple, et « gravées dans ma mémoire », qui convoie l'idée d'un souvenir inoubliable et extraordinaire, s'inscrivent dans le cadre de la tendance générale à l'étoffement et à

l'exagération dans le texte de Fourcade que renforce d'ailleurs la description objet de la deuxième partie de l'extrait. Il s'agit de la première description du « héros » que l'on retrouve au début du roman. Au moment où la traduction française semble « réussie » du point de vue linguistique et stylistique, elle s'écarte de l'original à plusieurs reprises, modifiant ou supprimant certains détails. La traduction anglaise, elle, semble suivre le texte arabe presque mot par mot. Les principales caractéristiques du personnage que met en valeur Gianti sont rapportées avec une certaine « liberté » par le traducteur français, au moment où le traducteur anglais reste plus « collé » au texte arabe. On relève notamment l'absence des deux mots-clefs « رقة » (« riqa », douceur) et « طيبة » (« tiba », bonté) dans la traduction française. Ces termes sont rapportés dans la traduction anglaise par « kindness » et « tenderness » respectivement. Par ailleurs, le concept de « الرهبة » (« al-rahba ») reproduit dans le texte anglais par le mot « awe » est rapporté par l'expression « vous glace » dans la version française qui, loin de convoquer l'idée de vénération et d'autorité du texte arabe, fait plutôt croire que le Zayni inspirait la terreur à quiconque le voyait. Ceci est en contradiction avec l'expression « تدني الروح منه » traduite en anglais littéralement par « that makes one want to be close to him » et en français par « séduit ». L'idée de terreur est reflétée aussi par l'ajout du terme « s'inquiétaient » dans l'extrait 4 et du terme « effroi » employé avec le terme « trouble » dans l'extrait 5 pour traduire « الرهبة » qu'Abdel Wahab ne traduit pas cette fois-ci par « awe » mais par « fear ». On est toujours dans le contexte d'exagération et d'étoffement que traduit aussi l'emploi du terme « prodige » dans l'extrait 5, des termes « incident » et « inquiétude » dans l'extrait 6, « tapi au fond de », « prêt à affronter » et « inaccessibles » dans l'extrait 7.

Dans l'extrait 6 on relève l'emploi du terme « coffee-house » par Abdel Wahab qui est une erreur de traduction du terme arabe « دكان الشاي » traduit avec davantage de précision par « maison de thé » en français. L'auteur Gamal al-Ghitani avait d'ailleurs évoqué cette question dans son entrevue avec le magazine Nizwa où il a signalé qu'à l'époque où se déroulent les événements de son roman, le café venait d'arriver en Egypte et faisait l'objet d'une controverse religieuse ; c'est la raison pour laquelle « on ne voit, dit-il, aucun caractère buvant du café (dans *Zayni Barakat*) ».

Dans l'extrait 8, Fourcade a recours pour la première fois à la transcription de termes arabes pour évoquer les fonctions du Zayni avec l'usage de « *wély* » et de « *hisbah* » qu'il met en italique, ce dernier terme ne figurant pas dans le texte arabe. La tendance est inversée chez Abdel Wahab qui traduit cette fois-ci et ne transcrit pas la nouvelle fonction du Zayni (Governor of Cairo). Nous pensons que le traducteur français aurait bien pu se passer de cette dérogation à la tendance à tout traduire qu'on note par ailleurs dans son ouvrage ; on n'en voit pas la justification.

Ce qui retient surtout l'attention dans l'extrait 9 c'est l'emploi de l'expression « homme à la poigne de fer » qui ne nous semble pas revêtir un caractère positif, par opposition à « strong man » qui traduit littéralement « رجل قوي » et donne une impression de force plutôt que l'impression de répression que risque de convoquer l'expression pour laquelle a opté Fourcade.

On revoit la tendance à l'explication dans l'extrait 10. Dans ce cas particulier, nous pensons que le traducteur français avait raison d'ajouter des explications pour rapporter le terme arabe « يكبرون » (hurlant : « *Allah ou Akbar, Allah ou Akbar* », ce qui veut dire « il

n'y a pas d'être plus grand que Dieu », et : « *Lâ ilâha illa llâh* » (« il n'y a de Dieu qu'Allâh »)) qui n'a pas été reproduit par le traducteur anglais qui s'est contenté d'employer le terme « cheering ». Une explication du même genre est fournie dans l'extrait 13 du texte français pour le terme « minbar » ; elle semble toutefois superflue, le terme en question figurant déjà dans le lexique.

L'usage de l'expression « se faire passer pour le Sauveur » dans le texte français reflète la culture chrétienne du traducteur et n'est pas un bon choix dans ce genre d'ouvrages, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'une traduction littérale et qu'il aurait pu aisément en trouver une autre qui serait mieux appropriée dans ce cas. Le traducteur anglais, lui, a opté pour la littéralité avec « intercede for the people » pour traduire « يشفع في الخلق ».

Dans l'extrait 12, Fourcade a employé « protection » pour rendre « عون » qui veut plutôt dire aide ; la traduction anglaise est plus précise, « help ». Protection donne toutefois une impression de puissance et de force supérieure, une idée de parrainage ou de patronage, qui fait penser aux rois et mécènes qui protégeaient les artistes et les hommes de science...

Dans l'extrait 13, le traducteur français renoue avec la tendance à l'étoffement qui vise à mettre en exergue l'admiration que voue le voyageur au Zayni avec l'ajout de « là, devant moi », qui reflète une grande fascination vis-à-vis du dirigeant. « Admiration », le terme est carrément ajouté par le traducteur dans l'extrait 15. La même tendance à l'explication se poursuit dans la partie française de l'extrait 14.

On note une faute de traduction dans le texte français de l'extrait 16 : « فليأت أعداؤه » : « Ses ennemis pouvaient venir » ; le texte anglais est plus précis avec « Let his enemies do their worst ».

Dans le l'extrait 17, on note que le traducteur français a omis de traduire « القاضي », rapporté littéralement en anglais par « Judge ». Dans les deux derniers extraits de cette section, 18 et 19, on relève plusieurs ajouts chez Fourcade qui, une fois de plus, ont pour but de clarifier le texte.

L'image du Zayni Barakat telle qu'elle apparaît à travers les trois versions peut être résumée dans le tableau 1 qui permet de constater que le texte anglais suit presque exactement le texte arabe, au moment où le texte français a été rédigé avec davantage de liberté vis-à-vis de l'œuvre originale, une liberté qui transparaît à travers le grand nombre d'ajouts, les omissions et la non-littéralité de la traduction de certains termes. Cette remarque s'applique d'ailleurs aux autres extraits aussi et définit la façon-même de traduire de Fourcade et d'Abdel Wahab.

Tableau 1 :

Arabe	Français	Anglais
	Privilège	
	Il ne passe pas inaperçu	
المحتسب	Grand Censeur	<i>Muhtasib</i>
الزيني، الزيني بركات	Le, cet homme, il	Zayni, Zayni Barakat
	Se mêler	
رقة		Kindness
طيبة		Tenderness
الرهبية	vous glace	Awe
تدني الروح منه	Séduit	that makes one want to be close to him
	s'inquiétaient	

الرهبية	trouble, effroi	Fear
	prodige, incident, inquiétude tapi au fond de, prêt à affronter	
والي	<i>Wély</i>	Governor of Cairo
	<i>Hisbah</i>	
رجل قوي	homme à la poigne de fer	strong man
يشفع في الخلق	Se faire passer pour le Sauveur	intercede for the people
عون	Protection	Help
	Là, devant moi, admiration	
القاضي		Judge

5.2.2 Le Sultan :

Dans cette partie, nous avons retenu un seul extrait qui, à notre avis, reflète bien l'image du Zayni Barakat aux yeux du Sultan. Il s'agit de l'extrait 20 pris du commandement du Sultan portant nomination du Zayni Barakat Grand Censeur du Caire. De prime abord, on remarque que le traducteur français a brisé le rythme de la phrase arabe fondé sur l'énumération de plusieurs qualités regroupées deux par deux et séparées par des virgules. Fourcade n'a pas tenu compte du genre de documents archaïques que l'auteur tente d'imiter dans son livre. Par ailleurs, dans les qualités énumérées, certains concepts manquent dont notamment celui de la non-distinction entre riche et pauvre dans les jugements rendus (« la youfarriq fi al-haq bayna al-rafi' wa al-haqir », (لا يفرق في الحق بين الرفيع والحقير). Pour sa part, le traducteur anglais a continué à suivre de près le texte arabe. On retrouve chez lui la même structure de phrase qui a produit le rythme du document arabe « archaïque ». On peut facilement repérer les correspondances entre les qualités en arabe et en anglais, au moment où on peine à retrouver la qualité exacte à laquelle renvoie chaque terme ou chaque bout de phrase dans le texte français.

Tableau 2 :

Arabe	Français	Anglais
فضل	Mérite	Virtue
عفة	bonne morale	Integrity
أمانة		Honesty
علو هممة	sentiments élevés	Righteousness
قوة	force d'âme	Strength
صرامة	Intransigeance	Firmness
وفور هيبة	Autorité	revered respectability
عدم محاباة أهل الدنيا وأرباب الجاه	désintéressement et indépendance vis-à-vis des biens et des puissants de ce monde	his showing no favoritism to the high and the mighty
مراعاة الدين	scrupules en matière de religion	his piety
لا يفرق في الحق بين الرفيع والحقير	la perspicacité de son jugement	how, in matters of right and wrong, he makes no distinction between rich and poor

5.2.3 Zakariya bin Radi :

La tendance à l'étoffement et à l'explication se poursuit dans cette section aussi, comme on peut le noter dans les extraits 21 à 47 chez Fourcade. Dans la version anglaise du premier extrait, on constate aussi un certain « emportement » chez Abdel Wahab qui se manifeste à travers l'ajout de points d'exclamation. Les deux traducteurs semblent avoir donné libre cours à leur passion du théâtre dans cette partie, le personnage concerné par la description, le Zayni Barakat, ayant une tendance prononcée à la théâtralité dans son comportement en public, selon les rapports des espions.

Dans l'extrait 27, on constate que l'insulte lancée par la vieille dame a été traduite différemment en français et en anglais. La traduction française s'inscrit dans un certain registre qui est plus soutenu que celui adopté par le traducteur anglais. L'expression

employée en arabe étant puisée dans le registre courant égyptien, nous pensons que la traduction anglaise est plus précise, d'autant plus que les deux personnages visés par l'insulte sont le Zayni et sa mère et non son père comme le laisse croire la traduction française. Rappelons que la femme, surtout la mère, la sœur et l'épouse, représente « l'honneur » de l'homme dans la culture arabe.

Dans l'extrait 28, le traducteur français a modifié toute la structure de la dernière partie et est passé du style indirect affectionné par l'auteur Gamal al-Ghitani au style direct. Il a commis une erreur de traduction dans la dernière partie de la dernière phrase en employant « il réprouvait totalement la torture, et qu'aux moments où il savait que quelque malheureux y était soumis, il se mettait à prier » pour traduire « يأنف التعذيب ويركع الصلوات في أوقاتها ». La traduction anglaise est plus précise et montre bien qu'il s'agit de deux qualités différentes et séparées : « He never stooped so low as to condone torture. He performed his prayers at their appointed times ».

La traduction de « قهر » dans l'extrait 29 par « victoire » en français reflète aussi un manque d'exactitude. La traduction anglaise « coerced » rend le sens de l'expression arabe avec davantage de précision.

Dans l'extrait 34, Fourcade utilise deux phrases « Quel homme ! Certes, ce n'était pas n'importe qui. » pour traduire « مثله لا يستهان به ». On constate qu'il y a un ajout « Quel homme ! », la seconde phrase n'étant pas une traduction littérale, au moment où Abdel Wahab traduit la phrase en question littéralement et simplement par « A man like Zayni should not be underestimated ». Le traducteur français continue à faire montre de liberté dans sa manière de traduire; nous avons l'impression qu'il cherche à mettre en exergue, là

aussi, l'admiration de Zakariya pour le Zayni qui transparait également à travers d'autres extraits dans cette section.

Dans l'extrait 38, Fourcade continue à avoir recours à l'explication. Ainsi, le terme « استدار » est transcrit puis expliqué « Ostadâr, administrateur des Fonds de réserve, », alors que le traducteur anglais opte cette fois-ci pour la traduction et non la transcription du terme en question « Overseer of the Sultan's Treasures ». Dans le même extrait, le traducteur français omet de traduire « رأس », et se contente de signaler qu' « ils le frappèrent à coups de sandales » sans indiquer que c'est la tête du Zayni qui a été frappée, au moment où le traducteur anglais fait une traduction plus littérale de cette phrase. Nous pensons qu'il aurait été plus judicieux de garder « tête » dans la traduction française dans la mesure où ceci reflète la grande humiliation qu'a subie le Zayni. A la fin de l'extrait, l'ajout de l'expression « cette ordure » qui ne figure pas dans le texte arabe montre que le traducteur français n'avait pas cherché, à travers la non-inclusion de « tête », à alléger l'humiliation du caractère principal du roman ; sa traduction semble plutôt fantaisiste, les ajouts et les omissions n'obéissent pas à un plan ou à une logique bien déterminée. Cette tendance peut être relevée aussi dans l'extrait 39 où le traducteur français a omis de traduire la dernière partie de la phrase « نفذ إلى عمره، فكره وروحه » (que le traducteur anglais reprend littéralement, « that man who came into his life, his thoughts, his soul »), se contentant d'en rapporter la première partie seulement « qui a fait irruption dans sa vie ». Une autre omission dans le texte français est relevée dans la phrase suivante « بل مسه خوف » que la traduction anglaise rend par « even afraid ».

Tableau 3 :

Arabe	Français	Anglais
يا لثيم يابن اللثيمة	Maudit ! Fils de maudit !	You bastard son of a bitch !
يركع الصلوات في أوقاتها	il se mettait à prier	He performed his prayers at their appointed times.
قهر	Victoire	Coerced
	Quel homme !	
مثله لا يستهان به	Certes, ce n'était pas n'importe qui.	A man like Zayni should not be underestimated.
استدار	Ostadâr, administrateur des Fonds de réserve	Overseer of the Sultan's Treasures
فضرب رأس الزيني بالنعال	ils le frappèrent à coups de sandales	he was beaten with shoes on the head
	cette ordure	
هذا الزيني الذي نفذ إلى عمره، فكره وروحه	Ce Zayni qui a fait irruption dans sa vie	that man who came into his life, his thoughts, his soul and changed things around
بل مسه خوف		even afraid

5.2.4 Peuple / Autorité religieuse :

Dans cette section, on remarque que les deux traducteurs restent proches du texte arabe. Certains ajouts peuvent toutefois être relevés ça et là comme celui de « recommandation » dans la partie anglaise de l'extrait 42 qui ne semble cependant pas détonner dans le contexte du passage concerné. Fourcade ajoute « grands dignitaires » dans l'extrait 44 qui semble être une alternative à « fonctionnaires ». Dans la phrase suivante, il rend « أشرار » par « gredins », une expression traduite avec davantage de précision par le traducteur anglais qui emploie « evil wrongdoers ».

Dans l'extrait 46, l'emploi du terme « exactions » pour traduire « ما أتاه », donne une signification supplémentaire que le terme arabe, traduit en anglais par « has been doing », n'a pas. Il en va de même pour « spéculation », terme employé pour « رفع بعض الأسعار » rendu en anglais par « raising the prices ». L'ajout du terme « impudent » qui ne figure pas

dans les deux autres versions rejoint la tendance à l'explication et à l'étoffement chez le traducteur français. La même remarque s'applique aussi à « m'honore ». Le passage au style direct dans la traduction française de la phrase suivante nous semble être un mauvais choix de la part de Fourcade, quand bien même il allégerait la phrase, dans la mesure où l'auteur arabe a insisté sur l'utilisation du style indirect dans son roman afin de traduire l'idée de discours rapporté dans le but d'éviter d'affronter le Zayni Barakat, comme il le signale dans ses entrevues.

L'ajout de « la plus extrême » avant « dureté » dans l'extrait 47 s'inscrit toujours dans le cadre de la tendance à l'exagération et à l'étoffement chez le traducteur français, l'expression arabe étant « القسوة » traduite par Abdel Wahab par « harshness ».

Tableau 4 :

Arabe	Français	Anglais
		Recommendation
ما أتاه	Exactions	has been doing
رفع بعض الأسعار	Spéculation	raising the prices
	Impudent	
	m'honore	
القسوة	la plus extrême dureté	Harshness

5.2.5 Saïd el-Gohaïny :

Les extraits 48 et 49 sont un autre exemple de la tendance à l'explication que l'on note chez le traducteur français. Le traducteur anglais a recours à une approche un peu similaire pour ce qui est de ces extraits particuliers dans la mesure où certaines expressions nécessitent une explication, comme le montrent les parties soulignées. On note une certaine exagération dans la partie française de l'extrait 49 où Fourcade traduit « أشك فيه » par « je

ne crois plus en lui » alors qu'Abdel Wahab préfère une traduction plus littérale dans ce cas, « I have my doubts ». « Jusque-là je n'ai rien dit que du bien de lui, j'étais un fervent partisan du Zayni » est l'expression que choisit le traducteur français pour rendre « بشرت به، » qu'Abdel Wahab traduit par « I enthusiastically supported him and defended him ». Nous pensons que les deux traducteurs ont évité la littéralité dans ce cas, chacun a rendu le sens tel qu'il l'a jugé bon. Une remarque qui s'applique aussi à l'extrait 52. L'expression « Je n'en peux plus ! » employée par le traducteur français et qui reflète l'exaspération du personnage concerné ne figure pas dans le texte arabe et a été ajoutée en français pour accentuer le sens ; elle trahit une tendance à l'exagération et à la théâtralité chez Fourcade.

Dans l'extrait 50, on note qu'il y a une erreur de traduction dans la partie française qui concerne l'expression « رفع الكثير من المظالم » que Fourcade rend par « porter devant le sultan les nombreuses plaintes dont il était saisi ». La traduction anglaise, « end many unfair practices and eliminate injustice », nous semble plus exacte. Dans le même extrait, Fourcade traduit par « avoir fait partie de ceux qui l'ont porté en triomphe » « سيرى وراءه » qu'Abdel Wahab rend par « walked in front of him », un exemple de plus sur l'exagération chez le traducteur français et la littéralité chez le traducteur anglais.

Dans l'extrait 51, l'expression « في صوته لين ومسكنة » est traduite par « une voix douce et calme » en français et par « softly and with humility » en anglais. Nous pensons que « calme » et « with humility » ne rendent pas le sens avec précision, « مسكنة » convoyant plutôt le sens de l'humilité ou de la soumission feinte.

Tableau 5 :

Arabe	Français	Anglais
أشك فيه	Je ne crois plus en lui	I have my doubts
بشرت به، تحمست له	je n'ai rien dit que du bien de lui, j'étais un fervent partisan du Zayni	I enthusiastically supported him and defended him
	Je n'en peux plus !	
رفع الكثير من المظالم	Porter devant le sultan les nombreuses plaintes dont il était saisi	end many unfair practices and eliminate injustice
سيرني وراءه	avoir fait partie de ceux qui l'ont porté en triomphe	Walked in front of him
في صوته لين ومسكنة	Une voix douce et calme	softly and with humility

Conclusion

A l'issue du trajet analytique que nous venons d'effectuer, certaines remarques s'imposent :

D'abord, une analyse des modifications, ajouts et omissions que nous avons relevés dans la partie précédente permet de se faire une idée de la transformation qui touche d'image du dirigeant dans les deux traductions en comparaison avec l'œuvre originale. En effet, il suffit de jeter un coup d'œil aux tableaux établis à la fin de chaque sous-partie pour tirer les conclusions suivantes :

1-Dans la première série d'extraits relatifs à l'image du dirigeant aux yeux du voyageur vénitien, le texte de Fourcade « porte à croire » que :

Le voyageur s'estime privilégié de pouvoir rencontrer le dirigeant en question. Ce dernier ne passe pas inaperçu, il cherche à se mêler au peuple. Son regard vous glace ou vous séduit. Le Zayni suscite l'inquiétude, le trouble et l'effroi. Il est capable de provoquer des incidents et de faire des prodiges en matière de sûreté. Il est tapi au fond d'une cachette et il est prêt à affronter ses ennemis. Il a été nommé *Wéli* en plus de la charge de la *hisbah*. C'est un homme à la poigne de fer, qui cherche à se faire passer pour le Sauveur. Il accordera sa protection au voyageur vénitien si jamais ce dernier est arrêté. Le voyageur est plein d'admiration à son égard; il est fasciné de le voir là, devant lui.

Les idées ainsi résumées soit ne figurent pas dans le texte original, soit sont exagérées dans le texte français qui, par ailleurs, ne fait aucune mention de la douceur ni de la tendresse du dirigeant et passe sous silence le fait que le Zayni est juge.

En outre, le maintien injustifié des termes arabes *Wéli* et *hisbah* atteste d'un certain fantaisisme dans l'approche suivie par le traducteur français qui a traduit les titres qui figurent dans les autres parties du roman.

2-Dans le deuxième tableau comparatif, nous sommes face à une longue énumération de qualités qui corroborent presque la théorie avancée par Jacquemond sur la quasi-intraduisibilité de certains ouvrages arabes modernes. Nous constatons que les deux traducteurs ont évité la littéralité et ont fait chacun sa propre interprétation de la qualité visée. Nous pensons que le résultat a été, somme toute, clair et proche de notre compréhension du texte arabe dans les deux cas, même si Fourcade a, là aussi, évité le « mot à mot » et a, par conséquent, brisé le rythme de la phrase arabe qui imite le texte archaïque et négligé une qualité-clef, la non-distinction entre riche et pauvre dans les jugements rendus.

3-Dans la troisième série d'extraits, on relève surtout un ajout qui contribue à déformer l'image du dirigeant en français, d'autant plus qu'il s'agit de propos tenus par un personnage qui symbolise le bien dans le roman, le Cheikh Abou Sooud : « cette ordure ». Cependant, un autre ajout (Quel homme !) et une omission (tête pour traduire رأس) ont un effet contraire et semblent avoir pour but de préserver l'image du Zayni dans le texte français. Quant au texte anglais, il traduit littéralement l'arabe et semble constituer une nette amélioration par rapport au texte français.

4-La quatrième série comprend des termes nettement péjoratifs en français (exactions, spéculation) employés pour traduire des termes plutôt neutres en arabe, ainsi que des ajouts qui vont dans le même sens (impudent, la plus extrême). Le texte anglais

représente, là aussi, une grande amélioration du point de vue de la « correspondance » du sens.

5-La cinquième et dernière série reflète, à son tour, une grande tendance à l'exagération chez le traducteur français, notamment avec les expressions « je ne crois plus en lui » (pour traduire أشك فيه, je doute de lui) et « porter en triomphe » (qui rend سيرى وراءه, avoir marché derrière lui, l'avoir suivi) ainsi que l'ajout de « Je n'en peux plus ! » qui donne une touche quasi-théâtrale au texte français. Quant au texte anglais, il continue à refléter un plus grand effort de littéralité.

En définitive, nous pouvons dire que la traduction française a été plus libre que celle anglaise ; elle trahit, en général, une volonté de francisation, au moment où le texte anglais est plus littéral et reflète l'approche exotisante suivie par son auteur.

Jugées à l'aune des critères d'éthicité et de poéticité que préconise Berman, les deux traductions française et anglaise peuvent faire l'objet des remarques suivantes :

1-Pour ce qui est de la poéticité, les deux traducteurs ont « fait œuvre », selon la définition avancée par Berman ; ils ont « fait texte en correspondance plus ou moins étroite avec la textualité de l'original » (Berman, 1995, p. 92) ; leurs ouvrages sont deux véritables œuvres française et anglaise ; elles ont eu un grand succès auprès des publics francophone et anglophone respectivement.

2-En ce qui concerne l'éthicité, nous pouvons dire que les deux traducteurs ont fait preuve d'un « *certain respect de l'original* » (ibid., p. 92), en dépit de la liberté qu'a prise surtout le traducteur français dans sa manière de traduire. Nous ne pouvons toutefois que prendre note des modifications, ajouts et omissions que nous avons pu relever notamment dans la version française et qui ont contribué à une certaine altération de la représentation

du dirigeant. Peut-on aller jusqu'à dire que Fourcade est tombé dans « la *non-véridicité*, la *tromperie* » (ibid., p. 93) contre laquelle met en garde Berman ? Tout dépendra du seuil de tolérance qu'on se serait fixé. Berman signale dans ce cadre :

Ethicité et poéticité garantissent d'abord qu'il y a, d'une manière ou d'une autre, *correspondance à l'original et à sa langue*. [...] Ethicité et poéticité garantissent ensuite qu'il y a un faire-œuvre dans la langue traduisante qui l'élargit, l'amplifie et l'enrichit – pour reprendre le vocabulaire de la tradition – à tous les niveaux où il a lieu. En disant cela, nous n'innovons pas (et ne voulons surtout pas innover) : ce *faire œuvre-en-correspondance* a depuis toujours été considéré comme la tâche la plus haute de la traduction. (Ibid., p. 94)

Jacquemond écrit sur ce même thème :

Serait-ce un pari impossible que de vouloir échapper à la dialectique de l'orientalisation et de la francisation ? Nous avons pourtant une chance que n'ont pas les traducteurs d'autres langues: celle d'avoir à notre disposition un formidable corpus d'œuvres écrites en français par des écrivains de langue et de culture arabe. Or ces écrivains — lorsqu'ils ne cèdent pas à la tentation de l'*auto-orientalisation* — développent toute une série de stratégies de subversion de la langue et de l'écriture pour faire entendre leur *différence*. Ces textes peuvent nous montrer le chemin de ce que pourrait être une traduction ni orientalisante, ni francisante, mais qui cherche à faire entendre l'arabe dans le français. Une traduction *littérale* au sens noble du terme, puisque, note George Steiner, « le littéralisme n'est pas le mode facile et premier (...), mais le mode ultime » de la traduction. (Jacquemond, 1993, p. 38)

Et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il souligne que « Côté français, au contraire — et cela vaut pour toutes les langues « dominantes »—, la traduction a besoin, tout en évitant les ornières de la philologie et de l'orientalisation, de développer ce que Lawrence Venuti appelle des “*resistant translation strategies*” » (ibid., p. 41). Des stratégies susceptibles de contribuer, d'une part, à mettre en valeur le travail du traducteur et à « susciter un réexamen critique de son rôle politico-culturel et du statut inférieur qui est à l'heure actuelle le sien aux niveaux juridique, éditorial et universitaire; et, d'autre part, à préserver la différence du texte étranger ». Il appelle ainsi à produire « des traductions étranges et dérangeantes, qui marquent les limites des valeurs dominantes dans la

langue/culture traduisante et empêchent ces valeurs de reproduire la domination impérialiste d'un Autre culturel ». Jacquemond affirme dans ce cadre en guise de conclusion que la situation inégalitaire actuelle « appelle deux éthiques, deux déontologies de la traduction, mais au service d'un objectif unique, celui de toute traduction: contribuer à une perception moins aliénante (pour lui et pour soi) de l'étranger » (ibid., p. 42).

Nous croyons que Fourcade a réussi à produire un texte agréable en français qui se démarque des valeurs orientalisantes qui prévalaient auparavant. Il serait le modèle-même du traducteur français moderne dont Jacquemond a écrit:

Au niveau de la poétique de ces traductions maintenant, il me semble qu'il y a une tendance assez générale, en France et ailleurs, à vouloir se dégager des tics et du jargon de la traduction orientalisante, tendance encouragée par le renouvellement des traducteurs et la diversification des éditeurs. La traduction de l'arabe moderne tendrait donc à perdre son statut exceptionnel, à se banaliser (ce qui ne va pas parfois sans une certaine médiocrité...). (Ibid., p. 38)

Nous ne pensons toutefois pas que « médiocrité » soit un terme qui décrirait la traduction française de *Zayni Barakat*, traduction qui est à l'origine du succès international de cet ouvrage et de son auteur. Nous croyons que la traduction française étant la première jamais réalisée de l'ouvrage d'al-Ghitani, elle est, selon la théorie bermanienne, « imparfaite et impure » ; c'est une « traduction-introduction » susceptible de faire l'objet d'une certaine amélioration avec les traductions suivantes, comme celle d'Abdel Wahab.

Par ailleurs, en ce qui concerne la traduction anglaise, elle représente, à notre avis, une grande amélioration en comparaison avec « la traduction-introduction » de Fourcade, sans toutefois être tout à fait parfaite. Le traducteur anglais a surtout insisté sur la « correspondance » et on peut confirmer qu'il a, de façon générale, réussi à parvenir à un certain équilibre entre la correspondance du sens et la poéticité de la traduction. Nous pensons qu'il répond à l'exigence de « faire œuvre-en-correspondance ». Il a sans doute été

avantagé par le fait qu'il était égyptien et qu'il possédait bien la langue de départ, d'autant plus que l'auteur Gamal al-Ghitani a employé souvent des expressions puisées dans le registre familial égyptien.

Une évaluation des deux traductions fondée sur les critères d'ordre éthique et poétique que préconise Berman nous permet donc de confirmer que les deux traducteurs ont fait œuvre ; leurs ouvrages sont agréables à lire et ont été bien reçus par la critique. Cependant, 27 ans après la parution de la première traduction de *Zayni Barakat*, il serait peut-être temps de voir paraître d'autres versions françaises et anglaises de ce livre dont le thème demeure toujours d'actualité.

Annexe⁴

I-Voyageur vénitien:

1-Arabe (p. 5)	Français (p. 8)	Anglais (p. 2)
<p>[...] بل إنني أصغيت مرتين إلى متولي حسبة القاهرة، الزيني بركات بن موسى، إنه صاحب مناصب عديدة أيضا، ومسئول عن حفظ الأمن والنظام، لو رأيته فسيتذكرني، أعرف أنه لا ينسى وجها عابرا رآه مرة واحدة، حتى لو مضى على رؤيته لصاحبه عشرة أعوام (...)</p>	<p>[...] invoquer le privilege d'avoir été reçu par le Zayni Barakat X lui-même, Grand Censeur de la ville du Caire. Celui-ci, entre autres charges, est garant de l'ordre et de la sécurité des lieux. Il me reconnaîtrait, j'en suis certain : je sais que, <u>longtemps après</u>, il n'oublie jamais un visage même s'il ne l'a entrevu qu'un instant.</p>	<p>[...] I have even had audience, twice, with the <i>Muhtasib</i> of Cairo, Zayni Barakat ibn Musa, who holds several other offices and is responsible for preserving law and order. If he saw me, he would remember me. I know that he doesn't forget a face that he has seen casually but once, even ten years later.</p>
2-Arabe (p. 6)	Français (p. 10)	Anglais (p. 3)
<p>الزيني يراه أهل القاهرة يوميا، ولو مرة واحدة، تدق الطبلخاناه أمامه، يمشي الساعة في ركابه، الزيني دائم التفطيش على أسعار البضائع، يتعقب أوكار الفساد، مشي الناس في الطرقات، له قواعد لا بد من مراعاتها، الالتزام بها، أحيانا يمنع النساء من ارتداء أزياء معينة، ربما منعهن من الخروج إلى الطرقات لتزايد عبث المماليك في بعض الفترات، آخر زيارتي لمصر رأيت</p>	<p><u>Pourtant</u>, au Caire, on le voit au moins une fois par jour, et il ne passe pas inaperçu, avec ses timbaliers l'annonçant à grands roulements de tambours, ses valets d'escorte qui tiennent sa monture. <u>Cet homme est toujours pris par quelque affaire</u> : contrôler les prix, dépister les malfaiteurs. Même la circulation des passants est soumise à des règles qu'il s'emploie à faire respecter. Il lui arrive d'interdire aux femmes de porter certains vêtements, ou</p>	<p>Zayni is usually seen by the people of Cairo at least once every day. The <i>tablakhanah</i> would march, playing in front of him, and his retinue of aids would follow. Zayni constantly checked the prices of commodities and went after the wrongdoers. He set down enforced strict rules for walking in the street. Sometimes he prohibited women from wearing certain styles of dress or forbade them to go out in the street altogether if the Mamluks were more mischievous than</p>

⁴ Dans les extraits qui suivent, les ajouts et les modifications figurent respectivement en caractères gras et soulignés, et les omissions sont remplacées par des « X ».

<p>الزيني بركات قويا عفيا، لا أدري كيف صارت به الحال؟</p>	<p>de sortir sur la voie publique, lorsque les mamelouks sont particulièrement turbulents. Lors de mon dernier séjour en Egypte, j'avais pu constater qu'il était en parfaite santé. En est-il toujours de même ?</p>	<p>usual. Last time I visited Egypt, I saw Zayni X strong and healthy. I don't know what has become of him.</p>
<p>3-Arabe (p. 7)</p>	<p>Français (p. 10)</p>	<p>Anglais (p. 4)</p>
<p>رأيت الزيني بركات ينزل بنفسه، يناقش باعة الحلوى، والأجبان، والبيض، يقف وقتا طويلا مع الفلاحات بائعات الدجاج والأوز والأرانب والبط، يسعر الأصناف بنفسه، يجرس المخالفين في المدينة، أعرف رضاء الناس عنه، حبهم له، أذكر ما كتبته عنه بعد لقائي الأول به، رأيت رجالا كثيرين، بربرا وهنودا وإيطاليين وحكاما من بلاد الغال والحبشة وأقصى شمال الدنيا، لكنني لم أر مثل بريق عينيه، لمعانها، خلال الحديث تضيقان، حدقتي قط في سواد ليلي، عيناه خلقتا لتتفذا في ضباب البلاد الشمالية، في ظلامها، عبر صمتها المطبق، لا يرى الوجه والملامح، إنما ينفذ إلى قاع الجمجمة، إلى ضلوع الصدر، يكشف المخبأ من الآمال، حقيقة المشاعر، في ملامحه نكاء براق، إغماضة عينيه فيها رقة</p>	<p>Je <u>le</u> revois encore descendre de cheval pour <u>se mêler</u> aux petits marchants de confiserie, de fromages ou d'œufs, <u>discuter</u> longuement avec les paysannes qui viennent vendre poules, oies, lapins et canards. Il fixe lui-même les prix des marchandises et les contrevenants sont exposés à l'opprobre de toute la ville... Je sais que le peuple est content de son ministère et qu'il <u>le tient en affection</u>. <u>Les quelques lignes qu'il m'avait inspirées</u> lors de notre première rencontre sont <u>restées gravées dans ma mémoire</u> :</p> <p><i>J'ai eu la chance de rencontrer de nombreux individus dans ma vie, Berbères, Indiens, Italiens, chefs francs, Abyssins, gens de l'Extrême Septentrion... Mais jamais je n'ai vu chez d'autres cette lueur du regard, ces yeux de félin dont les pupilles rétrécissent au</i></p>	<p>I have seen Zayni X go down to the markets himself arguing with the vendors of pastries, cheese and eggs, standing <u>along</u> with the peasant women who sold chicken, geese, rabbits and ducks. He set the prices himself and had the violators publicly exposed and disgraced X. I know that the people are pleased with him, that they love him. I remember what I wrote about him after I had met him for the first time.</p> <p>I have seen many men: Berbers, Indians, Italians, princes from Gaul, Abyssinia and the northernmost parts of the world. But I haven't seen anything like his gleaming eyes, which narrow as he speaks as if they were the eyes of a cat in the dark. His eyes were made to pierce the dark fog of the countries of the North, to penetrate their</p>

<p>وطيبة تدني الروح منه، في نفس الوقت تبعث الرهبة،</p>	<p><i>fur et à mesure qu'il parle, des yeux faits pour transpercer les brouillards des pays de Septentrion où règnent les ténèbres et un silence étouffants. Son regard ne s'attarde pas aux apparences, mais vous perce au plus profond de votre être, traquant vos pensées les plus intimes. Un visage qui respire une intelligence foudroyante, et ce clignement des paupières X qui vous séduit et vous glace à la fois...</i></p>	<p>total silence. He doesn't see one's face <u>or</u> features; rather he penetrates to the very bottom of the skull, to the ribs of the chest, uncovering one's hidden hopes and true feelings. His features radiate with a brilliant intelligence, while a momentary closing of his eyes shows a kindness, a tenderness that makes one want to be close to him even while one is still in awe of him.</p>
<p>4-Arabe (p. 8)</p>	<p>Français (p. 13)</p>	<p>Anglais (p. 6)</p>
<p>اختلف الناس حول تصرف الزيني بركات، أكد جمع منهم صحة ما قام به، خاصة أن البنت أرسلت تستغيث به لاقترابها من الهلاك. ورأى فريق آخر، أنه تدخل في أخص أمور الناس، وأن أحدا من الخلق لا يأمن على بيته وعياله بعد الآن، خاصة بعد تردد إشاعة كبيرة تنفي استغاثة البنت بالزيني بركات، إنما استطاع الزيني معرفة الأمر بفضل طرق عجيبة تمكنه من الاطلاع على أنق ما يجري في البيوت والزوايا،</p>	<p>Les avis étaient partagés sur la conduite du Zayni X. Certains soutenaient qu'il avait fait ce qu'il fallait – la petite était réduite à la dernière extrémité lorsqu'elle l'avait appelé à son secours. D'autres pensaient que le <u>Zayni s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas</u>, et <u>s'inquiétaient</u> de ce que, <u>désormais, aucun foyer ne serait à l'abri de telles incursions</u>. Le bruit courait – <u>ce n'était pas sans importance</u> – qu'il était faux que la jeune fille eût fait appel au Zayni X. C'est <u>lui</u> qui avait eu vent de l'affaire. Il disposait de moyens stupéfiants pour s'informer des détails les plus intimes <u>de la vie des gens</u>.</p>	<p>People differed over Zayni Barakat's <u>disposition of the matter</u>. Many thought he did the right thing, especially since the girl had appealed to him for help when she was close to dying. Another group was of the opinion that he had invaded people's innermost privacy and that no one was safe in his house and with his family anymore, especially after a stronger rumour had started, denying that the girl had ever appealed to Zayni Barakat for help. According to this rumour, Zayni was able to learn of the matter thanks to amazing methods, which enabled him to detect the most intimate goings-on inside houses <u>and behind</u></p>

		<u>walls.</u>
5-Arabe (p. 8)	Français (p. 13)	Anglais (p. 6)
<p>وبقي شعور خفي بالرهبة في أعماق الناس، تعجبوا لمهارة المحتسب، قدرته على النفاذ إلى أدق الأمور التي تخص البيوت، وهذا ما لم يتفق لغيره قط، قيل بوجود فرقة خاصة من أشداء البصاين تتبعه شخصيا، لا يعرف من رجالها مخلوق، أين يعيشون، كيف يعملون،</p>	<p>Bref, cet incident avait semé <u>le trouble et l'effroi</u> dans les cœurs. Tout le monde avait été stupéfait de l'habileté du Grand Censeur. <u>Comment cet homme parvenait-il à percer les secrets ?</u> Il était le premier à réussir un tel <u>prodige</u>. Le bruit courait qu'il disposait d'un corps d'espions redoutables, n'obéissant qu'à lui, <u>dont on ne savait rien</u> X.</p>	<p>People were left with a deep-seated feeling of <u>fear</u>. They marveled at the skill of the <i>Muhtasib</i> and his unique ability to learn the most intimate, the most private particulars of what went on behind closed doors. X It was said that there was a special team of veteran <i>bassassin</i> who answered directly to him. None of those men was known to anyone and nobody knew where they lived or how they went about their business.</p>
6-Arabe (p. 9)	Français (p. 14)	Anglais (p. 7)
<p>أعود إلى الرجال في دكان الشاي، تساءلوا فعلا عن السر في اختفاء الزيني؟؟ تعجب كل منهم كيف فاته الأمر، اختفاء الزيني حدث غير عادي، إنها الأيام المضطربة التي ينسى فيها الإنسان نفسه،</p>	<p>Mais je reviens à cette maison de thé, <u>et à ces gens que nous avons laissés à leur inquiétude quant au sort</u> du Zayni. Chacun s'étonnait de n'avoir point relevé <u>l'incident</u>. Pourtant, que le Zayni disparaisse, voilà qui sortait de l'ordinaire.</p> <p>La confusion générale nous fait perdre la tête.</p>	<p>Back to the men in the <u>coffee-house</u>. They asked the reason for the Zayni's disappearance. Each of them wondered how he had failed to notice it. Zayni's disappearance was an extraordinary event. It must be due to the turbulent times in which a person was likely to forget even his own affairs.</p>
7-Arabe (p. 9)	Français (p. 15)	Anglais (p. 7)
<p>رأيت الزيني بعيني عقلي، يجلس في مكان خفي، تنبئه الأيام بأحداث جسام، نواب يدخلون ويخرجون، يرسلهم إلى شتى البلاد، والمعاقل</p>	<p>J'imaginai le Zayni <u>tapi au fond de sa cachette, prêt à affronter</u> les événements les plus graves, ses lieutenants n'arrétant pas d'aller et venir.</p>	<p>In my mind's eye, I saw Zayni sitting in a secret place, <u>inspired by the momentous events of the day</u>, with deputies coming</p>

البعيدة للعربان في الصحراء..	Il les envoie partout, jusqu'aux repaires <u>inaccessibles</u> des Arabes du désert.	and others going, sent by him to the various <u>towns</u> and X strongholds of the Bedouins in the desert.
8-Arabe (p. 91)	Français (p. 188)	Anglais (p. 118)
أمر السلطان بتعيين الزيني بركات واليا للقاهرة إلى جانب منصبه، وقبل الزيني المنصب حرصا على راحة الخلق، ومن أراد الاعتراض على ولايته للقاهرة فعليه إبداء رأيه بعد صلاة الجمعة في أكبر مساجد العاصمة (الأزهر) [...]. سمعت اسم الزيني يتردد كثيرا يبدو أنه شخص خارق للعادة، وسأحرص تماما على لقائه [...]	[...] le sultan venait de nommer le Zayni Barakat <i>wély</i> de la ville du Caire, en plus de la charge de la hisbah qu'il détenait déjà. On disait que le Zayni avait accepté <u>pour le seul bien</u> du peuple. On faisait savoir que quiconque avait des objections contre <u>cette nomination</u> devait le faire savoir publiquement , et ce, après la prière du vendredi, qui aurait lieu dans la plus grande mosquée de la capitale, la mosquée d'el-Azhar. [...] J'entends souvent le nom du Zayni revenir sur les lèvres des gens, ici . Il semble que ce soit une personnalité extraordinaire. C'est pourquoi je vais tout faire pour le rencontrer.	[...] the Sultan had ordered that Zayni Barakat be nominated Governor of Cairo, in addition to his present post, and that Zayni had accepted the new position <u>out of a desire to serve</u> the people ; whoever had any objection to his assuming the post of Governor X should express his views after the Friday prayers in the biggest mosque in the capital (al-Azhar). [...] I heard the name of Zayni repeated many times. It seems he is an extraordinary person, and I will do my very best to meet him.
9-Arabe (p. 126)	Français (p. 264)	Anglais (p. 160)
[...] القاهرة التي يشرف على نظامها رجل قوي، متمسك بالدين وفروضة، له هيبة عظيمة عند الناس، وهو محور هذا الغليان، (لا) أقصد الزيني بركات. لم يعمر رجل مثله في وظيفته مع أن الأوضاع هنا	[...] cette ville du Grand Caire , commandée par un homme à la poigne de fer , <u>jaloux du respect de la Loi et respecté du peuple</u> , X [...]. L'homme à l'origine de cette agitation : Son Excellence le Zayni Barakat ibn Moussa .	[...] Cairo, which is kept in order by a strong man, <u>very religious and greatly respected by the people</u> , who is the object of this seething. I mean Zayni Barakat. No one has had more longevity in his post than him, even

<p>كثيرة النقلب، وهناك من يتولى منصبا في المساء ليخلع في الصباح.</p>	<p>X Ici, les retournements de situation sont fréquents et quiconque se voit confier un jour une charge X peut très bien en être destitué le lendemain.</p>	<p>though conditions here are very volatile; a man may assume a post in the evening and lose that very post the following morning.</p>
<p>10-Arabe (p. 132)</p>	<p>Français (p. 266)</p>	<p>Anglais (p. 167)</p>
<p>[...] يصفقون. يكبرون مهالين. يرددون في ايقاع منتظم "ابن موسى.. ابن موسى" [...] فجأة سمعت من يقول "ابن موسى لا يأتي مرتين في زمن واحد". رد آخر "لو جاءهم من يصلح أمرهم لا بد أن يخلقوا فيه العيوب"، العجيب أنني سمعت بالأمس رجلا عجوزا يقول عند دكان عطور قديم في الحمزاوي "ظهور ابن موسى علامة من علامات خراب الدنيا.. أنا أعرف عنه ما يقشع الأبدان" لكن الحضور نظروا إليه، سكتوا لحظة. تسابقوا في الثناء على ابن موسى كأنهم يدفعون عن أرواحهم أذى مكتوما. ينفون استماعهم إلى العجوز. أي أمر محير هذا. لم أر مثله في أي البلاد. الناس تحب شخصا بعينه، كل إنسان يحمي سيرته، يثني عليه، في الوقت نفسه يسري شيء خفي. شعور لا يبين في الأرواح والجماد رهبة خفية من الزيني، لا تبدو على</p>	<p>[...] Ils frappent dans leurs mains, hurlant : « <i>Allah ou Akbar, Allah ou Akbar</i> », ce qui veut dire « il n’y a pas d’être plus grand que Dieu », et : « <i>Lâ ilâha illa llâh</i> » (« il n’y a de Dieu qu’Allâh »). Puis ils scandent à intervalles réguliers les mots suivants : « Ibn Moussa... Ibn Moussa... » [...].</p> <p>« Des hommes comme ibn Moussa, il n’en vient qu’un par siècle... », dit-on dans la foule. Et quelqu’un ajoute : « Chaque fois qu’il y en a un qui vient pour mettre un peu d’ordre, on trouve à y redire... »</p> <p>Mais la chose la plus étrange qu’il m’ait été donné d’entendre X, ce fut par la bouche d’un vieillard. Cela se passait dans la vieille boutique d’un droguiste, dans le quartier de Hamzaoui : « X Cet ibn Moussa est un signe annonciateur de la fin du monde... disait-il. Je sais sur son compte des choses</p>	<p>[...] They were <u>cheering and shouting rhythmically</u>, ‘Ibn Musa! Ibn Musa!’ [...] I hear someone saying, ‘Ibn Musa doesn’t come twice in the same era.’ Another said, ‘If someone came to do good by them, they must find fault with him.’ Strangely enough, yesterday I heard an old man at an X apothecary’s shop in Hamzawi saying, ‘The fact that ibn Musa has appeared is a sign of the imminent destruction of the world... I know things about him that would make your hair stand on end!’ But those present looked at him, fell silent for a moment, then tried to outdo each other in praising ibn Musa, as if fending off some hidden evil, as if negating having listened to the old man.</p> <p>X I haven’t seen anything like it in any country. The people love a specific person, everybody says good things about him, praises him, but at the same time there is a secret</p>

<p>وجه بشر إنما ترى بعين خفية. هذا أمر حيرني فعلا وأربكني.</p>	<p>qui feraient frémir.» Les gens le regardèrent. Pendant un moment, ils <u>ne purent rien dire</u>, puis brusquement, ce fut un assaut de louanges à la gloire du Zayni. A croire qu'ils cherchaient à conjurer quelque obscure menace, <u>ou qu'ils espéraient ainsi effacer jusqu'au souvenir des paroles insoutenables</u> du vieillard.</p> <p>Cet <u>incident</u> me laissa perplexe : une véritable énigme. Je n'ai rien vu de pareil dans un autre pays : voilà <u>un personnage qui jouit de l'affection de tous, dont le nom est sur toutes les lèvres</u>, et, au moment même où on <u>l'encense</u>, un sentiment obscur et insidieux est partout présent. On sent que cet homme inspire une <u>peur</u> diffuse. Pourtant rien n'est visible sur les visages. Quelque chose que seuls des yeux invisibles peuvent déceler. Voilà qui me troubla fort et me laissa désemparé.</p>	<p>undercurrent, an imperceptible feeling permeating people and even inanimate objects, a fear of Zayni, which does not show on anyone's face but which can be <u>felt</u>. This has really puzzled and confused me.</p>
<p>11-Arabe (p. 132)</p>	<p>Français (p. 267)</p>	<p>Anglais (p. 168)</p>

<p>[...] طلع ابن موسى إلى السلطان وشفع في الناس [...] واستجاب السلطان لرجاء الزيني [...] أخبرني خادمي باستمرار الدعاء ثلاثة أيام فوق منابر الجوامع للزيني بركات، ولم يحدث هذا لأي إنسان من قبله، حتى أمر ابن موسى بمنع هذا. أخبرني خادمي بذبح ثلاثة شبان في هذه الفترة بسبب ذمهم ابن موسى، ذبحهم العامة بأيديهم عندما قال الشبان ما يفعله الزيني مشكوك فيه، هو الذي أثار المماليك، حتى يطلع إلى السلطان ويشفع في الخلق، وعندما يمنع السلطان مماليكه، ينادي ابن موسى بالكف عن الدعاء له.</p>	<p>[...] ibn Moussa était allé trouver le sultan pour intervenir en faveur de la population. [...] Le sultan avait répondu favorablement à la demande du Zayni [...] j'ai appris, toujours par mon serviteur, que, trois jours durant, les mosquées avaient retenti sans interruption des actions grâce en faveur du Zayni X. Jamais personne n'avait été l'objet de telle manifestation, que, d'ailleurs, ibn Moussa lui-même finit pas interdire. Je tiens de mon serviteur qu'à la même époque, trois jeunes gens coupables d'avoir tenu des propos critiques envers d'ibn Moussa <u>péirent assassinés</u>. La foule leur trancha la gorge parce qu'ils avaient osé dire que les agissements du Zayni étaient douteux et affirmaient qu'il avait lui-même poussé les mamelouks à agir de la sorte, créant ainsi un prétexte pour intercéder auprès du sultan et se faire passer pour le Sauveur. Ils auraient dit aussi qu'après les mesures prises contre les mamelouks, le Zayni avait beau jeu d'appeler les gens à cesser les actions de grâce en sa faveur.</p>	<p>[...] ibn Musa went up to the Sultan and interceded for the people [...] The Sultan responded favourably to Zayni's plea [...] my servant told me that prayers for Zayni Barakat on the pulpits of the mosques continued for three days – and that was unprecedented – until ibn Musa ordered them to stop doing that. My servant told me that three young men were slain at that time because of disparaging remarks they made about ibn Musa. The populace slew them when they said that what Zayni did was suspect and that it was he who instigated the Mamluks so that he could go up to the Sultan and intercede for the people, whereupon the Sultan would curb his Mamluks and ibn Musa would call for prayers to stop.</p>
<p>12-Arabe (p. 133)</p>	<p>Français (p. 268)</p>	<p>Anglais (p. 168)</p>
<p>لو فرض وأمسكوني فسأطلب عون</p>	<p>A supposer qu'on m'arrêtât, je demanderai la <u>protection</u></p>	<p>What if they caught me ? I would ask Zayni for help.</p>

<p>الزيني. [...] لو سألني عما أفعله في المسجد سأخبره بطوافي، برغبتني في رؤية الدنيا. ابن موسى سيفهمني. لا بد من لقائي به هذه المرة. لم أراه إلا في موكبه يوم مشيه في موكب اعدام سلفه بأغرب طريقة قتل رأيتها. الرقص حتى الموت.</p>	<p>du Zayni. [...] S'il me demandait ce que je faisais là, je lui dirais que j'étais <u>de passage</u>, et que <u>je ne voyage que pour voir du pays</u>. Ibn Moussa me comprendrait certainement. Cette fois-ci, il faut absolument que je le rencontre. En fait, je ne l'ai vu qu'une seule fois, entouré de sa suite. Il faisait partie de ce cortège qui accompagnait son prédécesseur, le jour où celui-ci fut mis à mort de la façon étrange dont j'ai déjà parlé (le malheureux avait été forcé de danser jusqu'à ce que mort s'ensuive).</p>	<p>[...] If he asked me what I was doing in the mosque, I'd tell him about my travels, my desire to see the world. Ibn Musa would understand me. I must meet him this time. I saw him only in procession the day his predecessor was executed in the strangest manner of killing I've ever seen: dancing until death.</p>
<p>13-Arabe (p. 133)</p>	<p>Français (p. 269)</p>	<p>Anglais (p. 169)</p>

<p>تعلقت العيون بالمنبر الخشبي. وفوق السلالم الخشبية طلع حاكم القاهرة، محتسب الديار المصرية، الزيني بركات بن موسى، أصغيت مرهفا، حديثه عامي اللهجة، وهذا يخالف الأصول على حد علمي. [...] بدأ لنا ثم علا، سمعت مجيء الزيني إلى وظيفته، حرصه على إقامة العدل، وإقامة العدل في العالم أمر محبوب للبعض، مكروه لآخرين. كانت الفرصة مفتوحة أمامه. ينهب الأموال ويكسب اليواقيت، اللؤلؤ والمرجان. كما فعل الأولون. وكما يفعل الآخرون. لكنه أبى خوفا منه وحده (يقصد الله). وها هو ذا لا يمتلك أكثر مما يقيم أوده.</p>	<p>Tous les yeux étaient rivés au <i>minbar</i> de bois (C'est le nom que donnent les mahométans à la chaire du prédicateur), dont <u>le maître de cette ville du Grand Caire</u> gravissait les marches. Le Zayni Barakat X, Grand Censeur de <u>tout le pays</u>, était là, devant moi. Je tendis l'oreille : il parlait en langage vulgaire, ce qui, autant que je sache, est contraire aux usages. [...] Il commença doucement, puis sa voix enfla. Je l'entendis parler de son accession à la charge de Grand Censeur, de son désir d'œuvrer pour la justice, <u>rôle</u> que certains ont en estime et d'autres en horreur : Enfin, l'occasion lui avait été offerte de faire comme <u>ses prédécesseurs</u>, de <u>mettre la population en coupe réglée</u>, d'amasser argent, pierres précieuses, perles, <u>comme les autres</u>. Mais il s'y était refusé et cela par crainte du <u>Très-Haut</u>, de <u>l'Unique</u> (il voulait dire Dieu).</p> <p>En fin de compte, il possédait à peine de quoi subvenir à ses besoins.</p>	<p>The eyes were fixed on the wooden pulpit and the wooden ladder, which the Governor of Cairo and the Markets Inspector of the land of Egypt, Zayni Barakat ibn Musa, was climbing. I listened carefully: he was using the colloquial dialect, which, to my knowledge, was a departure from the usual practice. [...]</p> <p><u>Ibn Musa</u> began speaking softly, then got louder. I heard about Zayni's assuming his post, making sure that justice was served and how establishing justice in this world was a matter that some people liked and others hated. He had the chance to loot money and hoard rubies and pearls, as predecessors had done and as successors would do. But he refrained out of fear of Him alone (meaning God). And here he was today, barely subsisting.</p>
<p>14-Arabe (p. 134)</p>	<p>Français (p. 271)</p>	<p>Anglais (p. 170)</p>
<p>عندما انعقد مجلس السمر الليلي تأسف الأمير مامي الطبردار (أي حامل الطبر والفأس) وقال، حتى</p>	<p>[...] lors de l'une de nos soirées, j'ai entendu Mâmây, notre émir halberdier, tenir d'un air déconfit les propos</p>	<p>When we had our evening gathering, Emir Mamai Tabardar, the halberdier, apologized to me saying:</p>

<p>اليوم كنت اظن ابن موسى واحدا من الأثرياء والمال عنده كاللؤلؤ يديره كيفما شاء لكنه جاءني وكان مضطربا زائغ العينين. طلب مني قرضا قيمته.. تساءل السلطان عن قيمته. تأسف السلطان ثانية وقال خمسة دنانير.. أي والله خمسة دنانير. قال السلطان، هل تظن شخصا يرسل في طلب قرض كهذا تستطيع إخراج آلاف الدنانير منه؟</p>	<p>suivants : «Jusqu'à présent, je tenais ibn Moussa pour quelqu'un de très riche, je pensais qu'il avait de l'argent à ne savoir qu'en faire. Mais ne voilà-t-il pas qu'il vient me trouver, l'air inquiet, pour me demander que je lui prête de l'argent. Devinez combien il voulait m'emprunter ? Je vous le donne en mille : il était venu pour m'emprunter <i>cinq dinars</i>.» On m'a dit que le sultan lui-même s'était fait répéter le chiffre, que lui-même l'avait répété à son tour, n'en croyant pas ses oreilles. Voilà pourquoi Sa Majesté avait rétorqué à Abou I-Khair : «Alors, crois-tu que quelqu'un qui emprunte <i>cinq dinars</i> est susceptible d'en <u>cache</u> <u>soixante mille</u> dinars ?</p>	<p>‘‘Until today I had thought ibn Musa was a rich man: I thought he had so much money he didn't even have to reach for it. But he came to me, perplexed and with wandering eyes, and asked me for a loan of...’’ The Sultan asked how much the loan was. He apologized to the Sultan once more and said, ‘Five dinars. Yes, by God, five dinars!’ The Sultan said, ‘Do you think you can extract thousands of dinars from a man who seeks to borrow such a sum of money?’</p>
<p>15-Arabe (p. 135)</p>	<p>Français (p. 273)</p>	<p>Anglais (p. 172)</p>
<p>وفي لحظة بعينها، قبل تهليل الناس، انطلقت صيحة من أقصى المسجد. انطلقت في هفوة صمت، تخللت حديث الزيني.. "كذاب.." هنا لم يصدق ابن موسى، صوت نشاز، لم أخف تعجبي، الحق أنني لم أر مثل الرجل طوال سني عمري</p>	<p>A ce moment même, juste avant que les gens ne se mettent à répéter les formules d'usage, s'éleva une <u>voix</u> du fin fond de la mosquée, dans un de ces intervalles de silence complet qui ponctuaient le discours du Zayni. « Menteur », entendit-on. C'était une voix tranchante. Je crois qu'ibn <u>Moussa n'en crut pas ses</u></p>	<p>At a specific moment, before the people cheered, a shout rang out from the far end of the mosque during a silent lull in the middle of Zayni's speech. ‘Liar!’ Ibn Musa was incredulous. A dissonant voice? I didn't hide my amazement. The truth of the matter is that I haven't seen a</p>

<p>التي قضيتها راحلا عبر البلاد، تزايد إعجابي بابن موسى، عندما عاد إلى إطرافته، لا يتكلم إلا إذا ساد الهدوء، لمحت ضيقاً خفياً حل به، طبعاً لا بد أن يضيق بهذه الصفاقة، ربما وصل أعداؤه ليفسدوا عليه حديثه إلى الناس، [...]</p>	<p><u>oreilles</u>. Je ne cachai pas mon étonnement ni mon admiration pour cet homme : en vérité, pendant toutes ces années passées à parcourir le monde, il ne m'avait jamais été donné de voir un homme de cette trempe. Mon admiration ne fit que croître, lorsque je <u>le</u> vis baisser la tête X : il ne parlait pas avant que le silence le plus complet se fit. Je remarquai néanmoins qu'il était légèrement troublé. <u>On l'aurait été à moins ; quel</u> <u>camouflet !</u> Peut-être ses ennemis étaient-ils <u>parvenus</u> <u>à leurs fins</u> et avaient-ils réussi à saboter son <u>prône</u> ?</p>	<p>man like this one in all the years I have spent travelling in different countries. My admiration of ibn Musa increased when once again he bowed his head. He did not talk until silence <u>returned</u>. I noticed that he was slightly irritated X at this impudence. Perhaps his enemies had come to spoil his address to the people.</p>
<p>16-Arabe (p. 136)</p>	<p>Français (p. 274)</p>	<p>Anglais (p. 172)</p>
<p>ابن موسى لن يبتغي، لن يتراجع عما يراه عدلاً، السلطان معه. وقلوب الناس تحميه، فليأت أعداؤه بما يشاءون. كل ما يرجوه أن يمضي إليه صاحب المظلمة وإذا ثبت أنه ظلم مخلوق، فسيقبل أي قصاص يقع عليه كأبي مخلوق.</p>	<p>Quant à ibn Moussa, il resterait inflexible. Il ne reviendrait pas sur ce qui lui semblait juste. Le sultan était de son côté, et <u>il pouvait</u> <u>aussi compter sur l'affection</u> <u>du peuple</u>. Ses ennemis pouvaient <u>venir</u>. Tout ce qu'il souhaitait, c'est que <u>quiconque avait été maltraité,</u> <u>ou demandait justice,</u> s'adressât à lui, et s'il s'avérait qu'il avait été injuste envers qui que ce soit, il était <u>prêt à payer</u> pour cela comme un <u>simple mortel</u>.</p>	<p>Ibn Musa was not going to turn back; he was not going to back away from what he believed to be justice. The Sultan was on his side; the people's hearts protected him! Let his enemies do their worst. All he hoped was for the person with the complaint to come to him. If it turned out that he had done anyone an injustice, he would accept retribution like everybody else.</p>
<p>17-Arabe (p. 146)</p>	<p>Français (p. 294)</p>	<p>Anglais (p. 186)</p>

<p>[...] والقاضي الزيني بركات بن موسى ناظرا كعادته للحسبة الشريفة، وواليا للقاهرة ومتحدثا عن جميع أنحاء مصر، وأضيفت إلى مناصبه الجليلة استدارية الذخيرة.</p>	<p>Le X Zayni Barakat X fut confirmé dans ses fonctions de Grand Censeur, de gouverneur de la ville du Caire et de fermier général des Impôts de toutes les provinces d’Egypte. A ces nobles fonctions, fut ajoutée l’administration des fonds de réserve. »</p>	<p>[...] and Judge Zayni Barakat ibn Musa in his usual posts as <i>Muhtasib</i>, Governor of Cairo and Tax Collector for all Egypt. To his posts was added that of Overseer of the Sultan’s Treasures.</p>
<p>18-Arabe (p. 190)</p>	<p>Français (p. 367)</p>	<p>Anglais (p. 240)</p>
<p>سمعت ظهور الرجل الذي تحدثت عنه كثيرا في رحلتي الثانية، الزيني بركات، قال بعض المشايخ إنه يحاول لم الشبان لمجاهدة ابن عثمان لكن أحدهم أبدى شكاً في مقصد الزيني؛ خاصة بعد طلوعه إلى القلعة مرات عديدة وجلوسه مع خاير بك أوقاتاً طويلة، وعلمت أن خاير بك (سبق أن تحدثت عنه) أبدى رضاه على الزيني، فعندما دخل الغزاة مصر؛ كان الزيني في بيته مغضوباً عليه من طومانباي السلطان السابق، وكان مجرداً من كل وظائفه، ينوب عنه في أهمها أحد نوابه السابقين [...]</p>	<p>J’ai appris que l’homme dont il a été maintes fois question dans la relation de mon second voyage, le Zayni Barakat, avait refait son apparition. Certains cheikhs disent qu’il s’efforce de rassembler la jeunesse derrière lui pour combattre l’Ottoman. L’un d’eux, cependant, semble mettre en doute l’honnêteté des desseins du Zayni, du fait que celui-ci a été vu fréquemment à la Citadelle et qu’il a eu des entretiens prolongés avec Khaïrbek, <u>dont il a déjà été question</u>, et dont la bienveillance, d’après ce qu’on m’a rapporté, semble lui être acquise. Or, à l’arrivée des <u>Ottomans</u> au Caire, le Zayni était X en disgrâce. <u>Toman Bey, alors sultan, irrité contre lui, l’avait démis</u> de toutes ses fonctions et avait confié les plus importantes à un homme qui était son lieutenant</p>	<p>I heard that the man about whom I talked so much during my second trip, Zayni Barakat, had appeared. Some Shaykhs said that he was trying to recruit young men to fight against the Ottomans, but one of them raised questions about Zayni’s intentions, especially since he had gone up to the Citadel several times and met with Khayrbak for a long time. I learned that Khayrbek (I mentioned him earlier) had indicated that he was pleased with Zayni, for when the invaders came into Egypt, Zayni was sitting at home in disfavour with the former Sultan Tuman Bey, stripped of all his posts. One of his former deputies [...] had replaced him in his most important post.</p>

	auparavant [...].	
19-Arabe (p. 191)	Français (p. 368)	Anglais (p. 241)
<p>يأمر خاير بك بتعيين الزيني بركات بن موسى محتسبا للقاهرة، وكل من لديه شكوى أو مظلمة عليه بالتوجه إليه، ثم يتوقف المنادي لحظة ويتلو أمرا من الزيني نفسه، أصغيت؛ ينادي موضحا العملة العثمانية الجديدة حلت محل العملة المملوكية القديمة [...]</p>	<p>« Sur la décision de son Altesse Khaïrbek, Le Zayni Barakat ibn Moussa est désigné pour occuper la charge De Grand Censeur de la ville du Caire. Enjoint est fait à tous les plaignants De le saisir Des doléances ou requêtes. » Après une pause, le crieur public se met à proclamer une ordonnance émanant du Zayni en personne. Je tendis l'oreille : il s'agissait d'un texte réglementant l'emploi de la monnaie ottomane qui devait remplacer l'ancienne monnaie mamelouk.</p>	<p>(The Herald announced that) Khayrbak ordered that Zayni Barakat ibn Musa be appointed <i>Muhtasib</i> of Cairo, that whoever had a complaint X should go to him. The herald then paused and proclaimed an order from Zayni himself. I listened; he was explaining the new Ottoman currency that had replaced the old Mamluk currency.</p>

II-Le Sultan (commandement du Sultan)

20-Arabe (p. 19)	Français (p. 37)	Anglais (p. 23)
<p>يتولى بركات بن موسى، حسبة القاهرة، لما تبين لنا بعد ما قدمناه، ما فيه من فضل وعفة، وأمانة وعلو همة، وقوة وصرامة، ووفور هيبة، وعدم محاباة أهل الدنيا وأرباب</p>	<p>[...] le dénommé Barakat ibn Moussa est investi de la charge de la Censure de notre ville du Caire. Pour ce que nous avons cru reconnaître en lui, conformément à ce que nous avons établi ci-devant, de</p>	<p>[...] Barakat ibn Musa shall assume the Markets Inspectorship X in view of what we have determined, by means of the process mentioned above, of his virtue and integrity, his honesty and righteousness,</p>

<p>الجاه، ومراعاة الدين، كما أنه لا يفرق في الحق بين الرفيع والحقير، لهذا أنعمنا عليه بلقب "الزيني" يقرن باسمه بقية عمره.</p>	<p>mérite, de bonne morale X de <u>sentiments élevés</u>, X qui en font à nos yeux un homme digne de notre confiance, ainsi que de force d'âme, d'intransigeance et d'autorité, <u>de désintéressement</u> et <u>d'indépendance vis-à-vis des biens et des puissants de ce monde</u>. Pour ses scrupules en matière de religion, et la perspicacité de son jugement, X pour tous ces motifs, nous lui octroyons le titre de Zayni, qui, dorénavant, et <u>pour les temps à venir</u>, restera attaché à son nom.</p>	<p>his strength and firmness, his revered respectability, his showing no favoritism to the high and the mighty, his piety; and of how, in matters of right and wrong, he makes <u>no distinction</u> between rich and poor. For these reasons we have conferred upon him the title 'al-Zayni', to be attached to his name henceforth and for the rest of his days.</p>
---	--	--

III-Zakariya bin Radi

21-Arabe (p. 25)	Français (p. 50)	Anglais (p. 33)
<p>[...] بركات، بن موسى، أعلى الصفحة، أقصى الركن الأيسر كلمة واحدة، حروف خمسة لا غير، المداد أسود، الخط رفيع.</p> <p>"بركات"</p> <p>[...] نفخ الهواء حوله، فقط أربعة سطور. أربعة سطور فقط، [...] ما لهذا الرجل لا يأتي من ناحيته إلا</p>	<p>[...] C'est ça : « Barakat », X en haut de la page, au fond du coin gauche, un seul mot, cinq caractères, rien d'autre, à l'encre noire. Une <u>jolie écriture, ma foi...</u></p> <p>« Ba-Ra-Kat. »</p> <p>[...] Bruyant soupir : « Quatre lignes, rien que quatre pauvres lignes ! [...] Qui est donc cet homme, de</p>	<p>[...] 'Barakat'. Yes ! Barakat ibn Musa. At the top of the page in the left corner is just one word, <u>seven</u> letters in all. The ink is black and the handwriting is fine.</p> <p>'Barakat'.</p> <p>[...] then he blows : only four lines ! <u>Four ?</u> [...] Why is it that nothing but</p>

<p>الحيرة؟؟ كل ما خطه شهاب الحلبي أربعة سطور. (بركات بن موسى، له مقدرة الاطلاع على النجوم، أمه اسمها عنقا).</p>	<p><i>si funeste augure ? » C'est donc là tout ce que <u>Shihâb l'Alépin</u> a pu écrire !</i> <i>Quatre pauvre lignes : <u>Le dénommé Barakat ibn Moussa a un don remarquable</u> pour l'observation des astres.</i> <i>Prénom de la mère : Anqâ.</i></p>	<p>bewilderment comes from the direction of this man ? All that <u>Shihab al-Halabi</u> has written is just four, short lines : 'Barakat ibn Musa : has ability to read the stars ; mother's name : Anqa.'</p>
<p>22-Arabe (p. 26)</p>	<p>Français (p. 51)</p>	<p>Anglais (p. 33)</p>
<p>أكثر من مصدر، أكثر من بصاص، كل بصاص يجهل الآخر نقلوا له أخبار سعي بركات بن موسى لحصوله على منصب الحسبة، ذهابه اليومي إلى الأمير قاني باي، طلوعه إليه، بقاءه عنده، حديثه إليه، ثم ثلاثة آلاف دينار كاملة سلمها إلى الأمير قاني باي ليلة الثامن والعشرين من رمضان المعظم بعد العشاء. ثلاثة آلاف دينار يشتري بها بركات منصب الحسبة.</p>	<p>Il a appris de plus d'une source, de multiples agents – lesquels au demeurant ne se connaissent pas entre eux – les efforts déployés par Barakat ibn Moussa pour obtenir la charge de la Censure. Tous lui ont signalé que, jour après jour, il s'était rendu chez l'émir Qani Bey ; il était resté avec lui, s'était entretenu avec lui, et pour finir, c'est bien trois mille dinars sonnants et trébuchants qu'il lui avait donnés la nuit du vingt-huitième jour du mois de <i>ramadan X</i>. Cela s'était passé après la prière du soir. Trois mille dinars. C'est avec cette somme que Barakat ibn Moussa avait bel et bien acheté sa charge X.</p>	<p>More than one source, more than one spy, each unaware of the others, conveyed to him the details of Barakat ibn Musa's efforts to obtain the post of <i>Muhtasib</i> : his going daily to Emir Qani Bey, staying with him, talking to him, and then the sum of three thousand dinars X, which he handed to Emir Qani Bey on the twenty-eighth of the holy month of Ramadan after the evening prayers. Three thousand dinars bought Barakat the post of <i>Muhtasib</i>.</p>
<p>23-Arabe (p. 27)</p>	<p>Français (p. 54)</p>	<p>Anglais (p. 35)</p>
<p>على مرأى من الأمراء، في حضور جمع عظيم، طلب الزيني بصوت</p>	<p>« Au su et au vu des émirs de la Cour, devant une assistance fort nombreuse,</p>	<p>In full view of the emirs and in the presence of a great crowd, Zayni Barakat</p>

<p>خدشه التأثر، أن يعفيه مولاه من وظيفة الحسبة، قال بصوت مرتجف "الحسبة يا مولاي ولاية يؤتمن صاحبها على أحوال العباد، وحاشا الله أن أجد في نفسي القدرة على هذا، أنا عبد فقير لا أطيق وصايتي على إنسان، أتمنى انقضاء عمري في أمن وسلام، بعيدا عن أمور الحكم والحكام، ما أريده رقدة آمنة، لا يقلقني فيها سب إنسان، أو سحق مظلوم غفلت عنه ولم أنصفه من ظالمه؟"</p>	<p>visiblement troublé par l'émotion, le Zayni Barakat a <u>imploré Sa Majesté</u> le sultan <u>de bien vouloir</u> le dispenser de la charge de Grand Censeur. D'une voix tremblante, il a déclaré : " <u>Cette charge, Majesté, est une lourde responsabilité</u> ; quiconque l'exerce s'engage à répondre des conditions de vie de <u>ses semblables</u> et jamais <u>la faible créature que je suis</u> ne trouvera la force nécessaire à une telle entreprise. Je ne suis qu'un pauvre mortel, je ne pourrai jamais jouer le rôle de tuteur pour qui que ce soit. Mon seul désir est de couler des jours paisibles pour le temps qui me reste à vivre, dans la tranquillité et dans la paix ; loin des intrigues du pouvoir et des gens qui l'exercent, je veux jouir d'un sommeil tranquille, ne pas être poursuivi par les injures de <u>mes semblables</u> ou simplement par la colère légitime d'une <u>pauvre victime</u> que j'aurais négligé de rétablir dans ses droits..." ».</p>	<p>requested, in a voice overcome with emotion, that his lord relieve him of the Markets inspectorship. He said in a trembling voice, « The Inspectorship, my lord, is a post the holder of which is entrusted with the <u>affairs</u> of the people. God forbid that I find it in me to be capable of handling that. I am a poor servant who cannot bear the thought of being in charge of a single human being. All I hope for is to pass my days in peace and quiet, away from matters of government and rulers. All I want is to sleep peacefully, undisturbed by anyone's curses or the resentment of a wronged person whom I have overlooked or whose right I failed to exact from his oppressor'.</p>
<p>24-Arabe (p. 39)</p>	<p>Français (p. 80) Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)</p>	<p>Anglais (p. 52)</p>

<p>"[...] الزيني رفع يده اليمنى، مفرودة الأصابع (يد عادية، أصابعه خمس)، وكان قوة سحرية تسيل منه، طاف الصمت مغلقا أفواه الناس، قيل فيما بعد أنه أوتي مقدرة على جعل الخلق يصمتون، ولو أراد أن يذرفوا الدموع لفعل [...]"</p>	<p>«[...] le Zayni leva la main, sa main droite, les doigts tendus = rien à signaler, une main normale, une main entière, qui n'a subi aucune mutilation =, et alors on aurait pu croire qu'une force magique émanait de lui : le silence se fit. Toutes les bouches se turent. Certains ont dit par la suite qu'il avait un don spécial pour imposer le silence. S'il avait voulu, il aurait pu leur tirer les larmes des yeux.</p>	<p>[...] Zayni raised his right arm, fingers outstretched (it was a normal, five-finger hand), and it was as if a magical force flowed from him and silence shut the people's mouths. It was said later on that he had the ability to make people fall silent and that if he wanted people to shed tears, he would make them do that.</p>
<p>25-Arabe (p. 40)</p>	<p>Français (p. 81) Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)</p>	<p>Anglais (p. 52)</p>
<p>"أولا" أنه لم يكن يقبل الحسبة قط، لولا اطلاعه الأمراء على ما ترتضيه روحه لراحة العباد، لولا الشيخ العارف بالأصول والفروع، الزاهد الناسك ولي الله أبو السعود، لما قبل أبدا...</p>	<p>[...] il n'aurait jamais accepté la charge de Grand Censeur s'il n'avait pu faire savoir aux émirs ce que sa <u>conscience lui dictait de faire pour le bien du peuple</u>. S'il avait fini par accepter, c'était aussi à cause du cheikh Abou Sooûd, saint homme dont la vie exemplaire, le désintéressement vis-à-vis des biens de ce monde et la connaissance parfaite des principes de la Loi et de sa pratique faisaient l'admiration de tous.</p>	<p>Firstly, he would never have accepted the inspectorship had he not informed the emirs of the conditions that his soul had laid down for the comfort of the people. Besides, had it not been for the Shaykh, learned in the foundations and the different branches of knowledge, the ascetic hermit, <u>the friend of God</u>, Shaykh Abu al-Su'ud, he would never have accepted.</p>
<p>26-Arabe (p. 40)</p>	<p>Français (p. 82)</p>	<p>Anglais (p. 53)</p>

	Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)	
<p>في كل حارة، ودرب وقرية، وبلدة وإقطاع، ستكون له عيون يرصدون ويتعسسون المظالم أينما تقع، يبلغونه بها"</p>	<p>[...] dans chaque quartier, chaque rue, chaque village, chaque ville et chaque <u>région</u>, des espions soumis à son propre contrôle seront chargés de découvrir les abus <u>et de débusquer leurs auteurs, lesquels seront immédiatement dénoncés.</u></p>	<p>[...] in every alley, street, village, town and fief, he will have agents monitoring, policing and staking out inequities wherever they occur ; and these agents will inform him.</p>
27-Arabe (p. 41)	Français (p. 83)	Anglais (p. 54)
	Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)	
<p>ظهرت امرأة سميحة متقدمة في العمر، ترتدي السواد، تنتشج بطرحة قديمة، شقت لنفسها طريقا حتى وقفت أمام بغلة الزيني، زعقت زعقة عظيمة، حتى حظيت بانتباه الخلق، طلع عليها طلوع لا يهتف إلا بكلمة واحدة... يا لئيم يابن اللئيمة.</p>	<p>[...] on vit apparaître une femme, d'une certaine corpulence, avancée en âge, habillée de noir, la tête couverte d'un voile <u>visiblement usé. Cette femme se fraya un chemin jusqu'au Zayni.</u> Elle s'arrêta devant sa <u>mule</u>, et poussa un X cri qui attira l'attention de la foule.</p> <p>« <u>Cette femme n'aurait prononcé que les quatre mots suivants :</u> "<u>Maudit ! Fils de maudit !</u>"</p>	<p>[...] a fat woman advanced in years, clad in black with an old shawl wrapped around her head, made her way with difficulty until she stopped in front of Zayni's mule. She let out a great scream, gaining everyone's attention, whereupon, as in a seizure, she kept repeating. 'You bastard son of a bitch !'</p>
28-Arabe (p. 66)	Français (p. 138)	Anglais (p. 87)
	Zakariya bin Radi (Rapport de Amr ibn el-Adawi)	
<p>كثر الدعاء بعد الندائين الأول</p>	<p>Après la diffusion du premier et du quatrième</p>	<p>[...] there were lots of prayers for Zayni Barakat</p>

<p>والرابع، للزيني بركات، وكثر الكلام الطيب من سائر الأفواه، خاصة النساء اللواتي رحن يهتفن ويهرجن ويصحن "أدام الله أيام الزيني"، وأجمعن على معرفة الزيني بما يقرص أبدان الناس وأرواحهم من مواجعهم لأنه ليس متعاليا ولا متغريا، إنما يعرف أحوال الخلق ويقشعر جسمه لذكر المظالم، يأنف التعذيب ويركع الصلوات في أوقاتها.</p>	<p>avis publiés <u>émanant du</u> Zayni Barakat, la foule n'en finissait pas d'appeler la bénédiction de Dieu sur celui-ci ; les commentaires les plus élogieux étaient sur toutes les lèvres ; les femmes, surtout, étaient enthousiastes. <u>En pleine effervescence</u>, « Longue vie au Zayni ! », « Longue vie au Zayni ! » les entendait-on scander ; elles se <u>plaisaient à répéter</u> que le Zayni connaissait bien les peines que les gens subissaient dans leur âme et dans leur corps : « Cet homme, disaient-elles, ne connaît ni morgue ni mépris envers le peuple, et c'est pourquoi il sait bien la vie misérable que nous menons ».</p> <p>Certaines prétendaient même qu'au récit des mauvais traitements subis par le peuple, le Zayni avait frémi ; j'ai entendu dire aussi qu'il réprouvait totalement la torture, et qu'aux moments où il savait que quelque malheureux y était soumis, il se mettait à prier.</p>	<p>after the first and fourth proclamations. Everybody, especially the women, had nothing but praise for him. The women clamoured, shouted and chanted, 'God save Zayni's days'. They all agreed that Zayni knew the ills that assailed people's bodies and souls, because he was not a stand-offish stranger ; rather he knew the conditions X well and his whole body shuddered at the mere mention of acts of injustice. He never stooped so low as to condone torture. He performed his prayers at their appointed times.</p>
---	--	---

29-Arabe (p. 68)	Français (p. 143) Zakariya bin Radi (Rapport de Amr ibn el-Adawi)	Anglais (p. 90)
<p>سعيد الجهيني يعلق على ما جاء في النداء الخاص بالفوائيس بإقرار الشهاب الأعظم زكريا بن راضي نائبا للمحتسب، تركز كلامه في الآتي:</p> <p>1-وقوع قهر على الزيني بركات بن موسى من ناحية الشهاب وأعوانه حتى يتم إقراره نائبا للحسبة.</p> <p>2-إنه عليم بالزيني بركات وتأكده عن عدم رضاه على القرار.</p>	<p>Voici l'essentiel des propos tenus par l'individu en question :</p> <p>1-Il y aurait là les signes d'une victoire certaine de la part du Grand Shihâb Zakariya ibn Râdhi et de ses acolytes sur le Zayni X. <u>Les pressions auraient été telles que ce dernier aurait été contraint de confirmer Zakariya dans ses fonctions de premier lieutenant de la Censure du Caire.</u></p> <p>2-L'individu en question prétend bien connaître le Zayni X et affirme que celui-ci n'est absolument pas satisfait de cette décision.</p>	<p>Said al-Juhayni <u>focused</u> on what occurred in the proclamation relevant to the lamps and pertaining to the confirmation of the Supreme Shihab Zakariyya ibn Radi as Deputy <i>Muhtasib</i>. His comments can be summed up as follows :</p> <p>1) Zayni Barakat ibn Musa was coerced by the Shihab and his assistants to confirm him as Deputy <i>Muhtasib</i> ;</p> <p>2) he knew Zayni Barakat well and was sure that he was not satisfied with this decision ;</p>
30-Arabe (p. 71)	Français (p. 147) Zakariya bin Radi (Rapport de Amr ibn el-Adawi)	Anglais (p. 92)
<p>كيف، كيف، كيف يقبل استمرار زكريا بن راضي نائبا له [...] هل ضل عندما ذهب إلى بيت الزيني ليصحبه إلى كوم الجارح، لكنه مازال يعلن، من له مظلمة فليطع عنده، ويوميا يتردد على بابه كل صاحب شكوى، الناس لا يقصدون</p>	<p>Comment, Grand Dieu, Comment a-t-il pu permettre la confirmation de Zakariya X dans ses fonctions de lieutenant du Grand Censeur ? [...] Saïd a-t-il eu tort d'aller chercher le Zayni pour l'accompagner à Kôm el-Gâreh ? Celui-ci continue à</p>	<p>How X does he accept Zakariyya ibn Radi continuing as his deputy [...]? Did he make a mistake when he went to Zayni's house to accompany him to Kom al-Jarih? But he is still announcing that whoever had a complaint should go to him. Indeed, those with complaints</p>

<p>إلا هو. عطل أبواب الأمراء والقضاة، حتى أشيع أن الزيني ينوي الجمع بين القضاء والحسبة، ورد الزيني على هذا بركوبه بغلته والتوجه إلى جامع الأزهر لصلاة الجمعة، خطب في الناس نافيا كل ما يتردد عنه، قال إن الحسبة تقتضي منه وعيا ويقظة، فهل يتحمل عبء الجمع بينها وبين مهام أخرى، هلل الناس له، كبروا، حاولوا تقبيل عبايته، نثر فيهم الزيني وأبدى غضبا وغيظا [...]</p>	<p>proclamer à qui veut l'entendre que quiconque a à se plaindre d'une iniquité doit venir le retrouver. Et tous les jours ceux qui ont une plainte à faire valoir se rendent chez lui. Les gens ne veulent voir que lui : plus personne devant les portes des émirs et des gens de justice... Si bien que le bruit court que le Zayni veut cumuler les fonctions de <i>cadi</i> et de Grand Censeur. A ces rumeurs, le Zayni a répondu de la façon suivante : le vendredi, monté sur sa mule, il s'est dirigé vers la mosquée d'el-Azhar pour la prière du <i>vendredi</i>. S'adressant à la foule, il a démenti ce que l'on disait à son sujet. La Censure lui demandait une vigilance et une attention rares X. Comment pourrait-il donc porter la responsabilité d'une autre fonction et assumer ainsi des tâches supplémentaires ? La foule exultait, « <i>Allah ou Akbar : Dieu est grand ! Lâ ilâha illa-Ilâh : Il n'y a de Dieu que Dieu !</i> » entendait-on de toute part. Ils essayaient d'embrasser les pans de son manteau. Le Zayni n'avait pas caché son irritation et les avait rabroués sans</p>	<p>daily go to him and to nobody else. They forsook the emirs and the judges. It got to the point that there were rumors that <u>he</u> intended to combine the Markets Inspectorship with a Judgeship. To counter that, Zayni rode his mule and went to al-Azhar Mosque to perform the Friday prayers and then addressed the people denying all those allegations, saying that the Inspectorship required him to be sharp and vigilant and that he couldn't bear the combined load. The people hailed him and shouted, "God is great!" and they tried to kiss his cloak, but he snapped at them and expressed anger and annoyance. [...]</p>
--	--	---

	ménagement. [...]	
31-Arabe (p. 88)	Français (p. 183) Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)	Anglais (p. 116)
من الثابت الذي لا يدع فسحة للشك أن الزيني بركات لم يفارق الغرفة المجاورة للحجرة التي يتم فيها "استخراج الحقيقة" وفي أول النهار أخذ الغيظ، لثبات علي ابن أبي الجود، دخل بنفسه. [...] زعق فيه الزيني "أموال المسلمين يا علي".	Il ne fait absolument aucun doute que le Zayni X n'a pas quitté la pièce mitoyenne de celle où l'on procédait à « la <u>découverte</u> de la vérité ». Au début de la journée il fut pris de colère devant l'obstination d'Ali Ibn Abi al-Goud. Il entra [...]. C'est alors que le Zayni lui cria à la figure : « Et l'argent que tu as volé aux bons musulmans X ? ».	It has been established beyond any doubt that Zayni Barakat never left the room adjacent to the room where X the truth was being extracted X. Early in the day he was annoyed by Ali ibn Abi al-Jud's steadfastness. He came into the room himself [...]. At that point Zayni shouted, 'the Muslims' money, Ali.'
32-Arabe (p. 89)	Français (p. 184) Zakariya bin Radi (Rapport du préfet des espions du Caire)	Anglais (p. 116)
ذبح ثلاثة من الفلاحين المنسيين، أسندت رقابهم إلى صدر علي بن أبي الجود والزيني يدخل ويخرج محمومًا مغناظًا يسأل "ألم يقر بعد؟" لا يجيب أحد، يضرب الحجر بيديه..	Trois paysans, dont l'existence avait été oubliée depuis longtemps , furent égorgés devant Ali X . Après quoi, on appuya leurs gorges tranchées sur sa poitrine. Le Zayni entra et sortait, bouillant de colère : « N'a-t-il pas encore avoué ? » demandait-il. Toujours pas de réponse. <u>Le Zayni</u>	Three of the forgotten peasants were slaughtered and their necks were propped up against Ali ibn Abi al-Jud's chest. Zayni kept going in and out, feverish with vexation. 'Hasn't he talked yet?' Nobody answered. He hit the stone wall with his hands.

	<u>redoublait de rage.</u>	
33-Arabe (p. 95)	Français (p. 194)	Anglais (p. 123)
عندما التقى به أول مرة في بركة الرطلي أدرك ندرته، كل منا خلق ليلقى الآخر [...]]	La première fois qu'il l'avait rencontré, à la lagune de Ratli, il avait tout de suite compris quel homme <u>exceptionnel</u> il était. « Nous étions faits pour nous rencontrer », s'était-il dit.	When he met him the first time at Birkat al-Ratli, he realized what a rare kind of man he was . Each of us was born the meet the other, he thought.
34-Arabe (p. 97)	Français (p. 199)	Anglais (p. 126)
الزيني رجل لم يعرف له مثيل، أحيانا يفكر زكريا، بضرورة مجيئه بعد هذا الزمان بسنوات، لا يدري مقدارها تماما، ولكن أليق به العيش في زمان بعيد، يلقي فيه أدوات يحلم بوجودها، لا يدركها لعجزه، وعجز زمانه عن تجسيدها، هذا الزيني جاءه أيضا من العصر الغامض النائي الذي يود العيش فيه، مثله لا يستهان به [...]]	Il fallait tout de même avouer que c'était un homme <u>exceptionnel</u> que ce Zayni. X Un homme qui aurait dû naître plus tard. Plus tard... Quand exactement ? Il ne pouvait le dire. Mais il aurait été certainement mieux à sa place dans une époque X où il aurait eu à sa disposition les instruments dont il rêvait et que lui-même – ou plutôt son époque – se trouvait <u>cruellement impuissant à lui offrir</u> . En même temps, il avait le sentiment que cet homme venait du fin fond des âges , de ces temps lointains et obscurs où il aurait tant voulu vivre. Quel homme ! Certes, ce n'était pas n'importe qui.	[...] Zayni was a man the likes of whom he had not known. Sometimes Zakariyya thought that he should have come years later than this age; how many years he didn't know, but it would be more fitting to live in a far off time, where he could find those devices he dreamt about but couldn't quite define because of his inability and his age's inability to realize. This Zayni has also come from that mysterious, far-off era, in which he wanted to live. A man like Zayni should not be underestimated.
35-Arabe (p. 125)	Français (p. 252)	Anglais (p. 159)
في الشهور الأخيرة، لا ينكر زكريا إعجابه الخفي بخطط الزيني	Il faut dire qu' au cours de ces derniers mois, Zakariyya n'a pu nier l'admiration	During the last few months, Zakariyya has not denied his secret admiration of Zayni's

<p>وتدبيره، زكريا يقدر الناس حق قدرهم، مهما بلغ كرهه لبعضهم، [...]</p>	<p><u>profonde</u> que suscitent en lui les plans du Zayni et l'habileté de ses machinations. Zakariya sait apprécier les gens à leur juste valeur, quelle que soit la haine qu'il <u>leur</u> voue...</p>	<p>planning and <u>execution</u>. Zakariyya <u>holds certain men in esteem</u>, no matter how much he hates some of them.</p>
<p>36-Arabe (p. 126)</p>	<p>Français (p. 254)</p>	<p>Anglais (p. 160)</p>
<p>رجل مثل الزيني لا وجود الزمان بمثله، زكريا يزن قدره تماما، يدرس أساليبه ويأخذ ما يخدمه منها، حتى لو استعملت هذه الأساليب ضده هو</p>	<p>[...] des hommes de cette trempe étaient rares <u>en des époques pareilles</u>. Zakariya <u>ne l'a pas jugé à la légère</u>, il étudie ses façons d'agir, n'hésite pas à prendre ce qui peut lui servir, même si cela a été utilisé contre sa propre personne.</p>	<p>[...] a man like Zayni <u>is very rare!</u> Zakariyya gives him his full due of esteem; he studies his techniques and adopts those that help him, even if these techniques had been used against him personally.</p>
<p>37-Arabe (p. 126)</p>	<p>Français (p. 255)</p>	<p>Anglais (p. 160)</p>
<p>تزايد ضيق الأمراء عندما تسلم الزيني الأمير أزدمر الصغير، تعهد باستخراج مائة ألف دينار ذهباً خالصاً منه، فيما بينهم قالوا، لو تركناه يفعل ما يشاء لدار علينا واحداً واحداً، ننفذ في عيون العامة، وتنزل هيبة المماليك في مصر. وتذهب حرمتهم.</p>	<p>Les <u>craintes</u> des émirs n'avaient fait qu'augmenter lorsque X Azdamour avait été livré au Zayni. Celui-ci s'était engagé à lui soutirer cent mille dinars d'or X. <u>Il y avait de quoi les inquiéter</u> : « Si on le laisse faire, nous y passerons l'un après l'autre, s'étaient-ils dit, nous serons totalement discrédités aux yeux du peuple et, avec nous, ce sera la fin de la crainte et du respect que les mamelouks inspirent <u>dans ce pays</u>... ».</p>	<p>The emirs were even more upset when Zayni had Emir Ozdamur al-Saghir turned over to him and pledged to extract one hundred thousand X gold dinars from him. Among themselves they said, 'If we let him do what he likes, he will get us one after the other. We will lose the respect of the populace, and the Mamluks in Egypt will have no <u>dignity</u> left.'</p>
<p>38-Arabe (p. 165)</p>	<p>Français (p. 324) Préfet de la police secrète du Caire</p>	<p>Anglais (p. 208)</p>

<p>[...] توجه الزيني بركات بن موسى، استدار الذخيرة ومتولي حسبة الديار المصرية، والي القاهرة، والمتحدث عن الوجهين القبلي والبحري إلى كوم الجارح، بعد استدعاء الشيخ أبو السعود الجارحي العارف بالله، وعندما دخل إليه أجلسه بين يديه، مال الزيني عليه، لكن الشيخ لم يراع هذا، ونتر في وجهه، يا كلب.. لماذا تظلم المسلمين؟ لماذا تنهب أموالهم، وتقول كلاما تنسبه إلي. أبدى الزيني دهشة حاول الانصراف، لكن الشيخ قام، نادى أحد مريديه (درويش اسمه فرج).. أمره بخلع عباءة الزيني عنه، تجمع حوله الدراويش أحاطوا به، أمر الشيخ فضرب رأس الزيني بالنعال حتى كاد يهلك، ثم أمر بشك الزيني في الحديد [...]</p> <p>ما زال الزيني بركات بن موسى محتجزا عند الشيخ أبو السعود، وقال الشيخ لمريديه "أبقوا الأمر سرا يوما أو يومين حتى أستخرج منه ما نهيه من أموال الغلابة، ثم نشهره على حمار، ونخلص الدنيا منه".</p>	<p>[...] le Zayni Barakat ibn Moussa, Ostadâr, administrateur des Fonds de réserve, Grand Censeur de tout le pays d’Egypte, gouverneur de la ville du Caire, Grand Fermier des impôts des provinces du Sud et du Delta, s’est rendu à Kôm Gâreh sur la demande du Vénérable Abou Sooûd. Lorsqu’il pénétra chez lui, celui-ci le fit asseoir devant lui, le Zayni s’étant incliné avec déférence. Le cheikh fit comme si de rien n’était, lui criant au visage : « Chien, qu’est ce qui te permet d’exercer la tyrannie, de piller le bien des musulmans tout en te réclamant de moi dans tes discours ? »</p> <p>Le Zayni n’en revenait pas. Il se préparait à quitter les lieux lorsque le cheikh se leva, appela un de ses disciples, X un derviche du nom de Farag X. Il lui ordonna de dépouiller le Zayni de son manteau. Les derviches commencèrent à l’entourer. Sur ordre du Vénérable, ils le frappèrent à coups de sandales X, si fort qu’il faillit y passer. Puis, il fit mettre le Zayni aux fers, [...]</p>	<p>[...] Zayni Barakat ibn Musa, Overseer of the Sultan’s Treasures, Market Inspector of the Land of Egypt, Governor of Cairo and Tax Collector for Upper Egypt and Lower Egypt, was summoned by Shaykh Abu al-Su’ud al-Jarihi, and he went. When he entered he was made to sit down in front of the Shaykh. When he turned to him, the Shaykh paid no attention to him; rather he yelled at him and said to him. ‘You, dog, why do you oppress the Muslims? Why do you steal their money? Why do you say things that you attribute to me?’ Zayni was surprised and tried to leave, but the Shaykh got up and called one of his disciples (a dervish called Faraj) and ordered him to take Zayni’s cloak off. The dervishes surrounded him, the Shaykh gave the orders, and he was beaten with shoes on the head until he almost expired. Then he ordered him put in irons [...]</p> <p>Zayni Barakat ibn Musa is still detained at Shadykh Abu al-Su’ud’s house. The Shaykh said to his disciples, ‘Keep the matter secret for a day or two until I extract from him what he has stolen from the poor people, then</p>
--	--	---

	<p>Le Zayni Barakat X est toujours prisonnier du cheikh Abou Sooûd. Voici, en les termes, les recommandations du cheikh à ses disciples : « L'affaire doit rester secrète pendant un jour ou deux, jusqu'à ce que <u>nous</u> arrivions à lui faire rendre gorge et à récupérer l'argent qu'il a soutiré aux pauvres malheureux. Ensuite, nous lui ferons subir la promenade d'infamie. Il sera juché sur un âne, et nous débarrasserons le pays de cette ordure. »</p>	<p>we would expose him in disgrace on a donkey and rid the world of him.'</p>
<p>39-Arabe (p. 177)</p>	<p>Français (p. 348)</p>	<p>Anglais (p. 224)</p>
<p>هذا الزيني الذي نفذ إلى عمره، فكره وروحه، فحول ما حول وأبدل ما أبدل، عندما قبض على الزيني أدركته دهشة بل مسه خوف [...] عانى زكريا مرارة الخديعة أياما لكنه أضمر في نفسه إعجابا خفيا للزيني، فعلا أن يوجد زكريا بمفرده في زمن واحد أمر لا طعم له، كل منهما مخلوق لصاحبه، وجود الزيني أفاد زكريا، حبه إلى قلوب الخلق بعد كره ومقت، زكريا طور أساليبه وطرقه حتى يواجه مكر الزيني وخداعه، غير الفائدة المباشرة التي أبداهها الزيني في عديد من المواقف،</p>	<p>[...] Ce Zayni qui a fait irruption dans sa vie X. Que de choses n'y a-t-il pas changées !</p> <p>Lorsqu'il apprit son arrestation, il fut frappé de stupeur X. [...] Longtemps, cette trahison avait laissé un goût amer dans la bouche de Zakariya, mais, au fin fond de lui-même, il nourrissait une <u>profonde</u> admiration pour cet <u>homme</u>. Zakariya n'avait trouvé aucun plaisir à être le seul de son espèce X. Cet homme et lui étaient faits l'un pour l'autre. L'existence du Zayni avait apporté énormément à Zakariya. C'est grâce à lui</p>	<p>[...] Zayni, that man who came into his life, his thoughts, his soul and changed things around. When Zayni was arrested, he was surprised, even afraid. [...]. For days Zakariyya suffered the bitterness of being duped, but deep down in his heart he was filled with secret admiration for Zayni. For Zakariyya to live in an age by himself was an <u>ordinary occurrence; but for the two of them to complement each other like that!</u> Zayni's presence was good for Zakariyya; he made him a likeable person after he has been hated and disliked; Zakariyya had to develop</p>

<p>أفكاره الصالحة من أجل تطوير أعمال البصائين بيتسم زكريا. الزيني الذي عرض عليه كل ما قدمه على أساس أنه بعض الطرق المتبعة في نظامه هو الخاص بمراقبة الخلق، أي إنسان في مصر يعلم بوجود جماعتين، جماعة بصائين تتبع زكريا وجماعة تتبع الزيني، هذا كله وهم أشاعه الزيني.</p>	<p>qu'il avait su se faire aimer du peuple, alors qu'il en était honni. C'est après l'avoir connu que Zakarya avait changé ses méthodes. <u>Au point de pouvoir faire face aux stratagèmes du Zayni lui-même.</u> Sans compter les avantages directs qu'il avait tirés de la présence du Zayni en de nombreuses circonstances : les idées <u>astucieuses</u> qu'il avait conçues pour <u>réover les méthodes</u> de la Police secrète. N'avait-il pas eu l'audace de lui présenter ces trouvailles comme inspirées de ses propres méthodes de travail en matière d'espionnage ? En y pensant, Zakariya sourit encore.</p> <p>Tout le monde, en Egypte, est convaincu aujourd'hui qu'il y a deux corps d'espions : l'un dépendant de Zakariya, l'autre du Zayni. En fait, tout cela est complètement illusoire et ne tient qu'à une rumeur que le Zayni a répandue.</p>	<p>and upgrade his methods and techniques to face Zayni's tricks and deception. Besides, there are the direct benefits that Zayni has contributed on a number of occasions, his good ideas about developing spy practices and procedures. Zakariyya smiles. Zayni presented everything as if it were part of the procedure followed by his own <u>team of spies</u>. Everyone in Egypt now knew that there were two groups of spies, one following Zakariyya and the other Zayni. But that is all an illusion created by Zayni.</p>
40-Arabe (p. 179)	Français (p. 351)	Anglais (p. 227)

<p>يعلم زكريا تماما أن الزيني يفضل الشنق على إنقاذ زكريا له، أمثال الزيني يتقبلون ما أقدم عليه زكريا بأنفة، عندما أعيد إلى بيت الشيخ أبو السعود، ورجعوا في شنقه ارتاح زكريا، من يدري؟ ربما يتعرض زكريا لموقف مشابه لن ينقذه إلا الزيني [...]</p>	<p>Zakariya savait fort bien que le Zayni préférait mille fois être pendu plutôt que de <u>lui devoir la vie</u>. X Il lui en coûterait de reconnaître ce qu'il devait à Zakariya. Lorsqu'on le ramena à la maison du cheikh Abou Sooûd et qu'on revint sur la décision de le pendre, Zakariya se calma. X Il lui arriverait peut-être à lui aussi de se trouver dans une situation <u>critique</u> d'où seul le Zayni pourrait le tirer.</p>	<p>Zakariyya knows quite well that Zayni would rather be hanged than saved by Zakariyya. Men like Zayni accept what Zakariyya has done arrogantly. When Zayni was returned to Shaykh Abu al-Su'ud and they changed their minds about hanging him, Zakariyya was relieved. Who knows? Maybe Zakariyya would find himself in a similar situation out of which only Zayni could extricate him.</p>
<p>41-Arabe (p. 179)</p>	<p>Français (p. 352)</p>	<p>Anglais (p. 227)</p>
<p>ثاني لقاء بينهما منذ خروج الزيني، ياه، ألم يكن غيبيا عندما فكر آلاف المرات في الخلاص منه، ابتسامته خفيفة على شفتيه، لكنه أحقا فكر في هذا؟ أحقا؟</p>	<p>C'est la deuxième fois qu'ils se rencontrent depuis que le Zayni est sorti. Ah ! n'était-il pas sot de penser <u>si souvent</u> à se débarrasser de lui, se dit-il, tandis que sur ses lèvres apparaît un sourire <u>timide</u>. A-t-il vraiment eu une telle idée ? X</p>	<p>(In a short while, they will be talking,) the second time since Zayni had been released. Wasn't he stupid when he thought, thousands of times, of getting rid of him? There is a <u>secret</u> smile on his lips. Did he really think of that? Did he, really?</p>

IV-Peuple / Autorité religieuse

<p>42-Arabe (p. 28)</p>	<p>Français (p. 56)</p>	<p>Anglais (p. 37)</p>
<p>"لم نسمع برجل مثله.. ونحن ما نرضى إلا به.."</p>	<p>-Il n'y a jamais eu personne, à notre connaissance, qui puisse lui être comparé.</p>	<p>'We haven't heard of any man like him and we accept no other !'</p>

<p>إبتسامة خفيفة [...] . "أعرفتموه؟؟" يقول الشيخ القصي شيخ حارة زويلة.. "رفضه للمنصب خير تعريف به يا مولانا.."</p>	<p><u>Nous n'en voulons point d'autre.</u> Léger sourire [...]. -Vous connaissez donc le personnage ? -Peut-on souhaiter mieux le connaître, Vénérable, maintenant qu'on sait qu'il a refusé sa charge ? fait remarquer le cheikh Qassabi, chef du quartier de Zouweylah.</p>	<p>A light smile appeared [...]. 'Do you know him?' Shaykh al-Qasabi, Head of Zuwayla Alley says, 'His turning down the post is his best recommendation, Master.'</p>
<p>43-Arabe (p. 29)</p>	<p>Français (p. 58)</p>	<p>Anglais (p. 38)</p>
<p>"لم يحدث يا مولانا أن رجلا متعما أو غير متعمم أيا كان مقامه أو رتبته، عرض عليه منصب ورفض، الناس كلهم، المجاورون وأصحاب الطوائف، منذ سماعهم الخبر ولا اسم على لسانهم إلا الزيني بركات.. الزيني بركات."</p>	<p>-Vénérable, a-t-on déjà vu un homme, <u>clerc ou laïque, dignitaire ou simple mortel, refuser une telle charge</u> ? X Etudiants d'el-Azhar, membres des communautés, depuis qu'ils ont appris la chose, tous n'ont qu'un nom à la bouche : Zayni Barakat. Zayni Barakat.</p>	<p>'It has never happened before, Master, that a man, with or without a turban, no matter what rank or status, has been offered a post and turned it down. Everybody, the students of al-Azhar and the members of the guilds, ever since they heard the news, has been speaking of nothing but Zayni Barakat, Zayni Barakat!'</p>
<p>44-Arabe (p. 31)</p>	<p>Français (p. 62)</p>	<p>Anglais (p. 40)</p>
<p>وكيف اختاره السلطان وهو لا ينتمي إلى أصحاب الوظائف الكبيرة.. مجهول للناس؟؟ [...] "ما أدرانا يا مولانا.. ربما"</p>	<p>-Et comment se fait-il que le sultan ait choisi quelqu'un qui n'appartient ni à la classe des fonctionnaires, ni à celle des grands dignitaires ? <u>Car c'est un parfait inconnu...</u> [...]</p>	<p>'How has the sultan selected him when he doesn't hold any high office, when he is unknown to the people?' [...] 'How do we know, Master? Perhaps he overlooked the evil wrongdoers whom he knew</p>

<p>غفل عن يعرفهم من أشرار وفجرة وهده الله إلى الزيني بركات.." "لن يقنعه بولاية الحسبة إلا أنت.. أنت يا مولانا والبركة فيك.."</p>	<p>-Qu'en saurions-nous, Vénérable ! Sans doute <u>le sultan</u> fait-il peu de cas des <u>gredins</u> qui ne <u>manquent pas dans son entourage</u> ? Alors Dieu l'aura guidé vers le choix du Zayni X. Vénérable, tu es le seul à pouvoir le convaincre d'accepter X. Il n'y a que toi, Maître, toi seul qui puisses le faire, <u>car tu as la baraka</u>.</p>	<p>and God guided him to choose Zayni Barakat.'</p> <p>'Only you, blessed Master, can convince him he should accept the Markets Inspectorship. X'</p>
<p>45-Arabe (p. 33)</p>	<p>Français (p. 66)</p>	<p>Anglais (p. 43)</p>
<p>في الفجر طارت الأخبار، أرسل الشيخ أبو السعود في طلب الزيني بركات، مجاور أزهرى من مجاورى الأزهر الشبان سعى إليه، صحبه إلى كوم الجارح، حيث اختلى الزيني بركات بالشيخ أبو السعود.</p>	<p>A l'aube, <u>une nouvelle information</u> : « Le cheikh Abou Sooûd a fait chercher le Zayni Barakat. C'est un jeune étudiant d'el-Azhar qui est allé le trouver. Il l'a accompagné jusqu'à Kôm el-Gâreh, où le Zayni X a eu un entretien privé avec <u>le Vénérable</u>. »</p>	<p>At dawn the news was all over the city: Shaykh Abu al-Su'ud sent for Zayni Barakat. A young scholar from al-Azhar went to him and accompanied him to Kom al-Jarih, where Zayni Barakat met the old Shaykh.</p>
<p>46-Arabe (p. 162)</p>	<p>Français (p. 319)</p>	<p>Anglais (p. 205)</p>
<p>[...] سمع كل ما أتاه الزيني من رفع بعض الأسعار، من القبض على أشخاص، ارتقاءه في المناصب مبرر معقول، ألا يقول دائماً لولا ثقة مولاي وإمامي الشيخ أبو السعود الجارحي لما قبلت، أحد المريدين أخبر بوقوف الزيني في أهالي الصعيد القصي، أخبرهم بأن الشيخ أبو السعود يدعو لهم ليلاً ونهاراً، إنه</p>	<p><u>Il savait – on le lui avait dit</u> = toutes les exactions commises par le Zayni : la <u>spéculation</u>, les arrestations X, et <u>toutes les charges de plus en plus honorifiques</u> qu'il accumulait : « N'était la confiance dont le <u>Vénérable m'honore</u>, et n'était l'aval que me donne mon maître, le cheikh Abou Sooûd X, je n'aurais jamais accepté une telle charge »,</p>	<p>He heard of what Zayni has been doing: raising the prices and arresting people. His advancement and all his posts are reasonably justified; doesn't he always say, 'Had it not been for the trust of my master and my imam, Shaykh Abu Al-Su'ud al-Jarihi, I would never have accepted?' One of the disciples told him how Zayni had addressed the people in</p>

<p>يأتمنه على الأرض والناس إنه يوصيه بالعدل والخير وما هو إلا منفذ لتعاليم مولاه، بعد فناء عمر طويل يجيء من يستبيحه.</p>	<p>répétait l'impudent. Un des disciples lui avait raconté qu'au fin fond de la Haute-Egypte, il avait vu le Zayni haranguer la foule : « Le Vénérable prie pour vous jour et nuit, disait-il. Il m'a confié la garde de cette terre et de ses habitants, me recommandant d'<u>en user avec justice et de ne rien faire qui ne soit conforme au Bien.</u> Je ne suis que l'humble exécutant des enseignements du Vénérable. » <u>Il avait donc fallu attendre si longtemps, en arriver à l'extrémité de sa vie,</u> pour que quelqu'un vienne usurper sa parole ?</p>	<p>the deep South and told them that Shaykh Abu al-Su'ud was praying for them day and night and that he trusted him to look after the land and the people, that he counseled him to administer justice and do what was good. He was only following the teachings of his master.</p> <p>Now, after such a long life, comes a man who <u>uses</u> him.</p>
47-Arabe (p. 163)	Français (p. 321)	Anglais (p. 206)

<p>[...] «بعد أن صرف الناس، استبقاني مع أربعة من أهالي البلدة، أخبرنا بأمر عديدة عن أموالنا فعجبنا فيما بعد، كيف وصلتته، ثم قال إنه سيفرض على كل منا مبلغ قدره ألف دينار، قال لابد من الدفع، العجيب يا مولانا، ضياع اللين في حديثه، نتر في وجوهنا، أظهر القسوة قال إنه يمهلنا شهرا، ولو تأخرنا سيدعو علينا مولاه.. فتخرب بيوتنا.</p>	<p>[...] « Puis les gens se dispersèrent, mais il me retint, avec quatre autres habitants de la ville. Tout en parlant de choses et d'autres, il nous fit comprendre qu'il avait sur nos biens et nos propriétés les informations les plus détaillées, ce qui, plus tard, nous fit réfléchir : comment avait-il pu prendre connaissance de tout cela ? Il nous apprit ensuite que chacun d'entre nous aurait à charge de payer mille dinars. Nous étions absolument tenus de nous exécuter. Ce qui est curieux, Vénéral, c'est que la douceur avait disparu de sa voix. Nous crachant son haleine à la figure, il fit preuve de la plus extrême dureté. Il nous accordait un délai d'un mois, nous dit-il, à défaut de quoi, il demanderait au Vénéral de nous maudire.</p>	<p>[...] 'After he dismissed the people, he asked me and four other people from the village to stay. He told us many things about our monies and we wondered later on how he knew those things. Then he said he was going to levy on each of us the sum of one thousand dinars. He said we must pay. What was strange, Master, was that there was no more softness in his voice; he yelled at us and showed harshness, saying that he gave us a month. If we were late, he was going to pray that his master turn against us and our homes would be ruined.'</p>
--	---	--

V-Saïd el-Gohaïny:

48-Arabe (p. 72)	Français (p. 148)	Anglais (p. 93)
صاحبه منصور لم يظهر ضيقا	Mansour ne manifeste	His friend Mansur is not

<p>بزكريا، قال: الزيني لا يتحكم بالأمر كلها، هو جديد على المنصب، ورجل مثل زكريا لا يستهان به، ومستحيل تجاهله ومن يدري... ربما هذه خبطة واعية من الزيني، حتى لو عزل زكريا فهو خطر كامن كالحفرة المموهة، يمسك بأسرار السلطنة والأمراء فهل يصطدم به الزيني أم يضمه ويحتويه...</p>	<p>aucune <u>angoisse</u> en face de Zakariya : « Le Zayni n'a pas <u>plein pouvoir sur toutes les décisions</u>, il est nouveau dans cette charge. Et Zakariya n'est pas n'importe qui, il ne faut pas sous-estimer le personnage, encore moins l'ignorer. Et qui sait ? C'est peut-être une manœuvre dont le Zayni est tout à fait conscient. Aurait-il fait démettre Zakariya, celui-là n'en resterait pas moins un danger obscur, un piège invisible, mais toujours menaçant. Il a entre ses mains les secrets du <u>royaume X</u>. Le Zayni doit-il l'attaquer de front, ou vaut-il mieux <u>gagner sa bienveillance</u>, et par là <u>même le neutraliser</u> ? »</p>	<p>annoyed about Zakariyya, saying, "Zayni doesn't <u>run the whole show</u>. He is new to the post. A man like Zakariyya should not be underestimated, and it is impossible to ignore him. Besides, who knows? Perhaps this is a deliberate move on the part of Zayni. Even if he were to fire Zakariyya, he would be a potential threat, like a camouflaged pit, since he is in possession of the secrets of the <u>State</u> and the emirs. So, should Zayni clash with him or X contain him?</p>
<p>49-Arabe (p. 79)</p>	<p>Français (p. 168)</p>	<p>Anglais (p. 105)</p>
<p>"مولانا أنا صحبت الزيني إلى دارك، مشيت أمامه في موكبه كأبي ركبدار، بشرت به، تحمست له، أنا الآن أشك فيه، أتضرر منه [...]"</p>	<p>-Vénérable, c'est moi-même qui ai accompagné le Zayni jusque chez vous. J'ai participé à son cortège. <u>J'étais devant ses chevaux, comme un simple garçon d'écurie. Jusque-là je n'ai rien dit que du bien de lui</u>, j'étais un fervent partisan du Zayni. Mais maintenant, <u>je ne crois plus en lui. Je n'en peux plus!</u></p>	<p>'Master, I accompanied Zayni to your house; I walked in front of him in his procession as if I were one of his aides. I enthusiastically supported him and defended him. Right now, I have my doubts, <u>my misgivings</u>, about him.</p>
<p>50-Arabe (p. 79)</p>	<p>Français (p. 168)</p>	<p>Anglais (p. 105)</p>
<p>[...] أبدى نيته في رفع الكثير من</p>	<p>[...] Il me fit part de son</p>	<p>[...] He spoke of his</p>

<p>المظالم، تحدث عن ضيقه بمنصب الحسبة، ما يجره عليه [...] شكاً من قلة المال بين يديه، [...] لم يخف عني شيئاً، أدق أمور حكاها لي، والله يا مولانا وجدت نفسي قريباً جداً منه حتى كدت أصرح له بما يزعجني، لماذا قبل استمرار زكريا بن راضي نائباً له؟ [...] لا أدري يا مولانا ما الذي يقصده الزيني؟ حتى الآن لم يهز أصبعا في وجه برهان الدين، هل أنتم على سيري وراءه يوماً [...]</p>	<p>intention de <u>porter devant le sultan</u> les nombreuses <u>plaintes</u> dont il était saisi. Il me parla longuement des difficultés, et même des désagréments qu'entraîne l'exercice de sa charge de Grand Censeur. [...] il s'est plaint du peu d'argent dont il disposait. [...] Lors de cet entretien, il semble qu'il ne m'ait rien caché X. Par Dieu, Vénérable, je me suis trouvé très proche de lui, si bien que j'ai failli lui confier mon <u>embarras</u>, et lui demander pourquoi il a X maintenu Zakariya ibn Râdhi dans les fonctions de premier lieutenant <u>du Grand Censeur</u>. [...]. Vénérable, je dois avouer que je ne sais pas ce que veut le Zayni. Il n'a toujours pas levé le petit doigt contre Bourhân ed-Din. <u>Peut-être qu'un jour je me repentirai d'avoir fait partie de ceux qui l'ont porté en triomphe.</u></p>	<p>intentions to <u>end many unfair practices</u> and eliminate <u>injustice</u>. He spoke about being <u>frustrated</u> in his post as <i>Muhtasib</i> and the <u>loss</u> he was incurring. [...] He complained that he had little money [...]. He didn't hide anything from me. He told me the most intimate details. I swear by God, Master, that I felt close to him that I almost told him what was disturbing me: Why did he accept X Zakariyya as his deputy? [...]. I do not know, Master, what Zayni is planning to do. So far he has done absolutely nothing to Burhan al-Din. Should I regret that I once <u>walked in front of him</u>?</p>
<p>51-Arabe (p. 142)</p>	<p>Français (p. 287)</p>	<p>Anglais (p. 180)</p>
<p>الزيني يخطب الناس، في صوته لين ومسكنة، هل سعى في زواج سماح؟ لماذا حضر العرس، بأي غرض؟</p>	<p>Le Zayni continue à s'adresser au peuple : une voix douce et <u>calme</u>. <u>Est-il pour quelque chose</u> dans le mariage de Samâh ? Pourquoi avoir assisté à la noce ? Dans quel but ?</p>	<p>Zayni is addressing the people softly and with humility. Did he arrange Samah's wedding? Why did he attend the wedding? For what purpose?</p>
<p>52-Arabe (p. 174)</p>	<p>Français (p. 344)</p>	<p>Anglais (p. 222)</p>

<p>بعد عودته من الرحلة طلب منه رجل أتاه دائما هناك، جالسه أياما طويلة، طلب منه الذهاب إلى دكان حمزة كالمعتاد، ولو جاءت سيرة الزيني أمامه، لو تساءل الناس عن سر اختفائه يقول (رجاه الرجل بأدب) إن الزيني في مكان قريب، يعد العدة ويجمع المال والسلاح، ولم يمانع سعيد [...].</p>	<p>C'est ainsi qu'après son retour de « voyage », un homme était venu le trouver qui, là-bas, était toujours après lui. X Cet individu lui avait demandé de se rendre comme à son habitude à l'estaminet de maître Hamza, et, <u>avec beaucoup de discrétion</u>, de dire, au cas où l'on viendrait à parler devant lui du Zayni et à s'interroger sur sa mystérieuse disparition, que celui-ci se trouvait tout près du Caire, qu'il faisait des préparatifs, qu'il réunissait de l'argent, des armes. Saïd <u>n'avait vu aucun inconvénient à faire ce qu'on lui demandait</u> [...].</p>	<p>After he came back from the 'trip', a man whom he had met there and who had sat with him for long <u>periods of time</u> came to him and asked him to go to Hamza's shop as usual, and, if the name of Zayni was mentioned while he was there, if people wondered about <u>Zayni's</u> disappearance, he should say (the man had asked him in a very polite manner) that Zayni was somewhere nearby, making preparations and raising money and arms. Said did not object [...].</p>
--	---	--

Bibliographie⁵

Sources primaires

Al-Ghitani, Gamal (2011 [1971]). *Zayni Barakat*, 5^e éd., le Caire, Dar Ash Shourouq, 287 p.

Al-Ghitani, Gamal (1988). *Zayni Barakat*, traduit de l'arabe par Farouk Abdel Wahab, Londres, Viking, 241 p.

Berman, Antoine (1995). « Esquisse d'une méthode » dans *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, p. 64-97.

Ghitany, Gamal (1985). *Zayni Barakat*, traduit de l'arabe par Jean-François Fourcade, Paris, Seuil, 373 p.

Sources secondaires

Abdel Wahab, Farouk (1974). *Modern Egyptian drama, an anthology*, Minneapolis and Chicago, Bibliotheca Islamica, Inc., 493 p.

Aboul-Ela, Hosam (2001). « Challenging the embargo: Arabic literature in the US market », *Middle East report*, n° 219, p. 42-44.

Al-Ghitani, Gamal (1998 [1969]). *Awraq shab 'asha mundhu alf 'am*, Maktabat al 'osra, le Caire, 80 p.

Al-Ghitani, Gamal (1997 [1983-1986]). *Ketab al tagaliyat (trois volumes)*, Al Hay'a al-masriya al-'ama lil kitab, le Caire, 815 p.

Al-Ghitani, Gamal (2008 [1988]). *Risalat al-Basi'ir fi al-Masi'ir*, le Caire, Dar Ash Shourouq, 462 p.

Allen, Roger (1981). « Contemporary Egyptian literature », *Middle East journal*, Vol. 35, n° 1, p. 25-39.

⁵ Pour la translittération des titres arabes, nous utiliserons la règle simplifiée suivie par les auteurs des principaux ouvrages consultés : ' pour le 'ayn (ع) et ' pour la hamza (أ).

Allen, Roger (1995). « Arabic fiction and the quest for freedom in modern Arabic literature », *Journal of Arabic literature*, Vol. 26, n° 1/2, p. 37-49.

Allen, Roger (2001). « Literary history and the Arabic novel », *World literature today*, Vol. 75, n° 2, p. 205-213.

Anghelescu, Nadia (2004). « L'Orient exotique dans la littérature traduite de l'arabe », *Romano-Arabica*, n° 4, p. 7-20.

Booth, Marilyn (1998). « The Egyptian lives of Jeanne d'Arc », dans Lila Abu-Lughod (ed.), *Remaking women: Feminism and modernity in the Middle-East*, Princeton, Princeton university press, p. 171-211.

Clark, Peter (2000). *Arabic literature unveiled: challenges of translation*, Durham, University of Durham, Center for Middle Eastern and Islamic Studies.

D'Outreligne-Saidi, Narjess (2007). *Les techniques d'expression dans Zayni Barakat de Gamal Ghitany*, Paris, l'Harmattan, 85 p.

Fourcade, François (1968). *Etudes arabes (1955-1967)*, Paris, R.C.P., 53 p.

Guth, Stephan (2010). « Authenticity as counter-strategy: fighting Sadat's "open door" politics. Gamal al-Ghitani and *The epistle of insights into the destinies* », dans Angelika Neuwirth, Andreas Pflitsch and Barbara Winckler (ed.), *Arabic literature, postmodern perspectives*, Londres, SAQI, p. 146-157.

Hafez, Sabry (1989). « Touching on taboos: Zayni Barakat by Gamal Al-Ghitani; Farouq Abdel-Wahab », *Third world quarterly*, Vol. 11, n° 4, p. 305-308

Hafez, Sabry (1994). « The transformation of reality and the Arabic novel's aesthetic response », *Bulletin of the School of Oriental and African studies, university of London*, Vol. 57, n° 1, p. 93-112

Haywood, John (1985). « Zayni Barakat by Gamal Al-Ghitani, Jean-François Fourcade », *World literature today*, Vol. 59, n° 4, p. 651

- Ibrahim, Sonallah (1987). *Etoile d'août*, traduit de l'arabe par Jean-François Fourcade, Paris, Sindbad, 310 p.
- Ibrahim, Sonallah (2003). *Tilka al ra'iha et autres nouvelles*, 3^{ème} édition, Al Minya, Dar al Hoda, 120 p.
- Ibn Iyas, Mohammed (1975 [1524]). *Bada'i' al-zuhur fi waqa'i' al-duhur*, Vol. 1, Wiesbaden, F. Steiner, 594 p.
- Jacquemond, Richard (1993). « Traductions croisées Egypte-France : stratégies de traduction et échange culturel inégal », *Egypte/Monde arabe*, Première série, n° 15-16, p. 183-296.
- Jacquemond, Richard (2003). *Entre scribes et écrivains, le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Arles, Sindbad, Actes Sud, 345 p.
- Jacquemond, Richard (2008), « Les flux de traduction entre le français et l'arabe depuis les années 1980: un reflet des relations culturelles », dans Gisèle Sapiro (dir.), *Tranlatio: le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Editions, p. 347-369.
- Johnson-Davies, Denys (2006). *Memories in translation, a life between the lines of Arabic literature*, le Caire, The American university in Cairo press, 139 p.
- Kahf, Mohja (1998). « Packaging 'Huda': Sha'rawi's memoirs in the United States reception environment », dans Mona Baker (ed.), *Critical readings in translation studies*, New York, Routledge, p. 28-45.
- Levisalles, Nathalie (2004). "The US market for translations", *Publishing research quarterly*, Vol. 20, n° 2, p. 55-59.
- Mahfouz, Naguib (1960), *Bayna al-Qasrayn*, le Caire, Maktabat Misr, 578 p.
- Mehrez, Samia (2005 [1994]). *Egyptian writers between history and fiction, essays on*

Naguib Mahfouz, Sonallah Ibrahim, and Gamal al-Ghitani, le Caire, The American University in Cairo Press, 161 p.

Pouillon, François (2008). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 1007 p.

Said, Edward (1990). « Embargoed literature », *The Nation*, Vol. 251, n° 8, p. 278-280.

Sapiro, Gisèle (2008). *Tranlatio: le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Editions, 427 p.

Selim, Samah (2010). «Pharoah's revenge: translation, literary history and colonial ambivalence », dans Mona Baker (éd.), *Critical readings in translation studies*, New York, Routledge, p. 319-336.

Shalaby, Khairy (2006). *The lodging house*, traduit de l'arabe par Farouk Abdel Wahab, Cairo, New York, The American university in Cairo press, 434 p.

Venuti, Lawrence (1995). *The translator's invisibility: a history of translation*, London, New York, Routledge, 306 p.

Venuti, Lawrence (1998). *The Scandals of translation: Towards an ethics of difference*, London; New York, Routledge, 210 p.

Wannous, Saadallah (1996). *Miniature* suivi de *Rituel pour une métamorphose*, traduit de l'arabe par Marie Elias Hanan Kassab et Rania Samara avec une postface de Jean-François Fourcade, Arles, Actes Sud, 215 p.

Sources Internet

Deschaumes, Ghislaine Glasson (2012). « A mapping of translation in the Euro-Mediterranean region », *Site de Transeuropéennes*, [En ligne], <http://www.transeuropeennes.eu/>, (page consultée le 11 janvier 2013).

Khalil, Ossama (2009). « Al-adab al-riwa'i al-misri fi al-thaqafa al-faransiya », *Nizwa*, n° 30 [En ligne], (page consultée le 15 août 2012).

Le Petit Robert (2013). Le site de Concordia libraries [En ligne]. http://pr.bvdep.com/version-1/login_.asp, (page consultée à plusieurs reprises lors de l'élaboration de ce mémoire)

Merriam-Webster's dictionary. Le site de Concordia libraries [En ligne]. <http://www.merriam-webster.com/>, (page consultée à plusieurs reprises lors de l'élaboration de ce mémoire)

Al Baheth Al Arabi (dictionnaire arabe). [En ligne]. <http://www.baheth.info/>, (page consultée à plusieurs reprises lors de l'élaboration de ce mémoire)

Nkrumah, Gamal (2005). « Gamal el-Ghitani : a scent of history », *Al Ahram weekly online*, n° 733 [En ligne], (page consultée le 15 août 2012).

Le site de Montadayat Star Times [En ligne], <http://www.startimes.com/f.aspx?t=7775343>, (page consultée le 12 août 2012).

Le site de la chaîne de télévision Al Arabia [En ligne], <http://www.alarabiya.net/programs/2007/05/06/34179.html>, (page consultée le 15 août 2012).

Le site de l'Université de Chicago [En ligne], <http://nelc.uchicago.edu/faculty/mustafa>, (page consultée le 28 août 2012).

Le site du magazine Banipal [En ligne], http://www.banipal.co.uk/contributors/505/farouk_mustafa/, (page consultée le 30 août 2012), et http://www.banipal.co.uk/book_reviews/7/zayni-barakat/, (page consultée le 29 avril 2013).

Le site de Arabic Literature [En ligne], <http://arablit.wordpress.com/tag/gamal-al-ghitani/>, (page consultée le 26 septembre 2012).

Le site de l'encyclopédie Larousse [En ligne], <http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Ghitani/173565>, (page consultée le 26 septembre 2012).

Le site de Dar Shorouk consacrée à al-Ghitani [En ligne], <http://alghitany.shorouk.com/contact.aspx>, (page consultée le 25 décembre 2012).

Le site de Transcultural Islam Research Network [En ligne], <http://tirnscholars.org/2013/04/05/in-memori-am-farouk-abdel-wahab-mustafa-prolific-translator-of-arabic-fiction-and-teacher/>, (page consultée le 21 avril 2013).

Le site de Islam-fr [En ligne], <http://www.islam-fr.com/coran/francais/sourate-95-at-teen-le-figuier.html>, (page consultée le 22 avril 2013)